U of T
27/11

MONIQUE

DU MÊME AUTEUR, DANS LA MÊME SÉRIE

(Ouvrages déjà parus ou en cours de réimpression)

CRITIQUE ET VOYAGES

Essais de psychologie contemporaine, 2 vol. — **Études et Portraits**, 3 vol. — **Outre-Mer**, 2 vol. — **Sensations d'Italie**, 1 vol. — **Pages de critique et de doctrine**, 2 vol.

ROMANS

Cruelle Énigme, suivi de **Profils perdus**, 1 vol. — **Un Crime d'amour**, 1 vol. — **André Cornélis**, 1 vol. — **Mensonges**, 1 vol. — **Physiologie de l'amour moderne**, 1 vol. — **Le Disciple**, 1 vol. — **Un Cœur de femme**, 1 vol. — **Terre promise**, 1 vol. — **Cosmopolis**, 1 vol. — **Une Idylle tragique**, 1 vol. — **La Duchesse bleue**, 1 vol. — **Le Fantôme**, 1 vol. — **L'Étape**, 1 vol. — **Un Divorce**, 1 vol. — **L'Emigré**, 1 vol. — **Le Démon de midi**, 2 vol. — **Le Sens de la mort**, 1 vol. — **Lazarine**, 1 vol. — **Némésis**, 1 vol. — **Laurence Albani**, 1 vol. — **L'Écuyère**, 1 vol. — **Un Drame dans le monde**, 1 vol.

NOUVELLES

L'Irréparable, suivi de **Deuxième Amour**, de **Céline Lacoste** et de **Jean Maquenem**, 1 vol. — **Pastels et Eaux-Fortes**, 1 vol. — **François Vernantes**, 1 vol. — **Un Saint**, 1 vol. — **Recommencements**, 1 vol. — **Voyageuses**, 1 vol. — **Complications sentimentales**, 1 vol. — **Drames de famille**, 1 vol. — **Un Homme d'affaires**, 1 vol. — **Monique**, 1 vol. — **L'Eau profonde**, 1 vol. — **Les Deux Sœurs**, 1 vol. — **Les Détours du cœur**, 1 vol. — **La Dame qui a perdu son peintre**, 1 vol. — **L'Envers du décor**, 1 vol. — **Le Justicier**, 1 vol. — **Anomalies**, 1 vol.

POÉSIES

La Vie inquiète, Petits Poèmes, Edel, les Aveux, Poésies inédites, 2 vol.

THÉATRE

Un Divorce (en collaboration avec M. André Cury), 1 vol. — **La Barricade.** *Chronique de 1910.* 1 vol. — **Un Cas de conscience** (en collaboration avec M. Serge Basset), 1 vol. — **Le Tribun.** *Chronique de 1911.* 1 vol.

ŒUVRES COMPLÈTES

Édition in-8° cavalier. Prix de chaque volume.... 12 francs.

Ce volume a été déposé au ministère de l'intérieur en 1901.

PAUL BOURGET

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

MONIQUE

LES GESTES — RECONNAISSANCE

TROIS RÉCITS DE GUERRE

195837
4°S. 25

PARIS

LIBRAIRIE PLON

PLON-NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

8, RUE GARANCIÈRE — 6e

Tous droits réservés

PQ
2199
M6
1901

Droits de reproduction et de traduction réservés pour tous pays.

MONIQUE

A Madame Edith Wharton.

MONIQUE

I

UN INTÉRIEUR D'ARTISTE

Les personnes qui ont, à Paris, le goût des délicieux meubles du dix-huitième siècle connaissent toutes, au moins de nom, Hippolyte Franquetot, le plus habile réparateur de ces fragiles chefs-d'œuvre sculptés par les maîtres ébénistes d'il y a cent cinquante ans. Par son extraordinaire entente des styles, par la finesse et la sûreté de sa facture, par son ardeur d'enthousiasme aussi, Franquetot, bien qu'il n'ait jamais quitté la blouse de l'ouvrier, est un grand artiste dans un très petit domaine. Mais y a-t-il de petits domaines dans l'art? Quand on a étudié de près les créations d'un Boulle, d'un Cressent, d'un Œben, d'un Beneman, peut-on refuser une espèce de génie à ces véritables poètes qui, en adjoignant tour à tour le cuivre, l'écaille teintée,

l'étain, à l'ivoire et à l'ébène ; en mariant dans des marqueteries chatoyantes les essences étrangères : thuya, violette, amaranthe, bois de rose ; en ciselant et creusant les rocailles, en chantournant les contours, en violonnant les formes, en obliquant les cartouches et les écussons, ont empreint dans ces humbles choses : un fauteuil, une bergère, un lit, une console, l'image de toute une vie opulente et légère, voluptueuse et aristocratique? Dans le vaste naufrage de la Révolution, cet art a sombré comme le reste. Où trouverait-on aujourd'hui les deux cent cinquante maîtres menuisiers que mentionnait l'almanach de Paris pour l'an 1789, et qui tous avaient, nous dit un de leurs historiens, « fait, à un titre ou à un autre, œuvre mémorable? » Leur tradition n'est plus représentée que par des continuateurs isolés, — tel Franquetot, — chez qui le don inné et une longue étude des modèles anciens ont éveillé le sens de cette menuiserie, délicate comme une orfèvrerie. Ce sont presque toujours des « autodidactes ». Ils ont suivi, tout jeunes, des cours de dessin professionnel. La nécessité de gagner leur vie en a fait des demi-manœuvres, au service de patrons qui les exploitent, jusqu'à ce qu'un petit héritage, un mariage parfois, d'autres fois, rarement, l'esprit d'entreprise, les amènent à s'établir à

leur propre compte. Le plus souvent ils végètent, et beaucoup finissent par rentrer dans quelque atelier, où ils perpétuent, malgré tout, la renommée de ce qui fut, avant la triste dégénérescence de la démocratie, l'exquis goût français. Ceux dans l'intelligence desquels l'artiste se double d'un brocanteur — ces rencontres arrivent — trouvent un moyen équivoque de prospérer. Ils achètent, de-ci de-là, des débris vermiculés où ils savent démêler une restauration possible, et revendent ensuite comme authentiques des sièges reconstitués aussi savamment que des canines de millionnaires américains après quelques séances à 25 dollars l'heure chez un dentiste de Boston ou de Philadelphie.

Précaires existences, auxquelles manque cette sécurité vigoureuse que les antiques corporations d'avant la déclaration des *Droits*, avec leur hiérarchie, leur trésor, leur discipline, leurs jurandes, le nombre limité de leurs membres, procuraient aux apprentis aussi bien qu'aux compagnons ! Ces ouvriers artistes sentent presque tous cette infériorité du présent par rapport au passé et qu'ils sont des victimes, tout autant sinon plus que les nobles, de l'utopie révolutionnaire. Aussi les sophistes du socialisme rencontrent-ils chez eux des adversaires irréductibles. Leur forte culture technique, en leur donnant

le sentiment de la chose bien faite, préserve ces bons manieurs d'outil de l'à-peu-près intellectuel, si propice aux vaines formules abstraites. Quelques-uns même, et le père Franquetot est du nombre, en arrivent, par leur simple et directe expérience, à la plus saine philosophie politique. Poussez quelque jour la porte de l'atelier que le digne homme occupe dans l'arrière-cour d'une vieille bâtisse de la rue Oudinot, et dont le vitrage donne sur un vaste jardin encore intact, et prononcez dans la conversation le nom de l'artiste qu'il admire le plus au monde : l'illustre et malheureux Henri Riesener, vous aurez bien de la malchance, si l'original personnage n'éclate pas en une furieuse boutade contre la Révolution. Il y met autant d'âpreté et de lucidité que si, au lieu d'être le fils d'un petit tapissier de Montparnasse et de rajuster des pieds de fauteuil dans un coin perdu du faubourg Saint-Germain, il s'appelait le comte Joseph de Maistre ou le vicomte de Bonald, M. Le Play ou M. Taine :

— « Et *ils* voudraient que je sois républicain! » s'écrie-t-il. (Entre parenthèses, nul n'a jamais su quels étaient ces *ils*, ces mystérieux ennemis des convictions réactionnaires du brave ébéniste, lui qui n'a jamais retiré sa carte d'électeur et ne cause guère qu'avec des gens de son

avis, mais qu'importe !) « Je leur ai dit : — « Êtes-« vous allé à Fontainebleau et avez-vous vu la com-« mode? » (Pour lui il n'y en a qu'une, celle de Riesener Vous en trouverez la gravure dans tous les ouvrages spéciaux.) « Êtes-vous allé au « Louvre et avez-vous vu le bureau? » (Il s'agit, vous le devinez, du non moins célèbre bureau du roi Louis XV.) — « Non? Allez-y. Allez-y. » Hé bien! Celui qui avait fait ces merveilles était riche... Le Roi, la Reine, toute la cour, le comprenaient, le faisaient travailler, le respectaient... Jusqu'où aurait-il monté, on ne le sait pas. Son plus beau secrétaire porte la date de 1790 dans sa marqueterie. J'ai lu ces chiffres, avec sa signature, *Riesener f. c. à l'Arsenal* .. L'Arsenal, d'où votre révolution l'a chassé! Et elle l'a empêché de produire, votre révolution. Saviez-vous cela?... Il a été obligé de vendre ses chefs-d'œuvre à la criée! Il n'a même pas gagné à cette opération le pain de ses vieux jours... Moi, monsieur, mon opinion est très simple : je suis pour le régime où un Riesener peut travailler... Ah! ce bureau du Louvre, monsieur, quelle fête de le regarder! Ce que cet homme savait et ce que nous ne savons plus, c'est que chaque bois a une âme, qu'il est une personne, qu'il donne une note dans un concert, si vous voulez. L'amaranthe, l'érable, le buis, le bois de violette,

celui de rose, l'acajou mâle, il a tout employé, tout fondu, et c'est si souple, ça file! C'est si gai, ça rit, et c'est si grand !... A qui feront-*ils* croire (encore ses énigmatiques adversaires!) que l'on n'était pas heureux dans une époque où l'on composait des meubles pareils, des meubles qui vous coulent de la joie au cœur par les yeux; — et on les faisait, ces meubles, pour s'en servir... Remarquez-le, c'est encore une de *leurs* calomnies de prétendre que ce sont là des objets de luxe et qui ne peuvent pas peiner... — Pas peiner?... Avec ces ensembles simples et décidés, avec ces lignes si fermement assises? Allons donc!... C'est la camelote d'aujourd'hui qui ne tiendra pas le coup. Et tant mieux, d'ailleurs, tant mieux!... Comment pourrait-il en être autrement, avec des ouvriers qui lisent des journaux, qui discutent sur les impôts, les élections, la propriété, au lieu de penser à leur affaire? Tenez, ceux qui sont là, quand je les ai pris, donnaient aussi dans ces sottises. Je leur ai dit : « Faites donc « comme moi. Quand vous avez un moment, au « lieu de vous fatiguer sur ce papier qui ne vaut « pas le sou qu'il coûte, relevez-moi une moulure « un bras de bergère, un dossier de canapé. — « Avez-vous un après-midi? Allez au Louvre, au « Garde-Meuble, à Versailles... Ne parlez pas po- « litique, parlez bois... » J'ai pourtant formé des

élèves. Eux d'abord, et puis mon neveu Tavernier... Retenez ce nom, monsieur, il sera célèbre... A dix-huit ans, j'ai pu espérer que ce serait un Jacob... J'ai là une marquise qu'il avait interprétée d'après un dessin de Grémont. — Quel homme encore que ce fournisseur du prince de Conti!... — Mais voilà. Tavernier a quitté le meuble pour le marbre. Il a passé par l'École des beaux-arts, et il est statuaire maintenant... » (Ici un soupir, celui du maître que son disciple préféré a déçu, et une moue de dédain.) « Je ne lui en ai pas voulu. Il ne faut jamais en vouloir à un artiste. On ne sait pas où le bon Dieu le mène. Mais je lui ai dit : « Tu retourneras « au bois, Michel. Le bois, c'est la vie. La pierre, « c'est la mort... » Il vient tout de même me donner un coup de main quand j'ai quelque très belle pièce à sauver. Elles se font rares, monsieur, en France. On les laisse toutes partir pour l'Amérique... Et là-bas, comment voulez-vous que ces étrangers sachent les conserver et les réparer!... Ah! pauvre, pauvre pays!... »

C'est de la France que le successeur des glorieux ébénistes de l'autre siècle parle avec cette mélancolie. Mais le temps le presse. Il ne suffit pas aux commandes. Il vient de vous ouvrir, dans un accès d'indignation contre les gâcheurs

d'aujourd'hui, le fond de son cœur, et déjà il vous a oublié. Il a assuré sur son nez ses grosses lunettes rondes. — Quoiqu'il ait à peine cinquante-cinq ans, ses yeux se sont un peu usés à un travail trop fin, comme ses cheveux et sa barbe ont blanchi à force de soucis. — Il a cherché, parmi les innombrables outils dont s'encombre son établi, la gouge cintrée ou concave qui convient à sa présente besogne; il a serré la double vis qui relie les montants de l'étau en bois, garni de liège et de buffle, où se trouve pris le morceau dont il s'occupe. Il vous a oublié, et vous, et la France, et l'Amérique, et ces *ils* qui ont calomnié la solidité des meubles de Riesener. Il s'en va maintenant tout entier dans son outil, que ses doigts agiles manient avec une délicatesse digne de l'auteur de *La Commode* — avec deux majuscules! — Ses quatre ouvriers, à peine moins âgés que lui, ceux qu'il appelle paternellement ses élèves, et qui le sont, travaillent de leur côté. Les rabots et les varlopes, les mèches tarières et les racloirs sont à l'œuvre et personne ne parle politique. De toutes parts, à droite, à gauche, accumulées dans les angles, suspendues aux plafonds, les formes des meubles de jadis dessinent les élégances de leur cambrure, d'autant plus reconnaissables qu'il n'y a guère que des squelettes de canapés et de fauteuils

non garnis. Si la porte dans l'angle, là-bas, s'entre-bâille, vous apercevrez un autre petit atelier adjoint au premier et consacré à la réfection des tapisseries. Trois ouvrières s'y occupent à réparer des lambeaux de Gobelins ou de Beauvais. Les aiguilles piquent la trame, ici achevant le feuillage à demi disparu d'un arbre, là rattachant un doigt à la main mutilée d'un personnage, ailleurs une plume à l'aile usée d'un oiseau. L'autre printemps, avant les événements qui feront la matière de ce récit, cette porte était toujours largement ouverte. Alors Franquetot n'eût certes pas manqué de vous introduire dans cette portion reculée de son royaume, pour vous y faire admirer quelque point de haute ou de basse lisse; car, alors, deux des trois ouvrières employées à cette délicate réfection lui tenaient de bien près au cœur. L'une était sa propre fille, Marguerite, — ainsi nommée à cause de Marguerite Van der Cruze, la veuve du grand Œben, qui, en secondes noces, épousa l'immortel Riesener. — Et si l'autre, Monique, n'était pas la fille de son sang, peut-être l'aimait-il plus tendrement encore. C'était sa disciple, au même degré que son neveu Tavernier, une enthousiaste comme lui, et formée par lui, des chefs-d'œuvre du Louvre et du Garde-Meuble. Aujourd'hui elle l'a quitté, comme Tavernier, et dans

des conditions qui ont contribué pour beaucoup au blanchissement, un peu prématuré, de son père adoptif. Monique était quelque chose de plus encore qu'une élève. Sa seule présence constituait une vivante preuve que chez Franquetot, comme chez tous les vrais passionnés d'art, le cœur est aussi généreux que l'esprit. Quoique cette histoire ne touche qu'indirectement au petit drame que j'ai l'intention de conter, il est nécessaire de la rappeler ici en quelques mots, quand ce ne serait que pour mettre sous une lumière plus pleine la pittoresque et vaillante physionomie du vieil homme...

Voici donc environ vingt-trois ans, Franquetot — il était jeune alors, et ses cheveux roux n'avaient pas un fil d'argent — rentrait chez lui, vers onze heures, par une nuit du commencement de mai. Il longeait le mur d'un jardin qui faisait alors l'angle de la rue Oudinot et de la rue de Monsieur et qui a cédé la place depuis, comme font un à un tous les jardins de Paris, à une énorme maison de rapport. Il aperçut soudain un grand panier déposé sur le rebord depuis quelques minutes à peine, car les agents de service, dont la silhouette se profilait encore à l'extrémité de la rue, venaient de passer sur ce coin de trottoir, et ils n'avaient rien vu. Le mur

était bas et terminé par une clôture de barreaux. Celui ou celle qui avait guetté le passage des sergents de ville et hissé le panier jusqu'à la grille avait à peine pris le temps d'attacher l'anse à ces barreaux par une grosse ficelle nouée hâtivement. L'ébéniste coupa cette corde pour prendre le panier et regarda ce qu'il contenait. A la lueur du bec de gaz, il vit que l'intérieur était garni de paille et qu'un enfant nouveau-né y dormait, enveloppé de langes. Un biberon, rempli de lait, mis auprès du petit être, semblait inviter le passant qui trouverait la pauvre créature abandonnée à lui donner les premiers soins.

Franquetot demeura une minute stupéfié par l'inattendu de sa découverte, à considérer tour à tour le menu visage endormi de l'enfant et les agents, en ce moment immobiles à l'extrémité de la rue et qui causaient. Qu'allait-il faire? Les appeler et dégager sa responsabilité en leur remettant tout de suite l'orphelin ou l'orpheline? Rentrer chez lui avec sa trouvaille et attendre le lendemain pour faire des recherches? Ce second parti l'emporta. Le sculpteur sur bois vit distinctement le marmot porté au poste de police, réveillé, manié avec la brutale indifférence des hommes de garde. Cette idée fit qu'il referma le couvercle avec précaution, pour ne pas troubler

cet innocent sommeil. Et soulevant le panier avec des gestes surveillés de nourrice, il s'achemina jusqu'à sa porte à pas mesurés, comme s'il était chargé du plus précieux fardeau. C'est ainsi que Monique — le marmot était une môme — avait fait son entrée — un 4 mai, le jour où l'Église fête la sainte d'après laquelle on l'avait baptisée — dans le logement au fond de la cour dans la vieille maison de la rue Oudinot. A cette époque, cette simple annonce se lisait sur la porte :

Menuiserie, ébénisterie
Hippolyte Franquetot, sculpteur...

Le lendemain, au réveil, ledit sculpteur, que cette aventure avait empêché de dormir une partie de la nuit, se leva dès la pointe de l'aube et vint au jour contempler la petite fille, qu'il avait laissée dans son panier. La voyant si mignonne, parmi les brins dorés de la paille qui s'harmonisaient au rose si tendre du teint, il avait dit à Françoise, sa femme : — « Si nous la gardions? Elle jouera avec Marguerite... » Il avait déjà cette fille, âgée alors de dix-huit mois. Sa femme avait répondu : — « Pourquoi pas?... » et les deux époux avaient adopté l'enfant trouvé. Cela s'était fait tout naturellement, tout tranquillement, comme les braves gens accomplissent leurs belles actions dans le peuple. Ils n'ont même pas l'air

de s'en douter. Cette augmentation de famille avait été l'origine de l'atelier de tapisserie. Ayant deux fillettes du même âge auprès de lui, l'ébéniste avait pensé à leur donner une profession qui fût un complément de la sienne. Deux lignes de plus sur l'enseigne racontent encore, pour sa plus grande mélancolie, quand il les regarde, ce roman, mal terminé, hélas! de sa double paternité : « *Réparations de tapisseries*, » et au-dessous : « *Gobelins, Beauvais, Aubussons, Points et Smyrne...* » Mais Monique n'est plus dans la pièce à diriger le travail des autres et à reprendre, de son aiguille de fée, les mailles déchirées. C'est la raison pour laquelle Franquetot n'aime pas beaucoup que la porte reste ouverte maintenant. C'est la raison aussi des soudains passages de mutisme qui l'arrêtent au milieu de ses expansions. Il vous a parlé tout à l'heure avec sa pittoresque éloquence d'autrefois, et, brusquement, il se tait, il se remet à son établi d'un geste presque farouche et s'abîme dans sa besogne avec acharnement. Ces subits accès de mauvaise humeur se produisent surtout si vous êtes un de ses vieux clients et que vous lui ayiez demandé, par exemple, innocemment :

— « Hé bien! monsieur Franquetot, avez-vous quelque beau morceau de tapisserie à me montrer?... »

— « Aucun, » répond-il avec une impatience que vous ne comprenez pas ; et sans aucun doute vous l'aurez augmentée, si vous ne savez pas l'histoire du départ de Monique, en jetant un coup d'œil du côté de l'atelier, par ressouvenir de la charmante figure de jeune fille que vous voyiez jadis épanouir sa grâce dans ce décor de vieilles choses. L'année passée encore, la délicieuse fille était là, ses cheveux blonds simplement noués au-dessus de sa tête, de forme un peu longue. Quand elle s'était penchée sur l'ouvrage avec trop d'assiduité, il arrivait qu'une mèche de ses beaux cheveux se défaisait et tombait sur ses yeux clairs ; elle la relevait alors d'un geste qui dénonçait la svelte élégance de son buste virginal. Elle avait des prunelles bleues, d'une nuance douce et fraîche que n'avaient pu ternir d'innombrables séances devant le métier. Ses traits, d'une joliesse délicate, rappelaient, par une analogie due peut-être à un secret magnétisme émané des choses, les spirituelles physionomies de ce dix-huitième siècle, tant aimé de son bienfaiteur. Ne l'avait-il pas toujours fait vivre parmi les reliques de cet âge? Son profil avait la finesse intelligente et tendre, mobile et gaie, des têtes dessinées par le peintre des fêtes galantes. Une modestie bien touchante, quand on savait le douloureux mystère de son origine, semblait pour-

tant arrêter l'espièglerie chez l'enfant trouvée et comme la voiler d'humilité. Des dents très blanches, des oreilles menues, une taille mince, des pieds et des mains de duchesse, faisaient d'elle, dans ses pauvres costumes coupés et cousus par elle-même, un Watteau vivant. Ces signes d'aristocratie autorisaient toutes les hypothèses sur la naissance de cette adorable créature. Était-elle le fruit d'un drame de passion, secrètement dénoué par cet horrible abandon et qui avait eu pour acteurs les nobles habitants d'un des hôtels historiques de ce noble quartier? Toujours est-il que cette pupille d'un simple ébéniste de faubourg déployait cet instinct d'élégance innée qui donne un air de distinction aux plus pauvres toilettes. C'est ainsi qu'en 93 une dame restait dame jusque dans le dénuement et la promiscuité des cachots. Quand elle était, dans l'atelier, occupée à travailler à côté de Marguerite Franquetot, sa compagne de toutes les heures, de toutes les minutes, durant son enfance et sa jeunesse, il suffisait de les comparer l'une à l'autre pour reconnaître chez Monique l'indestructible prestige de la race. Elles avaient grandi ensemble, joué ensemble, étudié, peine, vécu ensemble; mais tandis que l'orpheline avait, dès ses premières années, la tournure et l'aspect d'une demoiselle, l'autre était visiblement une

ouvrière, issue d'un ouvrier et d'une ouvrière, et qui portait, répandue sur tout son être, cette espèce de fatigue précoce et sans affinement où se manifeste l'hérédité de parents qui ont trop peiné. Ajoutons, pour rendre entièrement intelligible l'aventure à laquelle ces quelques détails rétrospectifs servent d'introduction, que Marguerite, quoique très légitime enfant de Franquetot, n'a jamais tenu de son père. C'est de sa mère qu'elle a hérité ces gros os, ces cheveux noirs épais comme des crins, et aussi cette âme tout animale, tout instinctive, capable également du meilleur et du pire, qui met dans ses yeux d'un brun jaune tantôt la passion courageuse, tantôt la sauvagerie sournoise d'un regard de bête. Elle, elle est toujours dans l'atelier, et vous y verrez, courbé sur le métier, son profil devenu plus aigu et plus brutal encore depuis ces derniers mois, où un caricaturiste démêlerait une ressemblance avec un museau de belette. Comment et pourquoi Franquetot, ce plébéien, mais qui n'a jamais été vulgaire, s'est-il marié avec la rustaude dont il a eu cette fille? Sur ce point encore, il a réalisé le type du grand artiste irréel qui épouse, au hasard, la première venue, pour avoir quelqu'un qui lui épargne l'insupportable tracas des soins matériels. La « maman », comme il appelle avec sa bonhomie toute familiale la mère de Margue-

rite, était, quand il l'a rencontrée, simple servante dans une crémerie où il allait manger. Elle s'appelait Françoise Cheminat, elle se montrait sage et active, et gardait sur ses grosses joues une fraîcheur paysanne, rapportée du village du Puy-de-Dôme d'où elle était venue à Paris, poussée par cet esprit d'émigration qui demeure un des traits les plus inexpliqués et les plus constants de la race auvergnate. Franquetot l'a prise domestique et domestique elle est restée. Son homme n'a pas mangé une soupe, durant leur trente ans de ménage, qu'elle ne l'ait trempée de ses mains. Quoique, avec sa réputation grandissante, le sculpteur sur bois gagne autant d'argent que peuvent avoir de rentes les bourgeois cossus qui habitent la maison, l'énergique Auvergnate n'a pas encore accepté, même depuis l'exode de Monique, l'idée d'une bonne à domicile.

— « Laissez, laissez, » répond-elle à ses voisines, quand celles-ci lui parlent de chercher du moins une cuisinière pour se reposer : « *Pardi,* justement j'en engage une à la prochaine fête de saint Jamais... »

Ou encore :

— « J'en demanderai une à Darchis, quand je le rencontrerai... » Et devant l'étonnement des commères : « Vous ne connaissez pas Darchis? »

et elle leur cite le proverbe de sa province :

« Travailler chez Darchis
Ni payés, ni nourris !... »

Quel fut de son vivant ce Darchis, ce personnage légendaire que les paysans du centre de la France chansonnent ainsi, qu'ils célèbrent plutôt comme le modèle du *rogne-deniers* qu'ils voudraient tous être ? — (Ce mot qui sent son ancien régime, et, comme tel, n'est pas déplacé parmi les fauteuils à la verrue et en cabriolet de l'atelier, est encore un de ceux que la mère Franquetot conserve de Fontfrède, son lointain village.) — Oui. Qui fut Darchis ? La bonne femme n'est pas mieux renseignée que vous à ce sujet. Elle rit pourtant à ce rappel d'un avare imaginaire, comme au nom d'un ami, en clignant de l'œil, et elle fait sauter d'un bras plus alerte les pommes de terre qu'elle prépare pour le repas du soir, à moins qu'elle ne soit occupée à mitonner un ragoût de sa façon. Si elle ne s'entend pas plus aux meubles qu'à l'orthographe, elle a, d'instinct, tous les talents d'un cordon bleu de campagne. Personne ne réussit comme elle les friandises de son pays, si expressivement dénommées : la *soupe dorée*, le *milliard* ou la *farinade*. Ce n'est pourtant pas à ce talent qu'elle doit d'être devenue Mme Franquetot, car le bonhomme n'a

jamais su au juste ce qu'il mange. Mais que sait-il de la vie réelle, ce dormeur éveillé digne de menuiser le fauteuil où l'ingénieux Hidalgo, cher à Cervantès, s'hypnotisait à lire des romans de chevalerie? Avant le printemps dernier, s'était-il jamais douté que son foyer devenait le théâtre d'une tragédie sentimentale, à la veille d'éclater en épisodes douloureux? Avait-il jamais remarqué les regards férocement haineux dont sa fille Marguerite enveloppait Monique, sa sœur d'adoption? S'était-il jamais dit que l'orpheline, traitée par lui comme cette fille, mieux que cette fille, devait avoir excité chez celle-ci une envie d'autant plus passionnée qu'il y avait entre elles l'antagonisme de deux sangs : celui de la campagnarde et celui de la Parisienne, — et l'hostilité de deux naissances : celle de l'enfant légitime, née du devoir, et celle de l'enfant naturelle, issue de l'amour? Avait-il jamais observé que depuis quelque temps sa brave Françoise commençait d'avoir, elle aussi, des mots aigres pour l'étrangère, accueillie avec une cordialité si dépourvue d'arrière-pensée quand, jadis, il l'avait apportée, toute petite? S'était-il rendu compte qu'à chacune des mauvaises humeurs de sa femme correspondait une visite de leur neveu Michel Tavernier? Durant ces visites, avait-il pris garde à l'attitude de ce gar-

çon vis-à-vis des deux jeunes filles et constaté ce que tous ses ouvriers, eux, n'avaient eu garde de ne pas noter : l'inclination du jeune statuaire pour Monique, la réserve surveillée de celle-ci et la jalousie de Marguerite? C'est l'honneur et la misère des dévots de l'art, qu'ils passent à côté de la vie, sans en rien voir que les portions qui se raccordent à leur rêve. Franquetot avait beau demeurer dans la pauvre arrière-cour d'une pauvre rue, et y exercer un pauvre métier dans une pauvre époque, il allait et venait en pensée parmi les splendeurs d'un âge magnifique. La réalité, pour lui, ce n'était pas notre temps de syndicats tyranniques et de basse besogne mal payée, c'était le temps où Marie-Antoinette visitait Riesener à l'Arsenal. C'étaient les jours plus reculés encore où les Boulle, les Macé et les Stabre, ces magiciens de la marqueterie, étaient entretenus au Louvre et qualifiés de « *Sçavants Menuisiers* » tout comme un Descartes et un Pascal de « *Sçavants Géomètres* ». C'était la glorieuse période où Louis XIV payait trois millions de livres les travaux d'ébénisterie exécutés dans ses maisons royales. Jusqu'à l'instant où commence cette histoire, c'est-à-dire à la fin du mois d'avril 1900, le calendrier représentait à cet ingénu et enthousiaste Franquetot des éphémérides toutes professionnelles et qu'il com-

mentait par des hymnes d'allégresse ou des lamentations, suivant l'occasion : le dernier jour de ce mois d'avril, par exemple, c'était l'anniversaire de cet incendie de 1720 qui éclata vers les trois heures du matin chez le premier des Boulle et dévora les ateliers et les chambres où il conservait ses bois d'œuvre. Quelle élégie sur ces trésors perdus!... Le 6 janvier, c'était la date funeste entre toutes, celle où Riesener mourut, abandonné et pauvre, en 1806. Quelle autre élégie!... — Et ainsi du reste...

II

LE FAUTEUIL EN GONDOLE

Cette mémorable journée d'avril à laquelle je viens de faire allusion avait commencé pour Franquetot par un événement dont il sera parlé des années dans les ateliers du faubourg Saint-Germain. Un des ouvriers du maître ébéniste, Jolibois, — dit l'Amiral, à cause de ses goûts de canotage, — avait été chargé de dégarnir un de ces fauteuils en gondole dont la vogue fut si vive à la fin du règne de Louis XV. Celui-ci provenait de la succession d'une vieille comtesse de Lingendes, veuve d'un pair de France. La noble dame s'était éteinte à soixante-dix-neuf ans, laissant à ses héritiers un de ces mobiliers fantastiques où les bibelots les plus choisis voisinent avec les objets les plus grotesques, et qui résument les goûts contrastés de trois ou quatre générations. Le jeune M. de Lingendes, l'arrière-petit-fils de cette douairière, avait choisi, dans le lot, les quelques morceaux qui pouvaient figurer dans le petit salon de sa femme. Le fauteuil en

gondole s'était trouvé du nombre, avec plusieurs sièges assortis. C'était une série de pièces très fines. Mais le fauteuil surtout avait cette belle ampleur arrondie du dossier, cette élégance dans la cannelure des pieds et dans les motifs du ruban, ces délicatesses dans la peinture, qui équivalent à une estampille et révèlent aussitôt à un connaisseur la main d'un maître. Franquetot n'avait pas mis longtemps à découvrir une marque dans un coin de ce beau meuble. Il l'avait aussitôt identifiée avec celle d'un certain Leleu, un menuisier dont les œuvres sont rares et qui travaillait rue Royale vers 1772. L'étoffe dont ce fauteuil et les sièges qui l'accompagnaient étaient revêtus s'accordait bien avec cette date. C'était de ce damas à trois couleurs, avec des bandes alternées, rouge, bleu et blanc, que mirent à la mode, vers la même époque, deux des grandes dames qui faisaient alors à Paris la pluie et le beau temps : la marquise de la Roche-Aymon et la comtesse de Crillon. Cette soie avait dû être adorable de fraîcheur claire et gaie. Ce n'était plus à présent, et en particulier sur le fauteuil, dont on s'était visiblement beaucoup servi, qu'une loque usée et reprisée. La laque du dossier était partie presque partout, les perles et les dentelures du ruban avaient sauté, une des jambes avait été brisée, puis gros-

sièrement recollée par un de ces manœuvres que le consciencieux Franquetot qualifiait, énergiquement et faubouriennement, de « *badouillards* ».

— « Il est bien malade, » avait-il déclaré, quand il avait été appelé en consultation par l'héritier de la défunte propriétaire. Puis après avoir en effet examiné le fauteuil, avec l'œil d'un clinicien assis au chevet d'un patient, il avait conclu par ce mot qu'un chirurgien de génie, comme le regretté professeur Ollier, aurait pu prononcer au lit d'un Trousseau, s'il s'y était trouvé : « Mais c'est un Leleu, et je le sauverai. *Je lui dois cela !...* »

La cure avait commencé, comme tous les traitements de ce thaumaturge en antiques meubles, par un décarcassement complet du siège à guérir, et voici que l'ouvrier en train de vaquer à cette besogne préparatoire rencontra dans le crin du coussin qu'il dépiéçait un objet qui le fit s'exclamer et vers lequel se retournèrent toutes les têtes. Cet objet était une enveloppe de toile très grande et toute plate, que l'Amiral avait aussitôt remise au patron. Elle était ouverte et contenait trente-sept titres de dimensions et de couleurs diverses, consistant principalement en valeurs à lots : — obligations du Crédit Fon-

cier et de la Ville de Paris, — le tout au porteur :

— « C'est M. de Lingendes qui va être content quand je vais lui annoncer la nouvelle... » avait dit Franquetot en feuilletant le paquet : « Que de 500 francs et de 400 francs !... » Il lisait les chiffres imprimés sur le papier. (Est-il besoin d'ajouter que le dévot de Riesener professait sur l'agio les idées les plus vagues ? Les mots de « hausse » ou de « baisse » ne lui représentaient absolument rien. Avait-il quelque argent à placer, il le portait bonnement à la caisse d'épargne, qui le lui transformait en rentes françaises, d'une façon quasi mécanique.) Et il continuait, faisant mentalement l'addition des sommes inscrites sur les titres : « Comptons : deux mille, deux mille cinq cents, quatre mille, cinq mille.. Il y en a pour dix-huit mille deux cents francs, sans parler des coupons, » conclut-il en y regardant de plus près, « qui n'ont pas été détachés, depuis combien de temps ?... Sur ce titre-ci, depuis dix ans... Sur celui-là, depuis deux ans... Sur cet autre, depuis neuf... Sans doute, la vieille comtesse a acheté ces papiers un par un chez le changeur... Et puis elle les cachait dans ce fauteuil !... Pour quel motif ?... Ça, c'est son affaire... Quant à nous, la nôtre est de dépioter au plus vite le reste de l'ameublement de la bonne dame, et avec précaution, hé, là-bas, les enfants !... Com-

bien nous a-t-on donné de pièces à refaire?... Quatre chaises, une bergère et un canapé... Au travail... En voilà une aubaine pour le client... Il la mérite. Il a compris ce que valaient ces Leleu... »

Et tout l'atelier s'était mis à découdre soigneusement le damas des six autres sièges formant série avec le fauteuil en gondole. Quoique ces sortes de surprises ne soient pas rares dans le métier d'ouvrier tapissier, la manie des vieillards soupçonneux adoptant volontiers comme cachettes des matelas ou des coussins, cette recherche d'un trésor passionne toujours une équipe. Aussi hommes et femmes — Monique et Marguerite avaient été appelées pour la circonstance — s'acquittèrent-ils de cette tâche avec un soin qui ne laissa pas un fil de l'étoffe et pas un repli du bois inexploré dans le mobilier de la douairière. Cette seconde perquisition n'amena aucune découverte.

— « On trouvera peut-être d'autres titres dans ce qu'ils ont gardé à la maison, » dit Franquetot. « Chez nous, il n'y a plus rien, » et, avisant la pendule : « Il est dix heures et demie... voilà une heure que nous avons perdue. Il faut rattraper cela... Je passerai prévenir M. de Lingendes cet après-midi... Il y aura une bonne récom-

pense pour toi, l'Amiral... Tu nous paieras le champagne... En attendant, serrons le paquet. »

— « Va pour le champagne, » répondit Jolibois en hochant la tête. « Mais avouez que c'est vexant de trouver toujours des choses, et toujours dans les meubles des autres... Vous vous rappelez, patron, que j'ai découvert ainsi un testament il y a six ans, et il y en a dix, deux billets de mille? Et dans mon berceau à moi, » ajouta-t-il d'un air goguenard, « qu'est-ce que j'ai ramassé? Une mèche et un guillaume. Et me voilà *fadé*... »

— « En dînerais-tu plus d'une fois quand tu aurais à toi tous ces *faffiots?*... » répondit un de ses camarades en montrant, de la pointe d'un ciseau qu'il s'était remis à affûter, l'enveloppe où Franquetot serrait à nouveau les titres. Cette philosophie sans révolte eût suffi à démontrer quel esprit de gaie acceptation la noble nature du sculpteur sur bois répandait dans son équipe. Ses ouvriers et lui ne faisaient qu'une famille. Il en donna une preuve nouvelle en allant placer cette précieuse enveloppe dans le tiroir d'un secrétaire qui servait à ses factures, et dont il n'enleva même pas la clef Toutes les vertus, chez les êtres frustes, ont un air de bonhomie qui leur donne je ne sais quelle poésie forte et vraie. Elles paraissent plus franches, plus profondes aussi, comme moins acquises. Mais

c'est surtout la probité qui prend, dans les humbles milieux comme celui-là, ce caractère d'une simplicité presque auguste, tant elle suppose de droiture innée et indestructible. Le brave Jolibois, qui gagnait tout juste ses neuf francs par jour l'un dans l'autre, n'avait pas une seconde eu l'idée de cacher sa découverte à son patron et à ses camarades. Ceux-ci n'avaient pas pensé non plus à s'étonner du désintéressement de leur compagnon. Franquetot n'eut pas davantage l'idée que le paquet de ces obligations courût le moindre danger dans ce tiroir, laissé à la portée de tous, et la besogne reprit dans l'atelier, coupée maintenant d'anecdotes sur les meubles à secret, comme le vieil ébéniste aimait à en raconter. Cet illettré avait tant feuilleté de livres sur le dix-huitième siècle, dans sa passionnée curiosité de tout savoir sur les auteurs des boiseries, objet de son admiration, qu'il était devenu aussi érudit dans la matière qu'un conservateur du Louvre ou de Carnavalet.

— « Personne ne les a faits, » disait-il, « mieux que Roentgen, celui que les Anglais appellent David de Lunéville. Pourquoi? Je vous le demande, si ce n'est pas pour le plaisir de nous contredire? Car enfin il était de Neuwied, près de Coblence. Sa marqueterie n'est pas mauvaise, mais que c'est froid!... Il a beaucoup traité de

motifs à la chinoise. J'ai eu de lui ici un bonheur-du-jour vraiment curieux. Il y avait à droite un mandarin qui prenait une tasse de thé. En faisant tourner la tasse, comme cela, » et il esquissa le geste, « elle se rabattait. On trouvait un bouton qui, à son tour, ouvrait tout le panneau. Ah! pour un jointement, quel jointement! C'était si bien fait que Mme de Candale, à qui appartenait ce bonheur-du-jour, n'avait jamais soupçonné le secret... Nous l'avons découvert ici. Comme l'Amiral n'était pas là, avec sa veine, il n'y avait rien dans la cachette, naturellement... Mais je vais vous dire : ces meubles à secret, ce n'est pas de la menuiserie, c'est de l'horlogerie. Roentgen avait beaucoup travaillé avec Kintzing, c'est à cette école qu'il avait pris ce goût. Il s'est perdu à ces balivernes... Aussi son Louis XVI est-il du Louis XVI, si vous voulez, mais c'est pauvre, c'est nu, c'est maigre, c'est étriqué. On n'a jamais bien fait deux choses à la fois. Êtes-vous ébéniste, oui ou non? Ou bien serrurier?... Choisissez... »

Le généreux visionnaire en était encore à poser cette alternative au pseudo-David de Lunéville, comme si ce dernier se fût tenu là, en chair et en os, les pieds dans les copeaux, à lui soumettre le projet d'une armoire à surprises, lorsque les horloges des couvents voisins com-

mencèrent d'égrener les douze coups de midi sur ce quartier paisible où leur tintement prend des longueurs de sonorités provinciales. C'était le moment où, chaque jour, les ouvriers quittaient l'atelier pour aller déjeuner chacun de leur côté. Ils vivaient aussi patriarcalement que leur patron, mariés tous quatre : l'un, l'Amiral, avec la marchande de journaux et de papeterie scolaire installée rue Rousselet, à deux pas de l'école des Frères; — le second, à une blanchisseuse établie dans l'extrémité de la rue Vaneau; — un troisième, à une concierge d'une petite maison de la rue Pierre-Leroux; — le quatrième, à une brodeuse en chambre de la rue de Babylone. L'extraordinaire aventure qu'ils avaient à raconter dans leur ménage les fit détaler avec plus de hâte que d'habitude. Est-il nécessaire d'ajouter que le soir même, dans les diverses loges et les petits logements du quartier, il n'était question que d'un trésor de plus de cent mille francs en pièces d'or, découvert chez Monsieur Franquetot, — le respect public lui donnait ce naïf ennoblissement du Monsieur, — au fond d'un fauteuil? Telle était la parfaite confiance de Franquetot, non seulement dans ses ouvriers, mais dans tous les autres habitants de la maison, qu'il ne pensa ni à enlever la clef du tiroir où il avait placé les titres, ni à

pousser le verrou intérieur de la porte de l'atelier, pour le temps qu'il passa lui-même à déjeuner dans les pièces qu'il occupait au-dessus. Sur le coup de deux heures, les ouvriers revinrent comme d'habitude, et quand, après leur avoir indiqué la tâche à faire, le patron eut dit : « Je dois justement aller voir une bergère-duchesse rue de Richelieu, je vais passer chez M. de Lingendes et lui remettre les titres, » il retira l'enveloppe sans s'inquiéter davantage du contenu, qu'il ne vérifia point.

— « J'ai peut-être là ta fortune, l'Amiral, » dit-il à Jolibois en tapant de sa paume le paquet des titres. « Mais oui. Une supposition : le comte te donne, en récompense, une des valeurs à lots. Elle sort et tu gagnes cent, deux cent mille francs... Ça s'est vu... »

Qui ne sait combien les imaginations des gens du peuple sont enfantines et complaisantes à la chimère, idyllique ou terrible, suivant le cas? Le visiteur qui aurait entendu le trouveur de trésors et ses camarades échanger leurs idées, le patron à peine parti, aurait admiré une fois de plus la facilité avec laquelle les déshérités du destin se construisent au moindre prétexte des châteaux en Espagne. — Soit dit en passant, c'est la condamnation des malfaiteurs du Parlement et des réunions publiques qui, grimés en

justiciers, exploitent pour leur fortune de politiciens cette naïve disposition des humbles au millénarisme. — A la seule hypothèse d'un énorme lot gagné par l'un d'entre eux, les fantaisies de tous s'étaient éveillées, et ils commencèrent de rêver tout haut, chacun esquissant le roman de la vie qu'il voudrait vivre si la miraculeuse manne d'une somme pareille lui tombait du ciel... L'Amiral s'installait dans une maison à Asnières, au bord de la Seine. Il y vieillissait en manœuvrant un canot, construit d'après ses calculs... Avron, le mari de la blanchisseuse, achetait quelques « *journals* » de vigne dans la Nièvre, son pays... Le troisième, Chassaing, l'époux de la concierge, allait tout simplement habiter dans la banlieue de Paris, et cultivait, lui aussi, un petit jardin... Le quatrième, Espitalier, le mari de la brodeuse, se retirait dans le Poitou, près des parents de sa femme, et s'occupait d'élever des chevaux... A travers ces innocents projets apparaissait le vague et profond amour, commun aux petits bourgeois et aux ouvriers, pour une utopique campagne, conçue comme le cadre d'un dimanche perpétuel et dont ils respirent en imagination les vivifiantes senteurs dans l'atmosphère confinée où leur médiocrité les emprisonne. C'en était assez pour qu'un contentement éclairât ces quatre

visages de tâcherons et que les outils besognassent avec une gaieté qu'interrompit le retour inopiné de Franquetot et l'aspect, plus inattendu encore, de sa physionomie. Il était parti avec une joie dans ses yeux et sur son visage, celle d'un brave homme qui va faire à un autre brave homme une bonne surprise. Il avait dit qu'il se rendait de l'autre côté de l'eau, donc assez loin, et il revenait après vingt minutes, son grand front tout ridé d'ennui au-dessus de ses gros sourcils broussailleux, une ombre dans ses yeux bleus, d'ordinaire si transparents; un pli fermé au coin de sa bouche, tout à l'heure bonasse et souriante. Cette expression déconcertante de cette large face aux grands traits, où chacun pouvait lire, d'ordinaire, comme en un livre ouvert, saisit d'autant plus vivement les ouvriers, qu'à peine la porte fermée, et sans leur avoir seulement dit son bonjour si jovial d'habitude, Franquetot alla droit au secrétaire où il avait, le matin, enfermé l'enveloppe. Il ouvrit le tiroir et fouilla hâtivement, fébrilement, parmi les papiers qui s'y trouvaient entassés. N'y rencontrant pas ce qu'il cherchait, il parut hésiter un instant, comme en proie à une sensation insupportable. Devant le trouble que trahissait cette attitude étrange, les ouvriers s'étaient tus. L'étonnement avait paralysé en eux la familiarité accoutumée.

Cet étonnement grandit encore quand ils virent Franquetot les regarder l'un après l'autre d'un air presque égaré, et qu'ils l'entendirent répéter en se parlant à lui-même :

— « Non, ce n'est pas possible. Je n'ai pas le droit de penser cela... »

Il les regarda de nouveau, et frotta son front de sa main à plusieurs reprises, pour chasser une idée qui finit pourtant par être la plus forte, car, ayant esquissé un grand geste de décision, son visage se contracta dans une tension de tous ses traits, volontaire et presque dure, et il appela chacun des menuisiers par son nom, avec une espèce de solennité dans l'accent : « Jolibois, Avron, Chassaing, Espitalier... »

— « Nous voici, patron... » répondit Jolibois pour ses camarades. C'était le doyen de l'atelier, et il exprima le sentiment commun en ajoutant : « Que se passe-t-il, monsieur Franquetot? Si l'on vous embête, nous sommes d'attaque, vous savez? »

Les quatre ouvriers s'étaient massés autour du vieux sculpteur. Leurs rudes visages traduisaient une telle affection pour l'excellent homme, une si entière simplicité de cœur dans le dévouement! Cette scène, bien vulgaire, d'une explication sur un vol domestique, parmi ces outils d'un bien humble métier, entre ces journaliers en

blouses de travail et cet entrepreneur gauchement embourgeoisé dans une jaquette aussi maculée de taches que ces blouses, en prit tout à coup une grandeur véritable. La loyauté de l'homme envers l'homme n'est jamais plus belle et plus touchante que de serviteur à maître et d'employé à employeur. Elle prouve tant de profonde humanité chez le patron qui a su respecter le travail mercenaire et l'utiliser sans l'exploiter, tant de gratitude chez les salariés qui ont su reconnaître ce traitement et ne pas envier leur chef d'être né ou plus fortuné ou plus habile. Franquetot se sentit remué par l'élan spontané avec lequel ces braves gens, le voyant bouleversé, sans deviner de quoi, répondaient à son appel, et il le leur dit, augmentant encore leur curiosité par ces premières paroles, absolument inintelligibles pour eux :

— « Non. Ce n'est pas vous, mes enfants, je le sais, je le vois... J'en étais sûr. Ce n'est pas vous... » et avec désespoir : « Mais qui est-ce? qui est-ce?... » Puis, allant au tiroir du secrétaire et l'ouvrant de nouveau : « Vous m'avez vu ce matin, quand l'Amiral eut trouvé l'enveloppe dans le fauteuil, la mettre ici?... Vous m'avez vu compter les titres? Vous vous souvenez bien qu'il y en avait trente-sept? Trente-sept exactement, pas un de plus, pas un de moins... Je n'ai pas

rêvé, n'est-ce pas?... Personne n'est venu jusqu'à midi. A midi, vous êtes allés tous déjeuner, et personne de vous n'est rentré entre midi et deux heures? »

— « Personne, » répondit Jolibois, qui continuait de répondre pour ses camarades, lesquels esquissèrent un signe d'assentiment.

— « Je viens de demander au portier, » reprit Franquetot, « qui m'a dit n'avoir vu entrer aucun étranger non plus... Hé bien, mes enfants, quand je suis arrivé avec l'enveloppe chez M. de Lingendes et que je lui ai annoncé ta trouvaille, Jolibois, nous avons recompté les titres ensemble... Il n'y en avait plus que trente-deux, au lieu de trente-sept... »

— « Que trente-deux, » répétèrent machinalement les ouvriers, avec une stupeur et une consternation dont Espitalier, le plus jeune, se fit, cette fois, le porte-parole. Il s'écria, de son accent méridional :

— « Mais, alors, où sont passés les cinq autres? *Péchère!* On les a donc volés? »

— « On les a volés, » répéta Franquetot. « Il y a eu un vol chez moi, — chez nous, » insista-t-il. « Quand M. de Lingendes eut compté ces damnées valeurs et qu'il n'eut trouvé que ces trente-deux, j'aurais voulu mourir là, sur place, mes enfants. Ah! il a été très brave, c'est une justice

à lui rendre. « Vous avez mal compté, voilà tout, « monsieur Franquetot, » m'a-t-il dit. — « Non, « monsieur le comte », lui ai-je répondu, « mes « ouvriers étaient là, ils y ont assisté. Il y avait « trente-sept titres. » Il a essayé de me calmer : — « J'ignorais absolument l'existence de cet « argent, » m'a-t-il dit. « Si vous ne m'aviez « pas prévenu, je ne saurais même pas que les « cinq titres manquent. Supposez que M. Joli- « bois » — je t'avais nommé, l'Amiral — « n'en « ait trouvé que trente-deux, et même que « trente, pour faire un chiffre rond, — car « voilà deux de ces titres, un pour lui, un pour « ses camarades. Prenez-les et tout sera en « règle. Ne pensez plus aux cinq autres. » — « N'y plus penser? Mais, monsieur le comte, « j'en suis responsable, » lui ai-je dit, « je vous « les rembourserai de mon argent, si je ne dé- « couvre pas le voleur... » Et je tiendrai ma parole. Vous m'y aiderez, mes enfants... Je sais que ce n'est aucun de vous, comme vous savez que ce n'est pas moi. Et dire que si j'avais pris la clef, ce malheur ne serait pas arrivé. C'est donc ma faute!... Mais pensez que j'ai eu ici des fauteuils qui valaient des cinq, des dix mille francs. J'ai eu une horloge de Boulle. Tout est toujours resté ouvert, n'est-il pas vrai? Il n'a jamais manqué une épingle... Ah! mes enfants,

je suis bien malheureux. Mais qui est-ce? Qui est-ce?... »

— « Quelqu'un qui a su que l'on avait trouvé les titres, ça, c'est sûr, » dit judicieusement Chassaing, le mari de la concierge de la rue Pierre-Leroux, et il ajouta, d'un ton embarrassé : « J'avais conté la chose à ma bourgeoise, il faut que je vous dise, monsieur Franquetot, ne croyant pas mal faire... Elle l'a conté tout de suite à des locataires... Mais je n'avais pas parlé du tiroir. »

— « Ni moi, » dit Avron, le mari de la blanchisseuse. « Ma femme allait porter le linge chez des clients quand je suis rentré. Je ne lui ai pas non plus caché l'histoire, mais je n'ai pas parlé de l'endroit. »

— « Ni moi, » dit Espitalier, « et d'ailleurs ma femme n'a vu personne. »

— « Moi, » dit l'Amiral, « je n'en ai pas ouvert la bouche, et, cristi, patron, j'en suis rudement content. »

— « Tu as eu raison, » reprit Franquetot, qui avait écouté les confessions successives de ses ouvriers avec des signes non dissimulés de mécontentement. « Vous n'y avez pas mis de malice, mes garçons, » ajouta-t-il en se tournant vers les trois autres. « Quand même, si vous n'aviez pas jacassé, il est bien probable que les papiers

seraient tous restés dans l'enveloppe... Vous n'avez pas parlé du tiroir? Mais il suffit que quelqu'un ait su que la somme était ici et soit venu fureter pendant que nous déjeunions tous, et comme le tiroir ne fermait pas... Ah! bavards! bavards!... A la loge, ils prétendent bien que personne n'est entré. Je vous demande : qu'en savent-ils? Ils déjeunaient aussi et n'y regardaient pas... Je vous pardonnerai, » conclut-il, « à une condition : vous me jurez de garder dès maintenant sur le vol le secret le plus absolu... C'est le seul moyen que nous pincions notre voleur. Je vais prévenir le commissaire, qui préviendra tous les changeurs du quartier. Mais vous, pas un mot à vos femmes. Est-ce promis?»

— « C'est juré, » dirent d'une seule voix les trois coupables, et le Méridional ajouta : « Nous avons été fautifs, patron. Mais je suis sûr que les camarades penseront comme moi, prenez toujours l'obligation que M. le comte vous avait donnée pour nous... »

— « Espitalier a raison, » dit Chassaing. « Ça fera un titre rendu sur les cinq. »

— « Et deux avec le mien, » fit Jolibois.

— « Ça, ça n'est pas juste, » interrompit Avron, « puisque tu n'as pas jaboté avec ton épouse... »

— « Vous garderez vos obligations; vous et

toi aussi, Jolibois, » dit Franquetot tout ému. « C'est à moi de vous demander pardon pour vous avoir parlé durement tout à l'heure. Vous êtes des cœurs d'or... Vous venez de me faire du bien... Ah! que vous venez de m'en faire!... Mais un patron répond de la casse. Je n'avais qu'à prendre la clef de la porte... Bouche cousue sur le vol, c'est tout ce que je vous demande, et aussi de savoir à qui vos femmes ont parlé... J'irai chez le commissaire dès ce soir. En attendant... » — et il quittait sa jaquette pour passer la longue blouse de travail — « au rabot! Pour l'honneur de l'atelier Franquetot, et pour que M. de Lingendes eût ses meubles cette semaine!... » Puis avisant le fauteuil en gondole, il s'écria : « Quelle idée aussi de faire d'un Leleu une tirelire! » Et, pour la première et la dernière fois de sa vie, dans la voix du vengeur de Riesener passa toute la colère d'un Jacobin, outrageant une aristocrate, et il jeta, en montrant le poing à l'ombre de la défunte dame de Lingendes, qui avait caché dans le coussin de la bergère les papiers tentateurs, cette malédiction : « Vieille sorcière, va!... »

III

LE SOUPÇON

Cette nécessité de garder le secret sur le vol afin d'endormir la défiance du coupable paraissait si importante à Franquetot qu'il ne laissa pas ses ouvriers partir de l'atelier, sur le coup de six heures, comme à l'habitude, sans leur avoir vivement et instamment recommandé à nouveau le silence. Puis, quand il fut seul, sa première action fut de raconter lui-même à sa femme l'incroyable événement. Disons, pour excuser cette contradiction, qu'il obéissait, en consultant Françoise, moins au besoin, si naturel après tout, de la confidence, qu'à celui de demander un conseil. On l'a vu : au premier instant l'idée d'aller dénoncer la disparition des titres au commissaire lui avait traversé l'esprit, et, tout de suite, cette démarche lui avait semblé trop pénible. Une fois la police avertie, on viendrait chez lui, on perquisitionnerait dans l'atelier, on interrogerait, non seulement les ouvriers, mais le concierge, mais les voisins.

Bref, on saurait par tout le quartier qu'un vol avait été commis dans l'atelier Franquetot, et, pour le sculpteur, l'honneur de son atelier, c'était son propre honneur. On l'a vu aussi : à la seule pensée que, chez lui, une chose de valeur eût disparu, toute sa fierté professionnelle de patron avait été blessée, et combien profondément! Il était donc naturel que, sitôt le premier saisissement passé, il hésitât devant une démarche dont il apercevait trop les compromettantes conséquences. Il n'était pas moins naturel que cette répugnance augmentât à la réflexion et qu'il essayât de se faire donner des raisons, dans le sens de son désir caché, par sa meilleure amie, par la fidèle compagne de ses bons et de ses mauvais jours depuis tantôt trente ans. Au déjeuner, lui non plus n'avait pas eu d'autre sujet d'entretien que la trouvaille faite par son ouvrier dans le coussin du fauteuil en gondole. D'ailleurs, les deux jeunes filles, Marguerite et Monique, n'avaient-elles pas assisté à la découverte Le hasard avait voulu qu'en revanche elles n'assistassent pas, la porte de l'atelier de tapisserie étant fermée à ce moment-là, aux explications qui avaient suivi la seconde découverte, celle du vol. Le sculpteur crut donc trouver un accommodement entre la consigne qu'il avait donnée à ses ouvriers et sa propre

faiblesse en insistant auprès de sa femme pour qu'elle ne répétât point son récit aux enfants, — comme il les appelait. Il les confondait toutes deux dans la même appellation protectrice, comme il les confondait dans la même chaleur de tendresse :

— « Je serai muette comme un *carpiau*, » dit l'Auvergnate. « Quoique Gote ait une si bonne jugeotte. » (Elle appelait toujours sa fille de cette abréviation. Monique, elle, était *Monniau*, qui signifie moineau en patois. Le nom de la mère vénérable de saint Augustin, de la grande Chrétienne des adieux d'Ostie, s'était transformé ainsi en un sobriquet qui prenait jadis sur la bouche de la paysanne une grâce caressante et qui maintenant devenait un terme de mépris. *Monniau*, prononcé doucement, c'avait été longtemps le petit oiseau frileux à qui la main compatissante de la fermière émiette un gâteau sur le bord d'une fenêtre. Prononcé rudement, c'était l'importune bestiole dont le piaillement agace, et que la ménagère va chasser en la menaçant.) « Bien sûr, je n'irais pas raconter ça au *Monniau*, » continua-t-elle, « mademoiselle s'imaginerait qu'on nourrit de mauvaises idées sur elle. »

— « Il ne s'agit ni de Gote ni de Monique, » répondit Franquetot. Quoique bien peu observateur, il était de sensibilité trop fine pour ne

pas flairer, malgré tout, une hostilité chez sa femme contre l'enfant trouvée. Chaque fois qu'il percevait une trace de ce mauvais sentiment, il détournait la conversation. « Il s'agit du commissaire. M'engages-tu à l'avertir ou non? »

— « Avertir le commissaire, » s'écria Françoise. « Pour que les gendarmes descendent chez nous et que nous devenions la *disandenne* de tout le quartier! Je n'oserais plus aller chez le boucher et chez le boulanger. — Non, mon homme, nous trouverons le voleur à nous tout seuls, la mère Franquetot en fait son affaire, et si nous ne le trouvons pas, nous lui *bâillerons* ses cinq papiers sur nos petites rentes, à l'héritier.. Mais pas de gendarmes chez nous, je t'en supplie, pas de gendarmes... »

Cette supplication de la prudente campagnarde, pour laquelle une enquête judiciaire représentait, après tant d'années de Paris, — mais quel Paris! — les mêmes images que si elle n'eût jamais quitté Fontfrède-en-Montagne, correspondait trop bien aux appréhensions de Franquetot pour qu'il ne s'y rendit pas. Les deux époux convinrent donc qu'ils vaqueraient chacun de leur côté à la recherche du voleur. Franquetot recueillerait le lendemain matin les noms des personnes à qui les femmes de ses

ouvriers avaient pu parler. Françoise, de son côté, saurait, chez les fournisseurs, si aucune de ces femmes n'avait fait quelque dépense exagérée. Le sculpteur devait aussi passer chez les deux changeurs du voisinage et les prévenir. La première partie de ce programme s'accomplit, en effet, aussi exactement qu'inefficacement, pour le plus grand désespoir du bonhomme, à qui ce vol commis sous son toit était physiquement aussi insupportable que s'il eût vu de ses yeux massacrer un meuble de son cher Riesener :

— « Si ça continue, » dit-il à sa femme quand ils se retrouvèrent le soir en tête à tête, « je ne fais ni une ni deux. J'achète les cinq obligations. Les plus chères étaient de cinq cents francs. Total : deux mille cinq cents francs. Et puis après? Ce sera comme si on ne m'avait pas payé une grosse facture, voilà tout... C'est arrivé déjà et nous n'en sommes pas morts! J'aime mieux cela que d'être là, tout le jour, à me tarauder, à me vriller le cerveau. Je n'ai plus la main à mes outils. Je gâche. Je bousille. Ça ne peut pas durer.. »

Fut-ce la perspective de cette grosse somme à débourser qui induisit l'avide Auvergnate à trahir l'engagement qu'elle avait pris? Fut-elle amenée

à cette indiscrétion par les chatteries de sa fille Marguerite, qui lui disait sans cesse, depuis la veille, avec une de ces voix qui appellent l'épanchement : « As-tu un ennui, maman?... Papa et toi, vous avez l'air tout inquiets, tout mal lunés?... » Une certaine idée, qu'elle ne voulait pourtant pas accepter, commençait-elle de vaguement lever dans sa tête, depuis la découverte du vol, et suffisait-il d'une insinuation pour qu'elle prît conscience de ce soupçon et ne pût plus le contenir? Toujours est-il qu'au lendemain de cette déclaration de son mari, voici les propos qui s'échangeaient, après le déjeuner, entre elle et sa fille, toutes deux en train de desservir la table. Franquetot était déjà redescendu dans l'atelier, afin d'examiner un nouveau lot de meubles, apporté tard dans la matinée. Monique était sortie sous le prétexte d'une emplette de laine.

— « Ne trouves-tu pas qu'elle est toujours dehors? » avait demandé Marguerite, et elle avait ajouté : « Surtout depuis ces quarante-huit heures, on dirait qu'elle ne tient plus en place. »

— « Qu'est-ce qui te fait dire cela? » répondit Mme Franquetot, en dévisageant son interlocutrice d'un regard inquisiteur.

— « Mais toutes sortes de petites choses... Ces deux nuits-ci d'abord, à peine si elle a

dormi. Je l'ai entendue qui marchait, marchait dans sa chambre... Je crois qu'elle aurait bien voulu avoir trouvé les titres cachés dans le fauteuil... »

— « Elle t'en a parlé? » interrogea la mère avec le même regard, mais plus appuyé encore.

— « Non, » répliqua Marguerite. « C'est tout le contraire. C'est moi qui lui en parle et elle qui change la conversation... Justement cela me fait penser que l'idée qu'on les a rendus lui est désagréable. Elle aurait sans doute préféré qu'on les partageât entre nous tous. Elle a tant envie d'avoir de l'argent! Elle est si fière! »

— « C'est vrai qu'elle a bien perdu, » reprit la mère. « Autrefois, elle était si gentille!... En grandissant, elle s'est gâtée... C'est la faute à ton père et à Michel. Leurs compliments sans fin, c'est du poison pour elle. Je le leur ai dit, pas une fois, mais vingt : « Vous lui donnerez de « l'orgueil. » Et ils lui en ont donné. Je te demande. Ravauder des trous de vieux tapis, le beau mérite! Et se pâmer devant des vieux bois *verrés*, voilà-t-il pas de quoi faire sa tête!... » (Toutes les injustices, dans le petit monde aussi bien que dans le grand, ont les mêmes ingéniosités. On trouve changés ceux envers qui l'on change soi-même.) Mme Franquetot continua, après un silence, et son soupir prouvait que sa

rancune contre Monique, causée réellement par les assiduités de son neveu Tavernier, n'étouffait pourtant pas entièrement l'ancienne affection. « Tiens, ne parlons pas d'elle, cela vaudra mieux... »

— « D'ailleurs, » dit Marguerite, « je serais bien étonnée si elle ne nous quittait pas d'ici à peu de temps... Elle a des idées qu'il va lui arriver une fortune!... Elle a dû acheter aussi quelque papier à lots sur son argent. Hier, quand je suis sortie après elle vers les six heures, je l'ai vue qui entrait, rue de Sèvres, chez le changeur. Sans doute elle venait voir si son numéro était sorti. »

— « Tu l'as vue entrer hier chez le changeur? » demanda la vieille femme avec un accent qui parut étonner profondément Marguerite, car elle répondit, avec l'air d'une personne qui, pour un peu, retirerait ce qu'elle a dit, tant elle a peur d'avoir nui à une autre :

— « Mais oui, maman... Il n'y a pas de mal à ça. Pourquoi n'aurait-elle pas mis de l'argent de côté, comme moi? Papa est si généreux avec nous... Je ne sais pas comment, par exemple, avec les toilettes qu'elle se fait... »

— « Écoute, Gote, » reprit la mère, et le remords de manquer à sa promesse de silence étouffait sa voix en même temps que l'associa-

tion d'idées éveillée en elle par les dernières phrases de sa fille la contraignait d'ouvrir son cœur : « Peux-tu garder un secret? » et sur la réponse affirmative de l'autre : « Ce que tu ne sais pas, » continua-t-elle à voix plus basse encore, « c'est qu'un vol a été commis dans l'atelier avant-hier... Ces titres que Jolibois avai trouvés, quand ton père a voulu les compter avec M. de Lingendes, il n'en restait plus que trente-deux. Il en manquait cinq, et ils n'ont pu être pris que chez nous, dans le tiroir, à ce moment-ci, entre midi et deux heures. »

— « Alors, ce serait une de ces valeurs qu'elle vendait chez le changeur hier?... » dit Marguerite, achevant et précisant tout haut la pensée enveloppée dans la phrase de sa mère. Puis, comme révoltée contre elle-même d'avoir conçu une pareille hypothèse : « Non, maman, ce n'est pas possible! Monique a des défauts. Elle est vaniteuse. Elle s'en croit. Elle est en dessous. Mais c'est une honnête fille et qui ne ferait tort d'un centime à un enfant!... » Et, avec une hésitation : « C'est vrai, pourtant, qu'elle est devenue bien rouge quand elle m'a aperçue qui venais sur le trottoir et qu'elle est entrée bien vite dans la boutique... Mais non, je l'aurais vue prendre ces titres dans le tiroir que je n'y croirais pas... »

— « Et moi, » dit Mme Franquetot, « je ne

l'ai pas vue, et j'y crois.. Oui, c'est elle, c'est elle... Car, enfin, il faut bien que ce soit quelqu'un. Ce n'est pas toi. Ce n'est pas moi. Ce n'est pas ton père. Ce n'est aucun des ouvriers; je réponds d'eux comme de toi, comme de moi. Ils ont d'eux-mêmes offert de rendre la gratification que M. de Lingendes leur avait fait remettre. Ils voulaient que nous n'ayons à racheter que trois titres sur les cinq volés... Car ton père les restituera, ces titres, s'il ne les retrouve pas. Je le connais, et moi aussi, je me connais. Je les rendrais de mon argent, s'il ne les rendait pas... Le portier jure son grand serment qu'il n'est venu personne de midi à deux heures... Et Monique, elle, pendant les deux nuits qui suivent, elle est agitée, elle ne peut pas dormir? Elle détourne l'entretien quand tu lui parles des titres? Et elle va, le lendemain du vol, chez un changeur, et chez celui de la rue de Sèvres, remarque, alors qu'il y en a deux plus près, et en cachette? C'est elle, je te le dis, c'est elle... Une enfant que nous avons ramassée dans la rue, c'est le cas de le dire, nourrie de notre travail, élevée comme notre fille, à qui nous n'aurions jamais même appris qu'elle n'était pas notre fille, si ta tante ne te l'avait pas raconté, et toi à elle, sans comprendre ce que tu faisais, pauvre Gote. Tu en as eu assez de chagrin!... Mais ce n'est d'aujour-

d'hui que je le pense, le sang est là... De qui sort-elle? On ne sait pas. Pour l'avoir abandonnée dans ce panier, sur ce mur de jardin, la nuit, il fallait que sa mère fût une fameuse coquine, et son père un fier gueux... C'étaient un voleur et une voleuse, peut-être... Ah! quand elle va rentrer, maintenant, il faudra bien qu'elle parle. Je la traînerai de mes mains chez le changeur, si elle n'avoue pas... Mais d'abord je vais appeler ton père. »

— « Non, maman, » dit Marguerite en retenant le bras de Mme Franquetot, qui avait fait le geste de prendre à la gorge l'enfant d'adoption, aussitôt convaincue que soupçonnée, tant était fort le ferment de jalousie insinué dans les veines de la paysanne, depuis longtemps déjà, par la constatation quotidienne des supériorités de l'étrangère sur sa propre enfant. « Non, maman, » repéta-t-elle, « tu n'as pas le droit de lui faire cet affront... Tu n'as pas assez de preuves... »

— « Et qu'est-ce qu'il te faut donc, à toi? » répondit la mère déchaînée, en qui les petits détails rapportés par sa fille — elle avait dans sa Gote une foi si aveugle! — faisaient certitude. Elle n'avait pas remarqué vingt petits signes qui eussent dû éveiller sa défiance : la rougeur venue aux pommettes de l'accusatrice, le regard de ses yeux, où cet entretien allumait une flamme

fauve, le dosage savant de ses révélations. Comment eût-elle mis en doute la sincérité de la dénonciatrice, dans cette défense de la dénoncée? Et elle l'embrassa en lui disant : « Tu as toujours été trop bonne pour elle, au lieu qu'elle!... » Mme Franquetot n'acheva pas cette exclamation qui sous-entendait toute sa rancune contre l'intérêt que son neveu Michel Tavernier montrait à la perfide orpheline au détriment de la généreuse Gote. Celle-ci d'ailleurs ne laissa pas à sa mère le temps de continuer :

— « Je ne suis pas bonne, » interrompit-elle, « je suis juste. Si Monique n'a pas pris les titres, elle ne mérite pas cette injure. Si elle les a pris... »

— « Hé! comment le savoir sans lui en parler? » dit la mère.

— « Elle est trop fine, si elle a fait le coup, pour avoir vendu les cinq à la fois, » répondit Marguerite. « Elle a dû aller chez le changeur pour essayer de se débarrasser d'un d'abord, puis, un autre jour, d'un second. »

— « C'est juste, » fit Mme Franquetot. « Ah! quelle tête tu as, toi! Quelle *entendouère!*... Celui qui t'aura aura un trésor!... Mais où les aurait-elle cachés, ces papiers?... Tu l'as entendue qui *fasillait* dans sa chambre ces nuits-ci, m'as-tu dit?... C'est là qu'ils sont... » et regar-

dant le réveil qui, posé sur la cheminée de la cuisine, marquait en ce moment une heure un quart : « Nous avons un peu de temps à nous avant qu'elle rentre. Viens chercher...

La chambre de Monique, où les deux femmes allaient hâtivement pratiquer cette insultante et clandestine enquête, protestait, par son seul aspect, contre cette odieuse accusation d'un vol deux fois criminel, puisqu'il eût été commis par l'enfant trouvée sous le toit même et au détriment de son bienfaiteur. La maison, construite par adjonctions successives, comme la plupart des bâtisses de ce vieux quartier, avait de curieuses inégalités de paliers sur le même étage. C'est ainsi qu'on accédait par deux marches à cette pièce, isolée dans une espèce de lanterne surajoutée au corps primitif. Marguerite logeait à côté, en contre-bas. C'était une chambre spacieuse et qui se terminait sur le jardin par une fenêtre cintrée. Le goût exquis de Monique avait transformé ce réduit en une cellule presque élégante, où tout trahissait et l'enseignement de Franquetot et la reconnaissance que lui gardait l'orpheline. Elle-même, avec des morceaux de tapis cousus ensemble et dont les couleurs se mariaient joliment, avait paré de deux carpettes le carreau passé au rouge. Les portions visibles

des malons luisaient en ce moment sous la caresse du soleil. L'orpheline s'était fait donner par l'ébéniste un petit lit de bois ancien qu'elle avait peint, à ses heures perdues, et des chaises pareilles, sur la canne desquelles ses doigts agiles avaient attaché, par des rubans, des coussins d'une étoffe passée, une ancienne perse à ramages, assortie aux rideaux de la fenêtre. Le papier des murs jouait la cretonne. La tonalité bleue et blanche de cet ensemble s'adoucissait, se fondait dans la clarté douce de ce jour de printemps. Quoique toutes sortes de gravures décorassent les parois, pas un clou n'y avait été fiché. La méticuleuse ouvrière avait de ses propres mains fixé le long de la cimaise une baguette de bois, peinte aussi, et d'où pendaient les cordonnets tressés qui soutenaient les cadres. Ces gravures étaient des présents de Franquetot. Il les avait trouvées dans quelques-uns des innombrables journaux d'art qu'il achetait par passion pour son métier. Elles prolongeaient autour de cette chambre virginale les conversations que l'enthousiaste avait eues avec sa pupille. Ici, c'était une image représentant une tapisserie, d'après François Boucher; ailleurs, la reproduction d'une commode de Caffieri; plus loin, des peintures décoratives par Le Prince ou Bérain. Le célèbre bureau du roi Louis XV, gloire de

Riesener, y figurait, bien entendu. Cette chambre de jeune fille avait une physionomie mêlée de coquet réduit et de salle d'études. C'était quelque chose d'à la fois gracieux et professionnel, comme avait été toute l'existence de la patiente apprentie. Un crucifix au-dessus du lit, avec un bénitier où trempait un brin de buis, disait la piété de l'enfant abandonnée, et un portrait de Franquetot à la sanguine, signé de Michel Tavernier, racontait les deux affections chères à son jeune cœur : celle pour le modèle et celle pour l'artiste. Chaque détail révélait la propreté la plus minutieuse : la tenue des objets rangés sur la table qui servait à la modeste toilette de l'habitante de ce clair asile, les tranches reluisantes des quelques livres placés sur les deux rayons de l'étagère, la profusion des menus rideaux de serge qui garantissaient de la poussière les tablettes où se trouvaient rangées les diverses parties de la maigre garde-robe. Tout cela était très humble, très étriqué, presque pauvre, et il s'en dégageait pourtant je ne sais quel air d'aristocratie dont s'irrita, une fois de plus, la rude paysanne qu'était Françoise Franquetot. Car elle montra cette chambre à sa fille, quand elles y furent entrées, en lui disant, avec un accent qui trahissait l'aigreur d'une offense personnelle :

— « Croirait-on pas l'appartement d'une princesse? »

— « Nous n'avons que quelques minutes, » répondit Marguerite. « Visite la commode, pendant que je cherche dans le placard. »

Mme Franquetot commença donc d'ouvrir l'un après l'autre les tiroirs où le linge de Monique était soigneusement plié sous des bouquets de lavande, pendant que sa fille fouillait les deux cartons posés sur la planche de l'armoire. Elle affecta de regarder à terre sous les robes et sous le lit. Enfin elle revint à l'armoire, en répétant : — « Tu vois, maman, que nous ne trouvons rien et que tu t'étais trompée. Va. J'en étais sûre... » Puis, battant les jupes pendues, comme distraitement, elle poussa un petit cri : « C'est drôle, » dit-elle, « qu'est-ce qu'il y a donc? C'est comme une épaisseur... Qu'a-t-elle caché là?... » Et, décrochant la robe qu'elle venait de tâter ainsi, elle la tendit à Mme Franquetot pour que celle-ci touchât l'étoffe à son tour. En relevant la jupe, les deux femmes virent que l'on avait cousu dans la doublure un objet assez volumineux qui devait être une liasse de papiers. Aviser des ciseaux sur la toilette et découdre cette doublure fut l'affaire de quelques secondes, et Marguerite en tira un paquet enveloppé d'un journal.

Elle déplia le journal. Des titres apparurent :

— « Une, deux, trois, quatre obligations... et la cinquième, qu'elle a vendue au changeur, ça fait bien le compte. Ah! la malheureuse!... » dit la mère. « C'est elle qui les avait volés!... » Et, avant que sa fille eût pu la retenir, la terrible femme était déjà dans l'escalier qui criait : « Franquetot! Franquetot! Franquetot!... »

— « On y va, » répondit une voix partie du rez-de-chaussée. C'était le sculpteur qui ouvrait la porte de l'atelier, et il ajouta : « Il y aurait le feu à la maison, tu ne crierais pas plus fort, la maman... Je suis pressé de travail... Si tu as à me parler, descends. »

— « Les titres volés sont retrouvés, » cria à son tour Marguerite.

— « Les titres sont retrouvés? Où cela? Comment?... » dit Franquetot en grimpant quatre à quatre les marches du petit escalier, sans prendre même le temps de poser son outil. La révélation faite par sa fille le bouleversait à un tel point qu'il en demeurait tout tremblant. Il vit les deux femmes debout sur le palier, la porte de la chambre de Monique ouverte. Il n'eut pas le temps de renouveler sa question. Solennellement, impérativement, Françoise l'avait pris par le bras et introduit dans la pièce, et elle lui montrait l'armoire ouverte,

la doublure de la robe décousue et les titres.

« — Voilà où nous les avons dénichés, » conclut-elle après cette trop éloquente mimique, « ici, cachés dans ce dessous de jupe, la jupe de Monique, et cette jupe était pendue au fond de l'armoire, l'armoire de Monique. C'est Monique qui a fait le coup... Il ne reste que quatre obligations. Elle a déjà vendu le cinquième papier... »

— « Où est-elle? » demanda le sculpteur après un silence, effrayant pour qui connaissait sa naturelle expansion et combien vite ses moindres sentiments se traduisaient au dehors en jeux de physionomie, en gestes, en boutades. Il répéta : « Où est-elle? » et il se laissa choir sur une des chaises, comme assommé par le coup qu'il venait de recevoir. Que Monique, cette enfant qu'il avait recueillie sur le pavé, réchauffée de son affection, entourée de son culte, pénétrée de son esprit, eût commis un vol, et un vol à son détriment, c'était une chose si absolument inattendue, si monstrueuse, qu'il se révoltait contre l'évidence, et quand sa femme eut répondu à sa question :

— « Est-ce que nous savons? Elle est allée toucher l'argent, sans doute?... »

— « Non » s'écria-t-il, « je n'y crois pas... Il faut l'attendre. Elle nous expliquera tout. »

— « Tu es comme ta fille, » reprit la mère. « Elle non plus n'y croyait pas. Mais est-ce ici sa chambre, oui ou non? Est-ce là sa robe, je te répète? Gote l'a-t-elle vue, oui ou non, hier, qui entrait chez le changeur de la rue de Sèvres, en se cachant? »

— « Tu as vu cela, Marguerite? » interrogea Franquetot.

— « Oui, mon père, » répondit la fille, « hier, à la fin de l'après-midi. »

— « Et elle se cachait? »

— « Elle a fait semblant de ne pas m'apercevoir, » reprit Marguerite. « Pourquoi alors a-t-elle rougi jusqu'à la racine de ses cheveux? »

— « Mais quand aurait-elle pu prendre ces valeurs, et dans quel but? » dit encore Franquetot.

— « Quand? » fit la mère, « mais pendant notre déjeuner. Tu ne te rappelles donc plus qu'elle est partie avant la fin, comme aujourd'hui, soi-disant pour une course? Demande-lui donc un peu où elle est allée?... Dans quel but? Mais tu seras donc toujours aveugle, mon pauvre Hippolyte? Regarde cette chambre, mon ami. Est-ce la chambre d'une ouvrière, je te le demande?... Et ces nippes? » Et elle montrait les robes dans l'armoire. « Et tous ces affutiaux? » Et elle ouvrait de nouveau un des tiroirs de la

commode. « Mademoiselle aime à faire toilette, voilà tout, et il lui faut du plus fin, du meilleur, des *fufuts* de bourgeoise... Ce n'est pas d'aujourd'hui que j'ai ouvert l'œil, mon homme... Tout ça, c'est des manigances pour épouser notre pauvre nigaud de Michel, qui n'y voit que du feu... Elle a pensé que tu ne recompterais pas les valeurs, puis qu'elle les vendrait une par une, pour acheter de quoi *turluter*... Comprends-tu maintenant? »

La violente plébéienne n'avait pas achevé ce réquisitoire, où s'épanchait le flot depuis longtemps amassé de ses rancunes maternelles, quand le bruit d'une porte ouverte puis refermée et celui d'un pas dans l'escalier l'arrêta net. Pour des raisons d'ordre bien divers, les trois personnes réunies dans la chambre de l'orpheline se sentirent comme contraintes de se taire à son approche. C'était elle qui rentrait, un peu essoufflée sans doute d'avoir monté vite, car elle s'arrêta une seconde sur une des marches de l'escalier, puis elle vit la porte de sa chambre à demi tirée et elle demanda de sa voix chantante : « Tu es là, Gote? » et elle poussa le battant, avec un sourire sur ses fines lèvres qui se changea en une expression d'étonnement presque effrayé quand elle aperçut son parrain et sa marraine

— comme elle appelait son père et sa mère adoptifs — installés chez elle, l'attendant, parmi le désordre des tiroirs fouillés et des armoires bouleversées, et Marguerite auprès, dont les yeux se détournèrent malgré tout, à son entrée, pour ne pas rencontrer les siens.

— « Monique, » commença Franquetot après que sa femme eut fermé la porte derrière l'arrivante, « ce que j'ai à te dire m'est extrêmement pénible... Tu sais que nous t'avons toujours traitée, Françoise et moi, comme notre fille, et que Marguerite t'aime comme sa sœur... Au nom de cette affection, je te supplie de me répondre avec une entière franchise. Quoi que tu aies fait, je suis prêt à te le pardonner, si tu m'ouvres ton cœur .. Ne me mens pas, mon enfant, c'est tout ce que je te demande. »

— « Je ne t'ai jamais menti, parrain, » répondit la jeune fille. La pourpre lui était montée aux joues en écoutant Franquetot. Elle ne pouvait pas deviner quelle abominable accusation pesait sur elle. Mais sa conscience ne la laissait pas tranquille. Elle y portait le secret de son innocent roman avec le neveu du sculpteur. Précisément ces jours derniers, et tout à l'heure encore, ce roman caché avait traversé des épisodes décisifs. Pour tout dire, elle avait accepté plusieurs rendez-vous avec Michel dans une des rues solitaires

qui contournent le chevet de l'église Saint-François-Xavier. Elle en revenait à cet instant même. Certes, au cours de ces entretiens en plein jour, entre une heure et demie et deux, rien de coupable ne s'était passé entre elle et celui qu'elle considérait dès à présent comme son fiancé. Mais le seul fait que ces tête-à-tête eussent été clandestins troublait la charmante enfant. Évidemment Franquetot prévenu redoutait quelque aventure de légèreté. On venait de chercher dans sa chambre quelque indice d'une coupable intrigue, une correspondance d'amour, au lieu que si l'orpheline avait tenu secrètes ses accordailles avec Michel, c'était pour ménager Marguerite et Mme Franquetot, par un scrupule qu'elle allait payer bien cher et qui la fit à cette minute prononcer la plus malheureuse des phrases : « Je répondrai à toutes tes questions, mais j'aimerais mieux que ce fût à un autre moment... »

— « Ne l'écoute pas, Hippolyte, » interrompit vivement Mme Franquetot. « Elle est prise. Finissons-en tout de suite. »

— « Mon enfant, » continua le sculpteur, « quand je suis allé chez M. de Lingendes, avant-hier, lui restituer les valeurs que Jolibois avait trouvées dans le fauteuil de Leleu, nous avons constaté qu'il en manquait cinq... Il n'est entré dans l'atelier que les ouvriers, la maman, Mar-

guerite, toi et moi. Il faut donc que le coupable soit une de ces huit personnes!... »

— « Ah! parrain!.. » fit l'orpheline. Le regard haineux de sa mère adoptive rencontré à ce moment arrêta la protestation indignée qui criait déjà sur ses lèvres. Elle comprit qu'elle était plus que soupçonnée, accusée. Un nouveau flot de sang lui empourpra le visage. Elle était une enfant trouvée, recueillie par charité. Elle le savait. Le plus profond, le plus douloureux des sentiments de son cœur était la pudeur de cette situation. Elle eut un de ces mouvements d'orgueil froissé, si instinctif chez les parias ou ceux qui se croient tels, et, au lieu de se défendre, elle dit, avec une amertume et une hauteur singulières : « On se défie de moi. C'est trop juste. Hé bien! puisqu'on a commencé de chercher dans mes affaires, que l'on continue... »

— « On a cherché, » dit la mère Franquetot, « et on a trouvé. »

— « Oui, mon enfant, » reprit Franquetot lui-même, et cette fois avec l'accent étonné tout ensemble et peiné d'un homme qui s'attendait à rencontrer certains sentiments chez un interlocuteur et qui en rencontre d'autres. « Tu reconnais bien cette robe comme t'appartenant, n'est-ce pas? Elle pendait dans cette armoire, qui est bien la tienne? Quatre des titres volés étaient

cousus dans la doublure. Voici ces titres. Voici la place qu'ils occupaient. Je ne t'accuse pas, Monique. Mais il faut que tu m'expliques cela. Il le faut, et pour toi, et pour moi. »

En parlant ainsi, il avait tendu à l'accusée la jupe retournée. La jeune fille prit la robe d'une main qui tremblait d'émotion. Elle regarda l'espèce de poche, ouverte d'un côté à coups de ciseaux. Les points qui avaient servi à la bâtir s'y voyaient encore. La personne qui avait fait cette couture s'était bien servie d'une des soies que Monique seule possédait dans l'atelier. Mais soie et aiguille avaient été choisies plus fortes que ne comportait ce travail. C'était là une caractéristique habituelle de Marguerite dans ses ouvrages à l'aiguille. Aucune autre personne que Marguerite ne connaissait la place où Monique serrait sa petite mercerie. L'évidence du plan criminel que l'envieuse avait imaginé pour la perdre saisit d'un coup l'enfant trouvée. Elle releva la tête, toute pâle cette fois du battement de cœur que lui donnait l'émotion de cette foudroyante découverte. Elle dévisagea Marguerite, dont les prunelles noires la défiaient à présent avec une horrible férocité; Mme Franquetot, dont la haine, du moins sincèrement égarée, lui fit mal aussi à constater; Franquetot, enfin, le bienfaiteur à qui elle devait tout. Elle ouvrit

la bouche pour parler et la voix lui manqua Pendant une minute, ses traits décomposés exprimèrent l'angoisse d'une agonie intérieure. Son courage l'abandonnait soudain. Pour se défendre il lui fallait dénoncer au père, à cet homme qu'elle savait si profondément, si simplement attaché aux siens, l'infamie qu'elle entrevoyait! Elle n'en trouva pas la force, et elle répondit, en posant la robe sur une chaise :

— « C'est ma robe, et c'est une de mes soies Tout ce que je peux dire, c'est que je n'ai pas fait ce travail et que je n'ai jamais touché à ces valeurs. »

— « Qui les a cachées là, alors? » demanda Franquetot. « Et si tu n'as touché à aucun des titres, pourquoi allais-tu chez le changeur, hier au soir, rue de Sèvres? »

— « Je suis, en effet, allée rue de Sèvres, » dit Monique, « mais pas chez le changeur. »

— « Tu mens. Gote t'a vue, » dit la mère.

— « Oui, je t'ai vue, » répéta Marguerite.

— « Que réponds-tu à cela? » reprit Franquetot. « Cinq titres ont été soustraits dans l'enveloppe. On en découvre quatre ici, chez toi. Le cinquième manque. On t'a vue entrer dans une boutique de change. Tu dis que non... Je vais t'y conduire, c'est bien simple. »

Il s'était levé et s'avançait vers la porte. De

nouveau le visage de la jeune fille traduisit une lutte intime d'une extraordinaire intensité. Elle aussi fit deux pas du côté de cette porte, pour se rendre à une confrontation qu'il eût été si naturel qu'elle réclamât après sa dénégation. Puis elle s'arrêta net. La même idée qui tout à l'heure l'avait paralysée et empêchée de formuler tout haut sa remarque sur les points de couture venait de nouveau de la saisir : cette visite chez le changeur, ou bien c'était Marguerite convaincue aux yeux de son père, ou bien, pour elle, Monique, la découverte d'une nouvelle infamie, machinée avec une adresse diabolique. Elle se rappela que, la veille, l'autre lui avait emprunté pour sortir un chapeau et un manteau. C'était le soir, et si, chez le changeur, on se rappelait cette toilette sans reconnaître son visage?...

— « Parrain, » dit-elle, « ce n'est pas la peine. Je n'irai point. »

— « Tu n'iras point? » reprit le sculpteur. Et maintenant la colère commençait de gronder dans ses mots : « Et pourquoi? »

— « Je ne peux pas répondre, » dit la jeune fille.

— « Ah! Prends garde! » s'écria-t-il en éclatant tout à fait : « Voyons. Es-tu innocente ou coupable? »

— « Je suis innocente, » dit-elle.

— « Alors, prouve-le, » reprit-il avec plus de colère encore. « Explique comment ces valeurs sont sorties du tiroir de l'atelier pour se trouver ici? Explique ce que tu faisais rue de Sèvres et pourquoi tu ne veux pas être confrontée avec le changeur? Mais justifie-toi donc, malheureuse enfant! »

— « Je ne peux pas, » répondit Monique.

— « Tu ne peux pas. Avoue, alors, » dit Franquetot, et lui saisissant le poignet il le serra de toute la force de sa fureur, maintenant à son comble, « avoue donc enfin! »

— « Tu vas me faire mal, parrain, » dit simplement la courageuse fille. Ces quelques mots suffirent pour que le sculpteur, revenu à lui, laissât retomber le poignet fragile que meurtrissaient ses doigts robustes. Comme pour comprimer les pensées de délire dont il sentait en lui le bouillonnement, il prit son front dans ses mains, avec une telle force que les traces de ses ongles s'imprimèrent sur la peau au-dessus de ses épais sourcils. Puis, d'une voix toute sourde, tant était grande l'intensité du mouvement de passion qui le secouait, il conclut :

— « Je te donne une heure pour prendre un parti, Monique. Tu vas rester seule dans ta chambre à bien méditer ce que je te dis. Si dans une heure tu ne t'es pas résolue ou à te

justifier ou à avouer, tu t'en iras... Si tu avoues, » ajouta-t-il, « même maintenant, je te pardonnerai. Je rachèterai un cinquième titre, et ni Françoise, ni Marguerite, ni moi, ne parlerons de rien à personne. Tu auras eu un moment de folie, voilà tout. Si tu n'avoues pas, ce n'est plus de la folie, c'est autre chose... Je ne te ferai rien. Je ne te réclamerai rien. Je ne te dénoncerai pas. Mais tu ne coucheras pas ici une nuit de plus... Et maintenant décide... Et vous, » il s'adressait à sa femme et à sa fille, « pas un mot sur tout cela à âme qui vive. Ce n'est pas une prière, c'est un ordre... » Son visage trahissait, en prononçant ces dernières paroles, un tel frémissement de violence domptée que les deux femmes en eurent peur, et suivies par Franquetot, qui ferma la porte derrière elles, toutes deux sortirent de la chambre sans seulement regarder Monique.

IV

L'ÉPREUVE

Le bruit des pas avait depuis longtemps cessé dans l'escalier, et Monique restait là, debout, à la place où l'avait laissée le terrible discours de son père adoptif. Ce qui dominait en elle dans ces premiers moments, c'était une douleur d'un ordre très spécial et qui tenait à la longue morale de ses dernières années. Il est nécessaire, pour expliquer et son mutisme dans la scène qui vient d'être racontée et sa résolution au cours de celles qui suivront, de dessiner au moins la ligne générale de cette bien simple mais bien humaine histoire. Elle avait été dominée par une seule idée, constamment prise et reprise, et qui donnait le ton à toutes les pensées de la jolie ouvrière, depuis le jour, déjà lointain, où elle avait appris, par une soi-disant étourderie de Marguerite, qu'elle n'était pas la fille de M. et Mme Franquetot. C'était depuis lors que, petit à petit, elle avait commencé d'appeler ses protecteurs de ces noms de parrain et de marraine.

Elle avait, à cette époque, tout voulu savoir des circonstances dans lesquelles elle avait été recueillie, et, aussitôt, elle avait senti s'ouvrir dans son cœur cette plaie qui saigne au cœur de tant d'enfants naturels, de quelques faveurs que la destinée les comble. Personne ne se souvient de leur origine, excepté eux, dont l'amour-propre reste si vif, si ombrageux à cet endroit que tout y fait blessure, même dans le triomphe. La plaie est pire quand cette destinée est tout étroite par elle-même, tout humble; quand le pain que mange l'enfant sans père et sans mère, l'enfant hors la loi, lui est donné par la charité. Chez les êtres orgueilleux et combatifs, cette sensation d'une différence radicale et indestructible entre eux et les autres — une différence produite par la chose dont ils sont le plus absolument irresponsables, leur naissance! — se transforme vite en un instinct de haine et de rébellion. Ils deviennent des réfractaires ou des anarchistes. Chez des créatures de tendresse et de douceur, comme était Monique, il se développe une délicatesse maladive, une susceptibilité frémissante. Elles ont une constante appréhension de l'antipathie, du dédain, une reconnaissance passionnée pour les moindres bontés, une anxiété douloureuse et un reploiement devant les natures hostiles, un désir suraigu de perfection, afin

d'échapper au plus léger reproche. Voilà pourquoi Monique avait voulu devenir ce qu'elle était devenue : la plus fine ouvrière dans son métier, — pourquoi elle n'avait jamais perdu une occasion de s'instruire et de lire, — pourquoi les moindres objets lui appartenant avaient cet air de distinction, — pourquoi tout, autour d'elle et sur elle, révélait ce soin méticuleux, cette surveillance des plus petites nuances; — comment, dans ce milieu d'atelier, elle gardait ce quant à soi, ces manières continûment distantes, cette habituelle taciturnité qui la faisait traiter de « sournoise » par Marguerite, et que Mme Franquetot condamnait en disant qu'elle était « fière ». La mère et la fille traduisaient ainsi le malaise que leur infligeait la présence auprès d'elles de cette sensibilité qui leur était absolument inintelligible. Si, en effet, le constant travail d'affinement, de perfectionnement, que l'enfant trouvée exerçait sur elle-même avait soulevé chez les deux femmes une aversion grandissante, ce phénomène ne s'expliquait point par la seule envie. Certes, Mme Franquetot en avait, instinctivement, voulu à Monique de tous les éloges qu'elle entendait sans cesse son imprudent mari, son neveu Michel, les clients de l'atelier prodiguer à la grâce, au caractère, au talent de l'orpheline. Marguerite de même en avait

voulu à sa sœur d'adoption de ce que celle-ci lui était sans cesse préférée; mais, chez l'une et l'autre, ce qui envenimait cette impression jusqu'à leur rendre la présence de l'orpheline physiquement insupportable, c'avait été, à mesure que les années avançaient, ce sentiment, d'un caractère de plus en plus incompréhensible. Par une contradiction apparente qui s'explique pourtant à la réflexion, cette inintelligibilité réciproque semblerait devoir ne produire que des antipathies morales, et elle est le principe le plus fréquent des profondes haines animales. C'est qu'elle rend la différence entre individus d'espèces adverses plus perceptible, comme plus concrète. Monique n'avait pas été seulement pour Mme Franquetot l'émule de sa fille, et une émule toujours préférée, et pour Marguerite de même. Elle avait été la créature d'une autre race, l'intruse, — l'*étrangère!*

Cette aversion des deux femmes, Monique en avait éprouvé les effets bien avant d'en distinguer la cause. Plus elle s'appliquait à être douce, réservée, laborieuse, irréprochable, plus elle se sentait haïe. Puis, durant les longues heures de silence passées à son métier, elle avait réfléchi. Comment n'eût-elle pas attribué cette hostilité de Mme Franquetot et de sa fille à la tache originelle de sa naissance? Quoiqu'il ne lui res-

tât pas beaucoup de temps pour lire autre chose que des ouvrages d'art et qu'elle n'allât guère au spectacle, les quelques romans tombés entre ses mains, les quelques drames auxquels on l'avait conduite n'avaient-ils pas suffi pour lui apprendre quelle situation est faite, dans la société, aux enfants nés comme elle en dehors des conditions régulières? Tout en trouvant sa mère d'adoption et surtout sa sœur bien iniques, bien cruelles de ne pas l'aimer, elle n'avait pu se soustraire à une impression de honte secrète. C'était vrai, après tout, qu'elle s'asseyait à la table des Franquetot, qu'elle couchait sous le toit des Franquetot, par charité! Elle n'avait pas le droit d'être là! Elle se sentait elle-même l'*étrangère!*... Ah! si le maître de la maison n'avait pas été cet homme excellent, s'il ne l'avait pas traitée avec cette indulgence à laquelle son pauvre cœur, sans cesse meurtri d'autre part, se réchauffait, se ranimait, revivait, comme elle s'en serait allée de ce foyer où sa présence était odieuse, — elle le devinait à chaque regard, à chaque geste, — où ses qualités lui faisaient tort, où ses plus ingénieuses tentatives pour plaire échouaient misérablement! Mais le vieux sculpteur en meubles restait si tendre, si paternel pour elle! Où aurait-elle pris le courage de le quitter, et surtout de lui déclarer pourquoi?

Elle se rendait trop compte que ce véritable et fervent artiste, dont elle était la pieuse disciple, habitait un rêve, qu'il ne connaissait ni sa femme ni sa fille, qu'il ne la connaissait pas elle-même, tout en la chérissant. Elle comprenait, par un instinct de sa subtile sensibilité de femme, que, le jour où Franquetot apercevrait Françoise telle qu'elle était, dans l'âpre dureté de sa nature paysanne, Marguerite surtout dans la basse mesquinerie de son envieux caractère, il subirait le sursaut du plus désolant réveil. Vis-à-vis de cet homme qui avait été pour elle, en même temps que le plus généreux des pères nourriciers, un père spirituel, un éducateur de ses yeux, de ses doigts, de son esprit, elle n'avait jamais cessé d'éprouver le sentiment d'une dette à payer dont elle ne s'acquitterait qu'en acceptant en silence les mesquineries qui la victimaient dans cet intérieur, — pour lui, pour qu'il continuât à se mouvoir librement dans cette atmosphère où elle l'admirait de vivre. La suggestion émanée du visionnaire avait gagné la docile et fidèle enfant. Elle aussi, elle *croyait* en Boulle, en Cressent, en Œben, en Riesener! Le petit frisson d'une réelle vénération la saisissait devant certaines pièces du Louvre et du Garde-Meuble que Franquetot lui avait expliquées, avec un enthousiasme dont elle n'avait

jamais souri. Elle le partageait, et, de bonne foi, en reportait une part sur celui qu'elle considérait comme le dépositaire d'une tradition d'art presque perdue. Sentant ainsi, elle fût morte plutôt que d'accroître pour son compte le poids du sort sous lequel pliait le sculpteur en meubles, né dans un âge incapable de le comprendre et de l'employer !...

Ces émotions d'ordre si complexe s'étaient compliquées encore depuis que Monique avait commencé de s'intéresser à Michel Tavernier, le neveu de son bienfaiteur. Elle avait connu Michel tout petit. Elle avait joué avec lui quand ils étaient, elle une fillette, lui un garçonnet, sans se douter que cette intimité d'enfant préludait à un de ces attachements d'autant plus forts, d'autant plus passionnés qu'ils nous enveloppent, qu'ils nous lient à notre insu. Elle avait senti de quelle tendresse elle aimait le jeune homme le jour où elle avait appris le secret de sa propre naissance. L'idée de ce qu'il pensait d'elle, maintenant qu'elle se savait une enfant trouvée, lui avait été horriblement douloureuse, et cette souffrance lui avait révélé son amour. Depuis lors, les preuves que Michel partageait cet amour avaient eu beau se multiplier, la pensée qu'il ne pouvait pas l'aimer avec la confiance entière, avec l'estime absolue qu'il aurait eue pour la

fille légitime d'honnêtes gens, ne l'avait jamais quittée tout à fait. C'est pour une femme qui aime un tel délice, que de donner à celui qu'elle aime, en se donnant, quelque chose dont il puisse être fier, et elle éprouve une mélancolie si profonde à se dire qu'au contraire il ne peut pas ne pas rougir d'elle! C'était là une des deux raisons pour lesquelles Monique avait tant hésité au bord du bonheur. Elle avait mis des années à laisser voir à Michel combien elle l'aimait, paralysée par cette idée qu'elle avait à peine le droit de devenir sa femme. L'autre raison avait été un de ces scrupules de délicatesse comme en nourrissent les âmes généreuses et tendres qui ne savent pas rendre haine pour haine et qui se sentiraient dégradées de se venger. Monique n'avait pas eu de peine à deviner que Mme Franquetot désirait un mariage entre son neveu et sa fille; elle s'était rendu compte, avec le sûr instinct d'une amoureuse, que celle-ci, de son côté, était éprise de son cousin; et, plus les deux femmes étaient dures pour elle, plus il lui avait répugné de paraître en triompher Et puis l'invincible et doux penchant qui attirait les jeunes gens l'un vers l'autre l'avait contrainte de recevoir l'aveu de l'amour qu'elle inspirait, d'avouer celui qu'elle ressentait. Mais les motifs intimes de sa longue hésitation n'avaient pas

cessé de la troubler, même alors, et c'est pour cela que son innocent engagement avec Michel demeurait secret. Elle avait toujours reculé le moment où le jeune homme viendrait demander sa main à Franquetot, son tuteur. La poignante appréhension que, plus tard, il ne se repentît d'avoir épousé une enfant trouvée, la fille naturelle et abandonnée d'un père et d'une mère inconnus, faisait trembler encore la romanesque orpheline, au moment de lier pour toujours sa vie à la vie de celui qu'elle aimait. Quel reproche d'ingratitude elle encourrait ce jour-là de Mme Franquetot, de l'injuste femme qui, malgré tout, l'avait élevée, l'avait même gâtée si longtemps, jusqu'à cette rivalité avec Marguerite! En même temps que cette idée la troublait à l'avance dans son bonheur, elle gardait aussi une pitié pour sa sœur d'adoption, avec une espérance, en dépit de tant de piqûres quotidiennes, qu'une réconciliation aurait lieu entre elles auparavant. Pour certains cœurs, et celui de Monique était du nombre, leur joie n'est pas une joie complète si elle coûte une larme, fût-ce à leurs pires ennemis. Pourquoi faut-il que ces cœurs-là soient précisément ceux qui suscitent chez les cœurs féroces les antipathies les plus violentes? L'action détestable que Marguerite Franquetot venait d'oser, afin de déshonorer la compagne

de son enfance et de sa jeunesse dans l'esprit de son père et surtout dans celui de son cousin, n'est qu'un petit, un vulgaire épisode de la lutte éternelle qui se poursuit dans tous les temps, à tous les étages de la société, dans toutes les situations, entre les représentants de ces deux lignées d'âmes, symbolisées, au Livre de toute sagesse et de toute vérité, par les deux premiers-nés de la première pécheresse : Caïn et Abel. Et que l'on ne trouve pas ce légendaire souvenir trop solennel pour une tragédie qui se jouait entre de pauvres gens, dans un décor bien mesquin et à propos d'un incident de l'ordre le plus médiocre! Si, chrétiennement, toutes les âmes se valent devant le juge, humainement toutes sont pareilles devant la passion et la douleur.

Comprend-on maintenant pourquoi cette enfant de vingt et un ans, mûrie déjà par une si longue expérience et par tant de réflexions amères, avait trouvé en elle assez de force d'âme pour recevoir, sans en être affolée, le coup subit de la plus cruelle accusation qui puisse frapper un être jeune et pur? Comprend-on aussi comment son premier soupçon était allé droit à la vraie coupable, à cette Marguerite dont elle se savait détestée?... Ah! pas à ce degré pourtant, pas jusqu'à cette machination d'une scélératesse si préparée, si calculée!... — Comprend-on enfin

par quel miracle d'amour filial, chérissant en effet Franquetot comme son père de sang, sachant de lui tout ce qu'elle en savait, ayant toujours tremblé qu'il ne fût éclairé sur le vrai caractère de sa fille, elle avait, au moment de se défendre, senti les paroles lui manquer? Aurait-elle l'énergie de maintenir ce parti pris d'héroïque silence, adopté, sans même y réfléchir, dès la première minute, dans un de ces élans spontanés de sacrifice dont nous ne nous serions jamais crus capables et qui résument des milliers d'aspirations au dévouement demeurées inconscientes et ineffectives? Si, durant les instants qui suivirent cette douloureuse explication, Franquetot était remonté dans la chambre où il avait laissé sa pupille accablée sous le poids de l'abominable calomnie, très probablement la vérité aurait échappé à Monique, parmi ses larmes, car, une fois seule, tout son être se souleva dans une réaction indignée contre l'ignominie qui la victimait :

— « Et Marguerite entendait cela!... » se disait-elle. « Et elle me voyait traitée ainsi!... Et elle n'a pas eu un éclair de remords devant ce qu'elle avait fait!... Car c'est elle qui avait pris ces papiers, elle qui les avait cousus dans la robe, j'en suis sûre, je l'ai lu dans ses yeux... C'est elle qui a passé chez le changeur sous mon nom,

sans doute, et avec mon chapeau et mon manteau!... Il était tard. Elle a dû mettre une grosse voilette pour qu'on ne vît pas ses traits... Ah! quelle infamie! quelle infamie!... Et moi qui, tout à l'heure, suppliais Michel d'attendre encore avant d'annoncer notre mariage, moi qui craignais de la peiner, de peiner Mme Franquetot!... J'ai été trop bonne. Je ne le serai plus. Je me défendrai. Je la dénoncerai. Je montrerai comment était cousue la poche où elle a mis ces titres, et que c'est sa manière de travailler. Je justifierai de l'emploi de mon temps. Hier, après le déjeuner, j'étais avec Michel rue Masseran, je le dirai. Je la forcerai de venir chez le changeur avec moi. Si on ne la reconnaît pas à son visage, je la ferai parler et je parlerai. On distinguera bien nos voix... Je raconterai à mon parrain tant de misères que j'ai souffertes depuis des années. Il me comprendra. Il me croira. Il m'aime, lui. Comme il était ému! Comme il me plaindra, quand il saura tout! Car il le saura. C'est trop, trop injuste! Ce qu'elle m'a fait est trop abominable! Je ne peux pas le supporter... » Puis, éclatant en sanglots : « Mais qu'est-ce que je leur ai fait, moi, » gémit-elle tout haut, « pour qu'elles me haïssent tant?... » Et se laissant tomber sur la chaise même où une demi-heure auparavant Franquetot s'asseyait brisé d'émotion, en enten-

dant sa femme accuser sa chère Monique, la jeune fille prit son visage dans ses mains, et elle se mit à pleurer, pleurer, secouée de spasmes convulsifs où se détendaient ses nerfs malades...

Un bruit qu'elle entendit du côté de l'escalier la rappela soudain à la réalité de la situation. Elle crut que Franquetot allait reparaître... Ce n'étaient que les ouvriers qui rentraient au travail. La pendule marquait près de deux heures. L'atelier se peignit devant la pensée de Monique tel qu'elle l'avait vu tous les jours depuis des années, avec le pittoresque amas de ses meubles décarcassés et dévernis, les fragments de bois partout épars et les quatre hommes : Jolibois, Avron, Chassaing, Espitalier, travaillant et causant sous la surveillance de Franquetot. Elle les vit regardant le patron, surprenant sur son visage la trace d'une poignante inquiétude... Ils en cherchaient la cause... Ils se rappelaient le vol des titres... Ils remarquaient l'absence de Monique... Eux aussi la croiraient coupable si elle ne se défendait pas. Franquetot, certes, ne leur dirait rien. Mais Marguerite?... Et puis quelqu'un viendrait à l'atelier, cet après-midi même, elle le savait, Michel, qui tout à l'heure, en la quittant, lui avait promis cette visite. Il avait juste-

ment le prétexte d'une commande à transmettre à son oncle. A lui, cet oncle parlerait. Michel saurait qu'elle était accusée et qu'elle ne s'était pas défendue. Supporterait-elle d'être ainsi salie dans l'opinion qu'il avait d'elle?... Non. Mille fois non... Elle se leva de sa chaise, passa de l'eau sur ses yeux pour effacer la trace de ses pleurs, sortit de sa chambre afin d'appeler son parrain et de provoquer tout de suite cette explication décisive. Quand elle fut à mi-chemin, elle s'arrêta sur les marches de l'escalier, et, appuyée contre la rampe, une nouvelle chaîne d'idées commença de se dérouler en elle :

— « Et ensuite? » se demanda-t-elle. « Quand il saura la vérité, que fera-t-il?... » Un autre tableau se traçait maintenant devant son esprit : elle voyait la physionomie du bienfaiteur à qui elle devait tout, tandis qu'elle lui dénoncerait sa fille. Quelle douleur s'éveillerait alors dans ces yeux! Comme ce cœur de père serait déchiré! La mère serait là, qui prendrait le parti de Marguerite. Quelles paroles se prononceraient entre les deux époux, qu'elle avait toujours connus si unis? « Et ensuite?... » se demanda-t-elle encore... Ensuite, elle se vit reprenant sa place dans le petit atelier de tapisserie, à côté du grand. Son ennemie n'y serait plus, ou, si elle y restait, ce serait après quelque terrible châti-

ment d'humiliation, infligé par ce père qui venait de se montrer si violent en présence d'un simple soupçon. Que serait-ce quand il aurait la certitude que le vol avait été commis par Marguerite, et dans quel but!... La vision se précisa. Monique aperçut de nouveau les ouvriers devinant cette triste histoire, leur mépris à l'égard de Marguerite, qu'ils n'aimaient déjà pas beaucoup, Franquetot au milieu d'eux, supplicié par ce mépris dont il surprendrait la trace sur tous ces visages, et qui s'appliquerait à sa propre enfant!... Le respect attendri pour les illusions de ce grand cœur généreux, qui avait toujours retenu la plainte sur la bouche de l'orpheline, s'empara d'elle à nouveau avec une force souveraine, et elle remonta dans sa chambre, incapable, elle le sentait par toutes les fibres de son être, de jamais porter ce coup à celui qui l'avait ramassée, toute petite, frêle et misérable chose abandonnée, pour la sauver, pour l'élever, pour la soigner, pour l'aimer. Ah! qu'elle souffrît, qu'elle fût calomniée, méconnue, persécutée, mais qu'il ne sût rien!...

Que faire cependant?... A travers ces allées et venues d'impressions contradictoires, le temps avançait. L'horloge du couvent des Bénédictines, tout voisin, et dont Monique connaissait bien le

timbre fort et clair, sonna les deux coups de la demie de deux heures. Encore un quart d'heure, et Franquetot serait là derechef, pour l'interroger, comme il l'avait annoncé. C'est alors, et devant l'imminence de cet entretien où elle ne devait pas répondre, où elle n'était pas sûre d'avoir la force de se taire, que la jeune fille sentit s'éveiller en elle cet irrésistible esprit de fuite, ce besoin d'être ailleurs, de mettre de la distance entre soi et des circonstances insupportables, — sursaut animal du génie de conservation chez l'être trop faible, élan aussi aveugle, aussi irrésistible que l'impulsion d'un instinct physique. Monique ne discuta pas avec ce vertige; elle ne se dit pas que de s'en aller ainsi, sous le coup de cette infamante accusation, c'était presque s'avouer coupable. Non. D'un regard aigu, celui du sauvage qui cherche une piste, elle fit le tour de sa chambre. Elle avisa un petit sac de voyage en cuir noir, où elle empila les objets de toute urgente nécessité, de quoi passer la première nuit, quelques lettres — celles de Michel, — et quelques instruments de son métier, des laines et des aiguilles, son livret de caisse d'épargne. Dans un des tiroirs de la commode, le dernier, et dans un coin qui avait échappé aux investigations de sa marraine, elle prit un coffret plat qui lui servait à serrer l'ar-

gent qu'elle gardait par devers elle. Il contenait exactement cent soixante-dix-huit francs. Elle en enferma cent cinquante dans une enveloppe et elle la posa sur la table, bien en vue, après avoir écrit à la place de l'adresse : « *A M. Franquetot, cent cinquante francs pour racheter le titre qui manque; les trois cent cinquante autres francs seront envoyés aujourd'hui ou demain.* » Elle avait, au hasard, choisi ce chiffre de cinq cents francs comme étant le plus haut que le sculpteur eût mentionné quand il avait parlé des valeurs trouvées dans la cachette du fauteuil. Ce soin pris, elle sortit de la chambre en fermant la porte avec des précautions de criminelle qui s'évade. Elle descendit l'escalier en étouffant le bruit de ses pas. Cet escalier aboutissait à un couloir sur lequel donnait la porte de l'atelier. La fenêtre dont il s'éclairait donnait elle-même sur le jardin. Elle était entre-bâillée. Monique l'ouvrit tout à fait et sauta sans trop de peine dans ce jardin, vide par bonheur en ce moment. Elle savait qu'il communiquait avec la cour d'une grande maison de la rue de Babylone. Elle se mit à courir en rasant les murs et se dissimulant derrière une rangée d'arbres taillés en couvert, où les premiers feuillages pointaient, trop rares encore pour protéger son évasion, s'il se fût rencontré quelqu'un pour l'épier. Il n'y avait

personne. Arrivée à l'extrémité de l'enclos, la fugitive poussa bravement la porte à claire-voie, traversa la cour et passa devant la loge du concierge sans être remarquée. Elle héla un fiacre qui passait et se fit conduire au bureau de la caisse d'épargne, situé rue Saint-Romain, où elle savait pouvoir retirer l'argent de son livret. Ensuite elle donna au cocher l'adresse de la gare Montparnasse Elle avait calculé qu'en quittant la voiture là, et allant ensuite à pied, son sac à la main, demander une chambre dans un des hôtels du voisinage, elle passerait tout naturellement pour une voyageuse débarquée d'un des trains qui desservent cette ligne de l'Ouest. Ses prévisions se trouvèrent justes, et quand elle fut installée au cinquième étage de la maison meublée qu'elle avait choisie comme à la fois la plus modeste et la plus décente, elle put voir par la fenêtre que l'aiguille du cadran de la gare marquait à peine un peu plus de trois heures. Il ne lui avait fallu que quarante minutes pour exécuter ce programme de fuite.

Quoique très innocente et très pure, Monique n'était pas une ignorante. Ayant grandi dans un faubourg parisien, et parmi des ouvriers, elle savait quels dangers menacent une jeune fille seule, quand elle est jolie et sans protections et qu'elle a besoin de gagner sa vie. En quittant,

comme elle venait de faire, la maison de la rue Oudinot, elle se condamnait à une existence qui risquait d'être très dure, si elle n'épousait pas aussitôt Michel Tavernier. Tout son avenir dépendait maintenant de ce que le jeune homme penserait d'elle. Sous le coup de l'espèce de panique qui l'avait précipitée loin, le plus loin possible de l'intolérable conversation avec Franquetot, elle ne s'était plus rappelé la visite annoncée de son ami à l'atelier. Il allait apprendre, loin d'elle, avant de l'avoir vue, de l'avoir entendue, et les charges qui pesaient sur elle, et qu'elle s'était sauvée! Et s'il y croyait, à ces charges?... Si les indices savamment combinés par la scélératesse de Marguerite faisaient impression sur son esprit?... L'enfant trouvée, et que la tare de sa naissance n'avait jamais cessé d'obséder, sentit son cœur se serrer et une sueur glacée inonder son front à cette pensée Que Michel l'aimât, elle en était très sûre. Pourtant, qu'elle s'était demandé de fois s'il ne gardait pas tout au fond de lui une secrète mésestime pour sa qualité de fille naturelle! Qu'elle avait appréhendé de découvrir quelque jour une trace de ce mépris inconscient! Ah! si elle la rencontrait maintenant, cette trace, ce serait trop explicable, mais aussi, dans les circonstances où elle se débattait, trop amer. Sans raisonner tout à

fait avec cette précision, l'orpheline comprenait que cette première entrevue avec Michel allait être une épreuve décisive de son bonheur ou de son malheur futurs. S'il ne doutait pas d'elle, même en son absence et devant tant de vraisemblances matérielles, c'est que le cruel préjugé dont la seule idée lui faisait si mal n'existait pas dans ce cœur généreux. S'il doutait d'elle, au contraire, elle ne lui en voudrait certes pas de cette défiance, mais comment accepter ensuite de l'épouser? Un ménage, où le mari n'a pas en sa femme une foi entière, peut-il jamais être un ménage heureux? Et cette foi totale, absolue, son origine n'interdisait-elle pas à Monique de l'inspirer?... Tragique et poignante question que l'enfant naturelle s'était tant posée! La destinée lui donnait une occasion d'avoir la réponse. Dieu! qu'elle avait peur!

En tout état de cause, il ne fallait pas laisser le temps passer, cette fois. Même si Michel ne devait pas être ébranlé par la dénonciation de cet après-midi, il en souffrirait. Il s'inquiéterait d'elle. Il s'affolerait de ne pas savoir où elle était réfugiée. S'il devait douter d'elle, la courageuse Monique préférait l'apprendre tout de suite. Sa première idée fut d'aller trouver le statuaire chez lui, dans l'atelier qu'il occupait, pas très loin de cette gare Montparnasse, vers

le milieu de la longue et populeuse avenue du Maine, — lieu de départ de tant d'artistes pauvres, et, comme celui-ci, tout voisins de l'artisan. Une instinctive pudeur retint la jeune fille. Elle osa pourtant une démarche devant laquelle sa modestie avait toujours reculé : écrire à celui qu'elle aimait, pour lui demander un rendez-vous, et à la nuit, à huit heures, ce soir même, dans cette paisible rue Masseran où ils s'étaient tant promenés déjà, mais le jour. Quand elle eut rédigé ce billet, sous la forme d'une petite dépêche bleue, dans le bureau de poste le plus proche, elle hésita encore. Dans quelle disposition à son égard Michel lirait-il l'unique phrase, pourtant si simple, qui composait tout ce message : « *Michel, je te prie d'être ce soir, à huit heures, à notre endroit.* » Et elle avait signé. Recevrait-il ce télégramme avant ou après la visite à la rue Oudinot?... Le recevrait-il même cet après-midi?... S'il était sorti quand la dépêche arriverait et qu'il rentrât trop tard pour aller au rendez-vous?... Si, la croyant coupable du vol, il refusait de venir à son appel?... Que l'après-midi parut long à Monique tandis qu'elle se débattait parmi ces hypothèses, et aussi qu'elle luttait contre l'émotion, d'un ordre bien différent, qui l'envahissait à l'approche de ce tête-à-tête, dans cette ombre et cette solitude dange-

reuses, avec le jeune homme qu'elle aimait! Elle trompa cette anxiété, comme elle put, en vaquant aux diverses emplettes qui lui étaient nécessaires pour compléter son installation provisoire de cette nuit dans cette chambre d'hôtel dont elle avait aussi un peu peur. Le regard de la patronne, au bureau, quand elle avait donné simplement comme référence : *Mademoiselle Monique, de Versailles*, l'avait fait rougir, et plus encore cette question, posée par la logeuse : « Mademoiselle Monique, quoi?... » — « Marie Monique, » avait-elle repris, en faisant ainsi de son second prénom un nom de famille. La dame, habituée à des passantes et à des passants de toute espèce, n'avait heureusement pas insisté, pas plus que l'employé du bureau de poste, lorsque, après avoir expédié le télégramme à Michel Tavernier, la jeune fille avait demandé que l'on fît un envoi de trois cent cinquante francs à l'adresse de *M. Franquetot, sculpteur sur bois, rue Oudinot*. L'employé avait interrogé : « Qui envoie? » — et de nouveau elle avait répondu : « Mademoiselle Marie Monique, de Versailles. » Il l'avait regardée, comme la patronne de l'hôtel, avec une curiosité presque insultante. Mais qu'étaient ces mesquines misères à côté du chagrin qui lui déchirerait le cœur si, tout à l'heure, à son arrivée au ren-

dez-vous, elle surprenait, dans les yeux et sur la physionomie de son ami, le doute sur elle?

Quand elle déboucha, au moment fixé par elle-même, à l'angle de la rue de Sèvres et qu'elle put voir sous les arbres de cette rue Masseran, toujours déserte, la silhouette de son fiancé, son angoisse était si forte qu'elle put à peine marcher jusqu'à lui. Ses jambes se dérobaient sous elle. Il la vit aussi et s'avança vers son amie, vivement. Que cette demi-minute qu'il mit à la rejoindre fut cruelle à Monique, mais aussi quelle douceur, quel flot de joie dans tout son pauvre cœur blessé quand le jeune homme fut à deux pas d'elle et que, dans l'ombre de cette nuit commençante, leurs yeux se rencontrèrent! Michel n'avait pas prononcé une parole que la calomniée savait déjà qu'il ne la croyait pas coupable. Le statuaire avait un de ces visages tourmentés comme en ont souvent les artistes issus du peuple, où se devine l'effort d'une intelligence trop tendue pour jamais s'épanouir, mais dont l'énergie pathétique a sa beauté. Il était maigre et pas très grand, avec un teint pâli par les longues séances de travail et que rendaient plus mat les cheveux très noirs massés en touffes épaisses sous le chapeau de feutre mou. Il était vêtu plutôt comme un ouvrier que comme un étu-

diant, avec des effets de hasard auxquels la souplesse de ses mouvements donnait une grâce. Ses dents très blanches et bien rangées, la soie floconneuse qui ombrait ses joues, la pourpre saine de ses lèvres, disaient la jeunesse, comme ses mains aux longs doigts minces révélaient le praticien habile, le modeleur délicat et adroit. Pour Monique, élevée, comme elle avait été, dans le respect, dans le culte des grands ornemanistes d'autre fois, cette physionomie du neveu de Franquetot et qui était l'élève favori du maître avait toujours rayonné de l'éclat du talent. Jamais elle ne l'avait contemplé avec autant d'attendrissement ravi que sous ces arbres à peine feuillus de la rue Masseran, dans la pénombre de ces premières heures de nuit, et elle l'écoutait qui lui disait :

— « Je sais tout. Je sais ce dont tu as été accusée. Je suis allé chez mon oncle... Ils ont voulu me montrer une robe à toi, les titres volés, de l'argent que tu leur as rendu... Je leur ai répondu : — Je n'écouterai rien avant d'avoir vu Monique, mais ce dont je suis sûr à l'avance, c'est qu'elle n'est pas coupable... Ah! mon amie, que tu as dû souffrir!... »

— « Oui! » répondit-elle. « Mais que j'en suis payée! C'est presque trop doux. Cela fait mal... » et elle dut, pour ne pas tomber, tant elle était

remuée, s'appuyer des deux mains à l'épaule de son fiancé. Elle y posa sa tête lassée. Le jeune homme l'avait prise par la taille, afin de la soutenir. Il vit ce joli et délicat visage tout près du sien, et leurs lèvres s'unirent pour la première fois dans un baiser qui fut vraiment celui de leurs accordailles. Pour la première fois, il n'y avait qu'espoir et que confiance dans l'âme de l'enfant trouvée. — « Tu ne sais pas le bien que tu viens de me faire, » dit-elle en se dégageant de l'étreinte de Michel, chastement, et lui prenant le bras pour marcher avec lui. « C'était l'épreuve, vois-tu. Ah! maintenant, je suis sûre de toi... »

— « Tu ne l'étais donc pas avant? » demanda-t-il. « Et de quelle épreuve veux-tu parler? »

— « Mais de celle-ci, » répondit-elle, et d'une voix que Michel ne lui connaissait pas et où les secrètes et longues souffrances de sa jeunesse s'épanchaient dans un chuchotement : « Quand on est née comme je suis née et que l'on ne sait même pas de qui on est la fille, on a si peur, vois-tu. Je ne t'ai jamais dit ce que je te dis, mais, depuis que je t'aime, il y a bien longtemps, je n'ai pas passé un jour sans y penser, sans trembler à l'idée que, si jamais il se présentait dans la vie une circonstance où j'aurais besoin de te demander de croire en moi, tout à fait, sans preuves, peut-être tu te défierais, à cause de cela...

Si tu savais que de nuits j'ai passées à pleurer de n'avoir pas une mère et un père, comme toutes les autres jeunes filles, et que cette mère et ce père fussent de braves gens à qui je ressemblerais!... Quand je me suis sauvée de la rue Oudinot, cet après-midi, je n'ai eu qu'une terreur, de te trouver soupçonneux. — Ah! que tu es bon, mon amour! Que tu es grand! Que tu es généreux!... »

— « Je t'aime, » interrompit-il, et, de sa main libre, il serra la petite main fiévreuse qui s'appuyait sur son bras, « depuis bien longtemps, moi aussi, depuis toujours, je crois. Vois comme tu as eu tort de ne pas me dire toutes tes pensées. Ce qui te faisait craindre, c'est justement ce qui m'a le plus attaché à toi... Mais, » ajouta-t-il, « tu es déjà trop nerveuse. Calme-toi. Pense que nous avons à prouver ton innocence et à éclairer mon oncle... »

— « Non, » s'écria-t-elle en s'arrêtant de marcher. « Jamais, jamais... Écoute, Michel, je t'expliquerai tout, mais il faut que j'aie de toi une promesse, sur ce que tu as de plus sacré, sur ton sentiment pour moi... »

— « Une promesse? » interrogea le jeune homme; puis, comme il la sentait toute tremblante : « Tu sais bien que je ferai toujours tout ce que tu voudras. »

— « Cela ne suffit pas, » reprit Monique, « je

veux que tu me jures, » et elle insista, « *que tu me jures* de ne jamais répéter à personne, entends-tu, à personne, ce que je vais te raconter. »

— « Je te le jure, » répondit Michel.

— « Merci, » dit-elle en se pressant contre lui; et comme soulagée d'un poids immense par ce serment du jeune homme, elle recommença de marcher avec lui, en lui ouvrant cette fois son cœur tout entier. Elle disait toutes les autres peines dont elle s'était tue autant que de la première, de la plus profonde, et la haine grandissante de Marguerite pour elle depuis des années, et les partialités de la mère, et les aveuglements du père. Elle disait comment elle avait essayé de désarmer cette hostilité, sans y réussir, à force d'application, de prévenance, d'effacement, et sa terreur que jamais son bienfaiteur devinât les tracasseries dont elle était victime. Elle disait son émotion quand elle avait trouvé le père, la mère et la fille rassemblés dans sa chambre, et la suite, et la certitude du plan ourdi par sa rivale pour la perdre, et pourquoi elle ne s'était pas défendue dès la première minute, et son agonie d'après, et sa résolution de s'en aller, et son départ. Tandis qu'elle parlait, Michel ne pouvait se retenir d'exprimer tantôt sa pitié, tantôt son indignation. Quand elle eut fini, ce fut lui qui s'arrêta pour la supplier :

— « Rends-moi ma parole, Monique. Il faut que mon oncle sache tout... Je ne peux pas accepter qu'il croie de ma femme qu'elle a volé. Je ne le peux pas. »

— « Tu m'as promis, » répéta-t-elle. « Je ne te rendrai pas ta promesse... » et comme le jeune homme esquissait un geste de protestation : « Je sais que tu la tiendras, » ajouta-t-elle avec une fermeté douce. « Moi aussi, j'ai foi en toi. — Maintenant, » dit-elle en lui mettant sa petite main sur la bouche, « ne discute plus cette volonté. J'ai bien droit à un peu de gâterie, après cette horrible journée... Mais la fin en est si heureuse!... Tu vas me reconduire jusqu'à ma porte. Dès demain, j'irai prendre du travail. J'en trouverai de l'autre côté de l'eau ou sur le quai, chez les marchands d'antiquités... J'ai trois adresses... Je louerai une chambre, un peu loin, dans le faubourg, derrière chez toi, pour ne rencontrer personne de la rue Oudinot. Dès que nous l'aurons arrêtée, nous nous entendrons pour que tu ailles chercher mes petites choses et annoncer notre mariage... A présent, c'est moi qui veux que ce soit le plus tôt possible... Ah! mon ami, je bénis presque Marguerite, puisque sa méchanceté m'a permis de sentir ce que je sens... »

V

FRANÇOISE FRANQUETOT

On l'a vu, le premier mouvement de Michel Tavernier avait été une révolte contre le serment de silence fait à Monique. Il est si dur pour un homme de cœur de savoir la femme qu'il aime calomniée et de ne pas la justifier, quand il la croit, quand il la sait innocente! Lorsqu'il eut reconduit son amie jusqu'à la porte de son hôtel, ce soir-là, et qu'il l'eut quittée avec autant de respect que si, au lieu d'être deux enfants du peuple, complètement, absolument libres, ils eussent été deux fiancés de la bourgeoisie, surveillés par une parenté sévère, cette révolte grandit en lui. Au lieu de tourner à gauche pour rentrer dans son logement de l'avenue du Maine, il n'avait qu'à suivre le boulevard Montparnasse jusqu'à la hauteur de l'église Saint-François-Xavier, il serait en face de la rue Oudinot. Il était dix heures. C'était le moment où Franquetot, courbé sous la lampe, s'ingéniait à surprendre sur des gravures le style de quelque meuble, relégué dans un musée étranger qu'il

ne visiterait jamais; ou bien il étudiait, dans un livre spécial, la vie et les travaux d'un des petits maîtres de l'autre siècle. Michel était sûr de le trouver au logis et travaillant. La tentation de l'éclairer tout de suite sur l'inqualifiable complot tramé contre l'orpheline fut si forte que l'amoureux marcha jusqu'à la porte de son oncle. Arrivé là, il prit en main la poignée de la sonnette... Puis il ne sonna point. Ce ne fut pas tant le scrupule de la parole donnée qui l'arrêtait qu'un éveil de pitié tout pareil à celui qui avait retenu Monique. Lui aussi, comme la jeune fille, il respectait, il chérissait la sensibilité profonde du vieux sculpteur en meubles. Il le plaignait encore davantage, car il savait de lui quelque chose de plus, et leurs rapports comportaient des dessous plus douloureux, plus délicats que ne le soupçonnait l'orpheline. C'était surtout le souvenir de ces rapports qui faisait hésiter le jeune homme. Comme Monique, il avait toujours estimé souverainement injuste la place que la destinée assignait au dévot de Riesener. Étant lui aussi un artisan à la veille de passer artiste, il connaissait par sa propre expérience le malaise où se débat l'ouvrier génial et incomplet auquel manque une éducation plus lente, plus large, — qui n'a pas de milieu parce qu'à la fois trop raffiné pour sa classe et trop peu

pour une classe supérieure, il n'a pas de semblable, — enfin que le temps trahit, car il lui faut vivre, gagner son pain, dépenser ses heures et sa force à des besognes payées. Lui-même, plus instruit, mieux muni que son oncle d'instruction technique, grâce à son oncle, quand aurait-il le loisir de travailler au bas-relief qu'il rêvait si passionnément d'exécuter en marbre et dont il n'avait pas encore achevé la maquette : une sainte Monique mourante et parlant à ses fils? On devine par quelle naïve association d'idées le simple élève de l'école des Frères, puis de celle des beaux-arts, ignorant du latin autant que de la théologie, avait conçu un pareil projet. Il était allé pour cela demander les *Confessions* de saint Augustin à la bibliothèque Sainte-Geneviève, et, si la sublime beauté de l'entretien d'Ostie ne l'avait pas trouvé préparé à la comprendre, il lui avait suffi de son cœur pour admirer l'humanité du cri de la vieille femme, revenant de son évanouissement et reconnaissant ses deux fils : — *Elle reprit ses sens, et elle nous vit debout, mon frère et moi, et comme quelqu'un qui cherche... Où étais-je? demanda-t-elle; puis comme nous nous taisions, écrasés de douleur, elle dit : Vous enterrerez ici votre mère...* Il y avait trois ans que les esquisses pour cette œuvre s'accumulaient dans les cartons de Michel, et jamais il

n'avait pu s'y donner vraiment tout entier, à cause des petites commandes fructueuses qu'il avait à livrer. Il en était triste souvent, et, quand il travaillait audit bas-relief, plus triste de sentir une constante disproportion entre le thème antique tombé par hasard dans son esprit d'illettré et les puissances de cet esprit. Il possédait un don de réaliste, une facilité singulière à empreindre la ressemblance dans la terre glaise, et, par une anomalie fréquente chez les artistes trop près du peuple, il n'estimait pas à son prix ce talent de vitalité un peu grossière. Un poète abstrait palpitait chez lui dans le manœuvre. Du moins il était jeune, et, tout en souffrant de ne pouvoir « faire du grand art », comme il disait ingénument, l'espoir de s'affranchir le soutenait. Mais Franquetot! Lui aussi, il avait caressé un Idéal, lui aussi rêvé de ce « grand art » qui, pour lui, consistait dans des créations que Tavernier considérait comme inférieures. Qu'importait, dès l'instant que l'ouvrier d'ébénisterie les considérait comme supérieures? Malgré les préjugés contractés à l'École des beaux-arts, Michel gardait un sens trop vif de l'élégance et de la beauté pour ne pas comprendre ce qu'il y avait de vraiment rare et d'exquis dans le goût de son oncle, et pour ne pas plaindre cet oncle de ne s'y être pas livré

tout entier. Franquetot avait peut-être en lui le génie d'un Boulle ou d'un Caffieri? Peut-être aurait-il créé un style, peut-être composé des pièces dignes des musées, vivant dans d'autres conditions? Au lieu de cela, son existence s'était dépensée à réparer, avec une conscience et une intelligence admirables, des meubles signés par d'autres!... Cette misère, Michel, je le répète, la sentait depuis longtemps, comme Monique, plus que Monique. Mais cette sensation se compliquait d'une autre pour le neveu du sculpteur en meubles. Ayant hérité à dix-huit ans, de sa mère, une très petite somme, qui lui assurait un peu d'indépendance, — six cents francs de rente exactement, — Michel s'était décidé à quitter l'ébénisterie pour la statuaire, et, ce faisant, il avait trahi les espérances de son éducateur. En renonçant à la sculpture sur bois pour entrer à l'École de la rue Bonaparte et se vouer au marbre, il avait enlevé à Franquetot cette revanche possible de sa vie manquée : un élève qui, formé par lui, exécutât les travaux dont lui-même s'était trouvé incapable. L'admirateur de Riesener avait caressé la chimère d'une vieillesse durant laquelle, aidé par Michel, son disciple, il exécuterait les quelques meubles qu'il avait en tête et qu'ils signeraient à eux deux. Le neveu et l'oncle devaient, pour

cela, tenir l'atelier ensemble. En désertant ce poste d'aide et d'héritier, le jeune homme avait obéi au plus légitime, au plus inévitable des instincts, celui qui veut qu'à un moment le fils se sépare du père, que l'ami d'enfance quitte l'ami d'enfance, l'élève le maître, quand des deux personnalités l'une étoufferait l'autre. Michel Tavernier avait ainsi abandonné Franquetot, parce qu'il se sentait dépérir dans ce milieu d'art industriel. Il ne s'était pas affranchi sans un remords. Le chagrin qu'il avait pu lire dans le regard de son oncle et que celui-ci ne lui avait jamais exprimé avec des mots, avait eu son contre-coup dans sa conscience... Et voici que, sur le point de sonner à la porte de la rue Oudinot, tout ce petit drame moral se représentait à l'amoureux de Monique. Allait-il, après avoir été pour ce sincère artiste humilié l'occasion d'une peine quasi quotidienne, l'être aussi d'une douleur si cruelle, si inguérissable, — celle d'un père aveuglé jusque-là et qui apprend soudain que sa fille a commis le plus vil des attentats, — et cela quand la victime elle-même demandait, exigeait le silence, quand il l'avait promis sous la foi du serment? — Et la main de Michel, levée pour prendre la poignée de la sonnette, était retombée sans l'avoir tirée.

— « Monique a raison, Monique a raison, »

se répétait-il en reprenant le chemin de son logement et passant à la place même où vingt-deux ans auparavant, presque à la même date, son oncle avait recueilli l'orpheline, endormie dans la paille du panier, il conclut tout haut : « On ne peut pas lui dire cela... »

Cette évidence avait été si forte que le lendemain, et lorsqu'il se retrouva vis-à-vis de sa fiancée, il n'essaya plus de la faire revenir sur une résolution qui continuait pourtant de lui être bien pénible. Durant toute cette journée, que les deux amoureux passèrent à courir dans Paris, à la recherche d'abord d'un emploi, puis d'une chambre pour Monique, la jeune fille n'esquissa pas un geste, ne prononça pas une parole qui ne renouvelât chez lui cette douleur de savoir un tel être calomnié. Un trait le touchait par-dessus tout : l'espèce de tranquillité profonde dont il la voyait remplie. Elle était triste, il le devinait à son regard, d'avoir quitté ainsi la maison de son père adoptif, triste d'avoir été trahie si bassement par la compagne de son enfance, triste que Mme Franquetot l'eût jugée et condamnée si vite, triste du chagrin dont elle savait Franquetot lui-même atteint. Mais la certitude d'être aimée par Michel avec une si absolue confiance lui donnait ce calme des forts attache-

ments contre quoi ne prévaut aucune menace. Sentir que par son affection et par sa présence on procure cette sérénité à un cœur de femme, c'est vraiment s'en sentir aimé. Et puis la pureté de Monique, sa réserve si simple, si pudique en même temps, dans un tête-à-tête si périlleux, achevait de porter à son plus haut degré la passion de celui qui serait le mari de cette virginale et jolie enfant, et sa révolte contre l'indignité de sa cousine. Car il ne doutait pas que ce ne fût celle-ci la coupable. Quand la conviction de Monique ne l'eût pas suggestionné, ses propres observations lui avaient révélé depuis trop longtemps l'antipathie de la fille légitime pour l'orpheline. Comme à l'égard de cette criminelle Marguerite le pacte de silence imposé par la calomniée lui serait difficile à tenir! Monique s'en rendait si bien compte que ce fut sa dernière recommandation lorsque, le surlendemain du jour où elle s'était enfuie de chez son parrain, elle se décida à y envoyer Michel. Elle avait loué une chambre meublée, rue de Vanves, tout près de l'avenue du Maine. Dès le commencement de la semaine qui viendrait, elle aurait une place dans l'atelier de réparations d'un des grands antiquaires du quai Malaquais, où elle gagnerait quatre francs et le déjeuner. Les choses iraient ainsi jusqu'à leur mariage.

— « Nous devons prévenir Franquetot le plus tôt possible, » avait-elle dit à Michel, « d'abord pour qu'il ne se tourmente pas à mon sujet. Malgré tout ce qu'on a pu lui faire croire, il m'aime. Ensuite, j'ai besoin de mes petites affaires. Il n'y a que toi qui puisses bien me les rapporter. Enfin, tu sais que Franquetot est mon tuteur, et si nous sommes obligés à des difficultés, plus tôt nous les aborderons, plus tôt nous les finirons, plus tôt nous serons mariés... Mais rappelle-toi ta promesse. Tu n'accepteras aucune discussion sur l'affreuse chose. Tu n'en parleras pas et tu ne t'en laisseras pas parler, même par Marguerite! »

— « Je tiendrai ma parole tant que tu ne me l'auras pas rendue .. » avait répondu Tavernier. Mais quoiqu'il eût été très bien sincère en renouvelant sa promesse, son trouble intérieur était bien grand, lorsque à une heure et demie il se présenta devant son oncle. C'était l'instant où il se savait le plus sûr de le trouver seul.

Franquetot était en effet dans l'atelier, qui vaquait à un de ces menus travaux qu'il reprenait avant les séances de besogne commune, pour son plaisir propre. Il nettoyait un coffret en vernis Martin. Si Michel eût pu douter de la peine que les incidents de l'avant-veille avaient causée à l'intransigeant ornemaniste, il en aurait

trouvé la preuve dans son accueil. Robert Martin, l'inventeur du procédé qui porte son nom, restait, à cent cinquante années de distance, un des ennemis personnels de Franquetot. En temps ordinaire, il n'eût pas manqué de fulminer contre le système de décoration inauguré par ce maître, contre ces paysages que rien n'encadre dans la constitution des éléments du meuble. Ces horizons que le simple maniement d'un tiroir décompose faisaient en particulier l'objet de ses ironies : « Vous trouvez cela joli, » disait-il dans ses boutades, « ces arbres dans le feuillage desquels ce monsieur a plaqué une serrure?... Et ces nuances fuyantes de la laque, vous approuvez qu'il les marie avec du bronze?... Quel est le plan, je vous le demande, qui doit appuyer l'œil, celui du métal de l'applique, ou bien celui du vernis?... » Ce matin-là, et quoiqu'il eût, littéralement, il est permis de le dire, le prétexte sous la main, il ne décocha pas d'épigramme au « vernisseur du Roy » célébré par Voltaire, lequel a chanté :

Ces fiers lambris dorés et vernis par Martin!

Il se contenta de dire à son neveu un : « Tiens, c'est toi, mon garçon? » — qui n'annonçait aucun désir d'engager une conversation, esthétique ou autre.

— « Oui, mon oncle, c'est moi, » répondit le jeune homme avec une espèce de solennité. L'autre ne releva même pas la tête. Son visible parti pris d'éviter tout entretien parut pourtant céder à mesure que Michel parlait : « Oui, c'est moi, » répéta-t-il, et qui viens t'annoncer une grande nouvelle... Je me marie, » et comme Franquetot continuait à ne pas répondre, il ajouta : « J'épouse Monique... »

— « Tu épouses Monique? » — dit l'ornemaniste. Ses yeux bleus jetèrent une flamme de colère sous ses gros sourcils broussailleux, qui se froncèrent dans un pli formidable. Sa main se crispa sur le morceau d'étoffe qui lui servait à lustrer le coffret en vernis Martin. Ce ne fut qu'un passage, et aussitôt dissipé qu'apparu. « Tu te maries pour toi, et non pour moi, mon garçon, » reprit-il en continuant sa besogne. « Seulement, tu dois comprendre qu'après ce qui s'est passé, et du moment que cette malheureuse est partie d'ici comme elle en est partie, elle n'y rentrera plus et que je ne la reconnaîtrai jamais pour ma nièce, tu entends, jamais... »

— « Mon oncle, » répliqua Michel, frémissant à son tour, « tu viens d'employer en parlant de ma fiancée un mot que je ne puis pas laisser passer... Non, Mme Tavernier ne remet-

tra pas les pieds ici, mais c'est parce que, moi, je ne le lui permettrai pas... »

— « Alors, » demanda le vieil homme avec une profonde ironie, en abandonnant son ouvrage, « elle t'a démontré qu'elle n'avait pas pris les titres manquants?... Dans ce cas-là, veux-tu m'expliquer pourquoi elle ne s'est pas justifiée, ici, quand je l'ai interrogée; pourquoi elle s'est sauvée de la maison, par la fenêtre, au lieu de m'attendre et de me parler, si elle avait quelque chose à dire pour sa défense; pourquoi elle m'a restitué les cinq cents francs que valait le cinquième titre? Si toute cette conduite n'est pas un aveu, comment la qualifies-tu? Parle toi-même, je t'écoute. Mais parle donc... »

— « Je n'ai pas d'explication à te donner, » répliqua le jeune homme. « Toutes les apparences sont contre Monique, j'en conviens, mais je *sais* qu'elle est innocente, et la preuve en est que je l'épouse. »

— « C'est la preuve que tu es fou, » reprit Franquetot avec une violence qui maintenant ne se dominait plus, « fou et ingrat... Ah! laisse-moi parler, » ajouta-t-il, comme Michel faisait le geste de l'interrompre, « puisque, toi, tu ne veux pas parler. Ce qu'elle t'a dit, tu ne peux pas le répéter, parce qu'elle ne t'a rien dit. Elle a pleuré. Elle t'a juré qu'elle était innocente, et tu l'as crue,

parce qu'elle est jolie et que tu en es amoureux, comme un fou. Je te le répète, comme un fou!... Et tu l'épouses!... Quant au vieil oncle, on ne le verra plus, voilà tout. Car tu es un ingrat aussi... Va, je n'ai pas attendu aujourd'hui pour le savoir et que tu ne m'aimais pas. Si tu m'avais aimé, est-ce que tu m'aurais quitté comme tu m'as quitté? Est-ce que tu ne serais pas resté ici à m'aider?... Mais non, un ébéniste, un menuisier, c'est trop peu brillant pour M. Tavernier. Travailler dans le meuble, c'est rester un ouvrier. Travailler dans le marbre, c'est devenir un monsieur... Qu'est-ce que cela fait que le pauvre oncle vieillisse seul, qu'il n'ait personne pour l'aider, pour l'aimer?... Mais il y a deux cœurs simples qui me restent au moins. C'est ma femme et c'est ma fille. Elles n'ont jamais rien entendu ni à Boulle, ni à Œben, ni à Riesener, à tout ce que vous faisiez semblant de goûter, Monique et toi. Mais elles m'aiment, pour moi, et elles me consoleront... »

L'accent de douleur avec lequel Franquetot prononçait cette imprécation bouleversait Michel. Il lui était affreusement cruel de constater chez son oncle des sentiments à son égard qu'il savait bien exister, mais pas aussi présents, aussi cuisants. En même temps, il était obligé de reconnaître une fois de plus à

quelle profondeur l'ornemaniste chérissait sa femme et sa fille, et par suite la sagesse, la charité du parti où s'était rangée Monique. On ne pouvait pas toucher à cette illusion dans ce vieillard sans déchirer les fibres les plus vivantes, les plus saignantes de son cœur. Le jeune homme se taisait donc, en proie à un émoi qu'il ne pouvait même pas montrer, puisqu'il ne voulait pas répondre aux injustes reproches de son oncle. Aurait-il eu l'énergie d'en entendre davantage? N'aurait-il pas, à la fin, et malgré tout, protesté en son nom et au nom de Monique? Il fut sauvé de cette tentation par l'arrivée — comme il était tout près de deux heures — d'un des ouvriers de l'atelier qui interrompit ce cruel entretien. C'était Jolibois, dit l'Amiral, qui, ayant tutoyé Michel tout gamin, continuait :

— « Je ne vous dérange pas, patron? » demanda-t-il, et comme il connaissait trop bien les expressions du visage de Franquetot pour ne pas deviner qu'une explication violente avait lieu entre l'oncle et le neveu, il en attribua tout de suite la cause au départ de Monique. Depuis le matin, ce départ faisait l'objet des préoccupations de l'atelier. Quoique Marguerite, par terreur de la colère de son père, n'eût pas encore osé propager son infâme calomnie, et que Franquetot lui-même eût coupé court d'avance à l'accusatio

en racontant avoir découvert les titres manquants entre deux journaux, dans le tiroir du secrétaire, un des ouvriers, Espitalier, le Méridional, avait rapproché l'histoire des valeurs disparues, puis retrouvées, et l'absence de la jeune fille. C'était un garçon très en dehors, commun et familier, que Monique avait toujours un peu intimidé, et par conséquent froissé, par ses attitudes de réserve. Jolibois avait défendu l'orpheline. Pourtant, lui aussi, flairait un mystère, et, de fait, pas plus que les autres, il n'avait osé interroger le patron. De retrouver celui-ci en tête à tête avec Michel et tous deux qui se disputaient corrobora soudain l'hypothèse déjà dessinée dans son esprit. Depuis longtemps, il avait deviné qu'un petit drame d'amour se jouait entre les trois jeunes gens : Marguerite, Monique et le statuaire. Il avait remarqué que Mme Franquetot était ardemment hostile au mariage de l'orpheline et de son neveu. Il pensa donc que l'explication orageuse entre les deux hommes, suspendue par son entrée, n'avait pas d'autre motif. Sa joie de tenir une preuve qui lui permît de confondre Espitalier fut si vive qu'il ne put s'empêcher de se mêler à cette conversation en disant à Tavernier : « Tu as l'air tout défrisé aujourd'hui, mon petit Mike. » C'était le nom d'amitié que l'on donnait au statuaire quand il n'était

qu'apprenti, puis clignant de l'œil et goguenardant : « Ce n'est pas mon affaire, et je ne sais pas ce que tu as. Mais quoi que ce soit, va ton train, mon fils, et ça s'arrangera. Nous avons bien arrangé ce fauteuil... » et il montra une des pièces achevées de la veille, « et on nous l'avait apporté roulé dans un tablier, pas vrai, Franquetot?... C'est l'image de la vie, mon gars Tout se décolle et tout se recolle... » conclut-il philosophiquement.

— « Tu vois, mon oncle, » dit le jeune homme sans répondre à la plaisanterie de l'ouvrier et en attirant Franquetot dans un coin pour lui parler bas, « que celui-là se doute déjà de quelque chose... Ses camarades arrivent. Nous ne pouvons plus causer en ce moment.. Je répondrai à tout ce que tu m'as dit, et qui n'est pas juste, cela, je te le jure, un autre jour... Maintenant je n'ai que le temps de te poser la première des deux questions pour lesquelles je suis venu : refuseras-tu ton autorisation, comme tuteur, à mon mariage avec Monique? »

— « Oui, » répondit l'ornemaniste.

— « Tu nous obligeras alors à te faire des sommations, » dit le jeune homme.

— « Faites-les, » répondit Franquetot; « moi, j'aurai rempli mon devoir Passe à ta seconde

question, » ajouta-t-il, « et dépêche-toi. J'ai à travailler. »

— « Il s'agit des hardes de Monique... » reprit Michel.

— « Tu t'es chargé de les emporter? » dit le vieil homme. « Qu'à cela ne tienne! Arrange-toi avec ta tante... » et ouvrant la porte qui donnait au bas des marches, il poussa son neveu hors de l'atelier, en appelant : « Françoise! Françoise!... » et, quand sa femme eut apparu, penchée sur la rampe : « Aide Michel à ce qu'il te demandera, » cria-t-il, puis, sans dire bonsoir au statuaire, il rentra lui-même dans l'atelier, dont il referma la porte brusquement.

— « Qu'y a-t-il pour ton service, mon bon Michel?... » dit Mme Franquetot, d'un ton aussi affectueux, aussi avenant que la réception de Franquetot avait été rogue, — le ton de la mère qui a un trésor de fille à placer, et qui aguiche le gendre possible. L'ancienne servante de crémerie gardait le serre-tête, les cottes un peu courtes, les épais bas de laine tricotés à l'aiguille et les galoches des *brayaudes* de sa montagne. Son teint, resté d'un rouge brun, n'avait pas été nettoyé de son hâle par le long séjour dans la capitale. Il convient d'ajouter qu'hiver comme été la dure ménagère vivait, du patron-minet au

couvre-feu, toutes fenêtres ouvertes. Avec le vaste jardin pas très bien tenu sur lequel donnait sa cuisine, elle pouvait se croire aux champs, en plein Paris. Ses yeux de loup, petits et bruns, éclairaient d'un feu toujours jeune, malgré ses cinquante-cinq ans passés, ce vieux visage tanné et comme gaufré de larges rides. C'était une face tout animale, qui dénonçait une nature très instinctive, très inéduquée, mais sans ce pli de ruse basse qui déshonorait la physionomie de sa fille. Habituée à toujours commander, entre la flatteuse Marguerite, la douce Monique et le chimérique Franquetot, l'Auvergnate ne cachait jamais rien de ses sentiments. Elle venait d'avoir dans la voix et dans le sourire toutes les grâces d'accueil dont sa rustique personne était capable, parce qu'elle ignorait l'objet de la visite de son neveu. En revanche, son accent, son regard, trahirent pleinement l'âcreté de sa rancune, lorsque Michel lui eut répondu, en gravissant les marches de l'escalier :

— « Je viens tout préparer pour le déménagement de Monique. »

— « Ah! Elle est allée chez toi? » répliqua-t-elle, « j'aurais dû m'en douter! »

— « Elle n'est pas chez moi, ma tante, » repartit le jeune homme, « mais c'est vrai qu'elle y sera bientôt, car je l'épouse, et je suis venu

annoncer mon mariage à mon oncle. » Et avant que Mme Franquetot eût même pu traduire, par une exclamation, son étonnement de cette prodigieuse nouvelle, il insista : « Je tiens à te dire tout de suite, ma tante, que je n'admets pas la moindre observation sur ce qui est une volonté irrévocable. Donne-moi donc la clef de la chambre de ma fiancée. Voilà tout ce que je te demande, et je te dispense des commentaires. »

Michel avait eu, pour prononcer ces dernières paroles, une voix si impérative, il se dégageait de sa maigre personne un tel caractère de résolution presque farouche, que Mme Franquetot en demeura pendant une minute interloquée. Mais son déconcertement se changea en un accès d'une véritable indignation devant la manière dont celui qu'elle s'était choisi pour gendre en pensée depuis tant d'années et qui la décevait ainsi se conduisit soudain vis-à-vis de sa fille. Marguerite, attirée par le bruit de la conversation, sortait de la chambre voisine. Elle s'avança vers son cousin et lui souhaita le bonjour, la main tendue, comme d'habitude. Celui-ci, mis brusquement en présence de la calomniatrice, ne fut plus maître de ses nerfs. Il regarda la jeune fille des pieds à la tête, avec le plus insultant mépris, puis, sans répondre à son

geste, il lui tourna le dos, et dit à sa tante :

— « Où est cette clef, je te prie?... »

— « C'est Marguerite qui l'a, » répondit Mme Franquetot, éclatant cette fois, « et je lui défends de te la donner... Je le lui défends. Si ta Monique veut faire son déménagement, qu'elle vienne donc elle-même. Nous verrons à régler notre compte ensemble, et je te promets que je te *l'assoierai*, moi, ta voleuse... »

— « Ma tante!... » interrompit Michel, d'une voix terrible. Il était devenu très pâle, et fit deux pas sur Mme Franquetot, les poings fermés. Puis, s'arrêtant, il secoua la tête, à plusieurs reprises, d'un geste véhément, comme pour chasser la tentation qui venait de le saisir, — celle de frapper de ses mains l'insulteuse de sa fiancée : « Non, » continua-t-il, presque tout bas, « non, non... » et, s'adressant de nouveau à la femme de son oncle, mais comme à une étrangère : « Je reviendrai demain pour ce déménagement, avec un homme. J'apporterai les caisses et les cordes qu'il faudra. J'espère que vous aurez réfléchi et que vous vous épargnerez, à vous et à M. Franquetot, que vous nous épargnerez, à Monique et à moi, la honte de faire ouvrir cette porte par le commissaire pour prendre ce qui nous appartient... Ne me poussez pas à bout. Vous voyez que je suis rede-

venu calme. Je ne répondrais pas de moi, si vous me parliez une autre fois comme vous venez de le faire... »

— « Oh ! maman, » s'écria Marguerite, quand le jeune sculpteur eut disparu par la porte qui, du palier du rez-de-chaussée, ouvrait directement dans la cour, et sans avoir repassé par l'atelier. « Tu as vu comme elle l'a enjôlé?... Tu as vu comme il m'a traitée?... Et toi, maman, comme il t'a menacée quand tu as voulu lui parler d'elle?... Je te dis qu'il l'épousera!... Il l'épousera!... Rien ne lui fait, rien, rien!... Ah! comment empêcher cela?... »

— « Je m'en charge, » répondit Mme Franquetot. Puis, après un silence où sa bouche se ferma dans un pli de réflexion singulièrement expressif : « Descends travailler comme à l'habitude... Il ne faut pas que ton père s'aperçoive que cette gueuse manque... Il est si féru de ses meubles, le pauvre cher homme, qu'il serait capable de lui pardonner, s'il trouvait que l'ouvrage, elle partie, ne marche pas. Mais ce mariage n'aura pas lieu. Je trouverai, ma Gote, je trouverai... Fie-toi à moi. »

Sous le coup de la profonde irritation où l'avait jetée l'attitude, pour elle inqualifiable, de son neveu, la mère passionnée venait, en effet,

d'imaginer un moyen, qu'elle jugea tout de suite infaillible, d'empêcher ce mariage avec Monique, — mariage deux fois monstrueux, lui semblait-il : d'abord elle connaissait les sentiments de Marguerite pour Michel, et elle n'admettait pas cette préférence donnée sur sa fille, à qui? A une bâtarde, tombée on ne savait d'où, et élevée par qui? Par les parents de Marguerite elle-même, par leur charité!... Ensuite elle croyait de bonne foi que Monique avait commis le vol des titres, et pour que l'intrigante eût ensorcelé Michel comme elle avait fait, il avait fallu qu'elle lui mentît impudemment. Elle savait son neveu très bon, mais très intransigeant, et qu'il ne pardonnerait pas une tromperie de cette espèce. Si donc on lui fournissait une preuve indiscutable du mensonge de l'orpheline, la confiance aveugle qu'il avait en elle se tournerait en révolte contre tant de duplicité. Cette preuve, elle existait. Pour Mme Franquetot comme pour son mari, les cinq cents francs remis par Monique représentaient le prix du titre vendu chez le changeur. C'était une restitution faite dans le premier moment de terreur, afin de se mettre à l'abri de toute poursuite devant la justice. Mme Franquetot réfléchit qu'un changeur ne délivre une somme pareille, surtout à une inconnue, que contre un reçu. C'était ce reçu, signé de Monique, qui serait la

pièce à conviction irréfragable et devant laquelle aucune des fables inventées par la voleuse ne pourrait tenir.

— «Il me faut ce reçu. Mais comment l'avoir?» Cette question, l'obstinée paysanne commença de la prendre et de la reprendre dans sa tête, dès qu'elle fut seule, tout en vaquant au nettoyage de sa vaisselle. On a vu qu'elle avait renvoyé sa fille à l'atelier de tapisserie à l'heure réglementaire, au lieu de rester à causer longuement avec elle, quelque intérêt qu'eût eu un pareil entretien. Elle s'était de même remise à sa tâche accoutumée, comme si elle n'eût pas été sous le coup de la plus forte agitation peut-être qu'elle eût subie de sa vie. C'est un des traits profonds de la nature rurale que cette continuation du travail habituel à travers et malgré tous les soucis moraux. Qui aurait vu la vieille femme en train de donner un dernier coup de balai aux carreaux de sa cuisine et en considérer l'ensemble avec le regard de la ménagère diligente et satisfaite, ne se fût certes jamais douté qu'elle se préparait, aussitôt sa besogne finie, à la plus décisive des démarches. Tout en récurant la casserole qui avait servi au repas du matin avec du grès et de l'eau de cuivre composée par elle-même et d'après une vieille recette, elle avait considéré en pensée, fort méthodiquement, les

divers procedés à employer, depuis une dénonciation à la police jusqu'à une visite personnelle chez le changeur. Elle finit par s'arrêter à ce dernier moyen. Elle aurait beaucoup voulu communiquer cette résolution à sa fille. Elle craignit d'attirer l'attention de son mari si elle appelait Marguerite ou si elle descendait à l'atelier. Elle savait d'instinct qu'il lui défendrait de donner suite à son projet, et elle ne voulait pas que cette interdiction lui eût été formulée, car alors, elle n'aurait pas osé désobéir. Ce fut donc en étouffant, elle aussi, ses pas dans l'escalier, en ouvrant et refermant les portes avec des précautions de coupable, comme Monique l'autre jour, qu'elle sortit de sa maison. Elle avait mis, pour la circonstance, sa robe des dimanches, le plus cérémonieux de ses chapeaux, des gants de fil noir, et pris un petit sac à main pour avoir avec elle, au besoin, des pièces d'identité. Elle était à ce point troublée de ce qu'elle allait tenter, à l'insu de Franquetot, qu'elle se sentit rougir à une plaisanterie que lui fit la concierge en la voyant attifée de la sorte. Son trouble redoubla lorsqu'elle se trouva rue de Sèvres, dans le voisinage du Bon Marché, et qu'elle aperçut deux boutiques de changeurs presque vis-à-vis l'une de l'autre. A laquelle s'adresser? Elle alla d'une devanture à l'autre, hésitante, intimidée, sans

qu'elle s'en rendît compte, par l'éclat des pièces d'or amassées dans les sébiles, et par les chiffres imprimés sur les valeurs des vitrines. Elle se décida pour le plus petit des deux établissements, simplement parce que les guichets étaient desservis à cet instant par deux femmes, l'une toute grise de cheveux, l'autre toute blonde, la mère et la fille sans doute, et qu'elle ne vît aucun homme dans l'arrière-magasin. Il lui sembla qu'elle s'expliquerait plus aisément, et, de fait, lorsqu'elle eut poussé la porte sur laquelle on lisait en caractères de métal le nom engageant du marchand de monnaie : « Cadeau-Bonnet, » la conversation qu'elle entendit était de nature à la rassurer sur l'accueil que la dame aux bandeaux gris ferait à son étrange demande. Mme Cadeau-Bonnet — car c'était la patronne elle-même — donnait une consultation à une personne de pauvre mine, une veuve vraisemblablement, vêtue de noir, et qui tenait un paquet de valeurs

— « Si vous voulez attendre M. Cadeau-Bonnet, » disait-elle, « il vous expliquera les choses mieux que moi. Il sera ici dans trente-cinq minutes. Mais je suis sûre que mon conseil est le bon. Avant trois mois, chacune de vos actions vaudra cent francs de plus qu'aujourd'hui.. C'est une baisse toute factice et qui ne

va pas durer. Nous le savons de la meilleure source. Ne prenez pas peur. . Vous êtes-vous jamais mal trouvée de suivre notre avis?... »

Tel est le caractère patriarcal que revêt, dans ces petits coins de province que sont les quartiers populaires de Paris, le maniement financier de l'humble épargne. Le changeur devient, pour la légion des petits employés, des petits bourgeois, des domestiques, des concierges, des ouvriers qui mettent, en six mois, en deux ans, de côté quelques billets bleus et veulent les faire fructifier, le conseiller unique de tous les placements. L'étonnante absence d'esprit d'initiative qui reste une des caractéristiques du Français autochtone se manifeste par un désarroi devant les arcanes de la spéculation. Heureux quand il tombe, et c'était le cas avec les Cadeau-Bonnet, sur de braves gens, et qui n'abusent pas trop de la docilité moutonnière de leurs pratiques ! Évidemment la dame aux cheveux gris, dont le visage fin exprimait d'ailleurs une réelle bonté, et dont la toilette décelait d'anciennes habitudes d'élégance, contractées sans doute dans une condition meilleure, n'avait jamais fourni à sa cliente que des indications judicieuses, car celle-ci reprit la liasse de titres qu'elle venait de soumettre à son examen en disant :

— « J'attendrai donc, madame Cadeau-Bon-

net, mais j'ai bien peur... Si je n'avais pas hérité ces papiers, je ne les achèterais pas, pour sûr... Parlez-moi d'un morceau de terre, d'une maison, de quelque chose qui se voit, qui se touche, qui ne s'en va pas....»

— « Et vous, madame, en quoi puis-je vous être utile? » demanda la changeuse à Françoise Franquetot, quand le guichet fut devenu libre. Celle-ci hésita une seconde, puis elle répondit, non sans regarder avec soupçon les autres personnes qui attendaient leur tour :

— « C'est que j'ai à vous communiquer, madame, quelque chose de tout à fait confidentiel, et qu'ici je ne peux vraiment pas... »

— « Hé bien! Je vais vous recevoir au fond, » dit la femme du changeur, après avoir, elle aussi, dévisagé cette difficultueuse cliente. Son métier l'avait rendue assez bonne physionomiste pour qu'elle reconnût du premier coup qu'elle n'avait affaire ni à une folle ni à une aventurière. Elle fit donc entrer Françoise dans le réduit qui leur servait d'endroit de repos, à elle, à son mari et à sa fille. Ils y déjeunaient. Ils y faisaient leur correspondance particulière. Une machine à coudre attestait que Mlle Céleste Cadeau-Bonnet y vaquait même à des occupations plus féminines. La cloison grillagée était tendue de serge verte et finissait à un pied du plafond — juste de

quoi y voir clair sans allumer le gaz. Ce fut là que Mme Franquetot se décida enfin à se nommer. Elle montra sa quittance de loyer et la carte d'électeur de son mari, puis elle commença de raconter à la changeuse une histoire machinée par avance pour justifier sa démarche. C'était un prudent récit, mi-vérité, mi-mensonge, comme les sagesses des matrones campagnardes savent les combiner et les doser. Une orpheline qui vivait chez elle avait été chargée de vendre un titre, par M. Franquetot, il y avait quatre jours. Elle avait rapporté une somme dont on ne savait pas si elle était exacte, et Mme Franquetot venait elle-même vérifier la chose sur le reçu.

— « Vous voulez dire le bordereau d'achat, » répondit Mme Cadeau-Bonnet, qui distingua aussitôt des réticences dans les paroles de sa visiteuse et un rien d'embarras dans sa voix. Dans tous les bureaux de quartier, du type de celui-ci, la constante préoccupation de ces petits brocanteurs en obligations est d'éviter l'achat de titres volés. Il n'y va pas seulement de leur intérêt. C'est une question de tenue professionnelle, et quand, par hasard, une pareille erreur a été commise, leur premier souci est de la réparer, sans l'intervention judiciaire, afin de bien prouver une entière bonne foi. Mme Cadeau-Bonnet désira donc savoir à quoi s'en tenir, et,

rusant à son tour, elle dit à Mme Franquetot : « Si le titre a été vendu chez nous cette semaine, madame, ce bordereau est là, avec les autres, mais nous ne pouvons pas le montrer. Nous ne faisons d'exception à cette règle que lorsqu'il s'agit d'un vol... »

— « Il s'agit d'un vol, » reprit la mère de Marguerite, après un nouveau passage d'hésitation qui était à lui seul une réponse : « Mais je ne voulais pas le dire avant d'être tout à fait sûre... »

— « Et quel est le titre qui vous a été volé? » interrogea la changeuse.

— « C'est ce que nous ne savons pas, » dit Mme Franquetot, « ce titre faisait partie d'un paquet trouvé dans un fauteuil qu'un héritier nous avait donné à réparer... Ce que nous savons, par exemple, et très exactement, c'est qu'il a été vendu au moins cinq cents francs... Ça, c'est avoué... »

— « Et le nom de la personne qui a vendu le titre?... »

— « Mlle Monique... »

— « Et vous dites, il y a quatre jours?.. » demanda encore Mme Cadeau-Bonnet. Puis, sur une réponse affirmative, elle passa dans l'autre partie du bureau. Elle avait laissé la porte ouverte, en sorte que Mme Franquetot pouvait

la voir qui parlait à sa fille avec un air de très vif mécontentement. Elle alla ensuite chercher, à même un classeur, un papier qu'elle examina, cette fois, avec une expression de surprise. Revenant dans l'arrière-pièce avec cette feuille, elle la montra à l'enquêteuse en lui disant :

— « Voilà tout ce que je trouve, madame. — Ma fille se rappelle avoir, en effet, étant toute seule au bureau, mardi dernier, vers les six heures, acheté un titre au comptant à une personne qui a déclaré s'appeler Mlle Monique et demeurer rue Oudinot, chez M. Franquetot. Cette personne avait son livret de caisse d'épargne à son nom, plusieurs enveloppes de lettres, une quittance de loyer au nom de M. Franquetot, la même sans doute que vous venez de me montrer. Elle a dit qu'elle était envoyée par son patron qui avait un paiement un peu pressé à faire. Sur la vue des papiers, ma fille a payé... Elle a eu grand tort. Elle débute seulement. Elle n'est pas expérimentée... Mais ce ne doit pas être le titre que vous cherchez, car vous parlez de cinq cents francs, et nous n'en avons versé que deux cent quinze... Jugez vous-même. »

Mme Franquetot prit le bordereau et put y lire : « *Comptoir Saint-Placide. — C. Cadeau-Bonnet, changeur. Rue de Sèvres, 95, à l'angle de la rue Saint-Placide. — Acheté de Mademoiselle*

Monique, 8, rue Oudinot, le 7 avril 1900, — 2/4 Ville de Paris 1871, 107 fr. 50 — 215 fr., »

et, sur un timbre de quittance, la personne qui avait vendu la valeur et touché le montant avait signé : « *Mlle Monique.* » La mère de Marguerite n'eut pas plus tôt vu la signature qu'une stupeur se peignit sur son visage. Elle regarda de nouveau le chiffre de 215, et de nouveau les lettres de cette signature. L'altération de ses traits fut si effrayante que la changeuse lui demanda : « Mais qu'y a-t-il, madame?... Vous vous trouvez mal?... » Cette interpellation rendit à la pauvre femme la conscience de la situation. Elle remit le bordereau en disant : « Je vous remercie, madame. Ce n'est pas ce que je croyais, en effet. Il y a une erreur... » Et, comme si elle eût été la coupable du faux qu'elle venait de constater, elle sortit de la boutique en balbutiant des excuses, la tête baissée, tandis que Mme Cadeau-Bonnet, stupéfaite, disait de son côté à sa fille :

— « Il paraît que la brave dame s'était trompée. Ou bien, il y a quelque *imbroglio* que je ne comprends pas... Cette fois, je n'en parlerai pas à ton père. Mais, pour l'amour de Dieu, ne recommence jamais... C'est trop dangereux d'acheter un titre à un inconnu, tu en as la preuve... »

— « Cette demoiselle était si propre sur elle, »

répondit Mlle Céleste Cadeau-Bonnet. « Son chapeau, son manteau, avaient l'air si soignés. Ses papiers étaient si bien en ordre, l'enveloppe de chaque lettre coupée avec tant de soin!... Il n'y a qu'un instant où j'ai eu un peu l'idée de me méfier, quand je lui ai fait signer le bordereau... Il m'a semblé qu'elle hésitait, qu'elle allait dire non... Mais ç'a été l'affaire d'une seconde, et tout de suite elle a pris la plume et écrit son nom si vivement. Regarde... »

Tous les curieux de nature humaine et qui ont suivi de près des débats de cour d'assises, surtout en province, connaissent bien cette loi singulière de la mentalité criminelle chez les gens du peuple, en particulier chez les paysans : à l'extrême complication des plans, et qui décèle le plus inventif, le plus subtil esprit de ruse, ils associent sans cesse des grossièretés de moyens qui déconcertent par l'illogisme de leur imprévoyance. C'est ainsi que l'impulsive Marguerite, au moment où elle déployait, pour perdre Monique et empêcher son mariage en la déshonorant, un véritable génie de scélératesse, avait laissé derrière elle cette signature au bas de ce bordereau, dont la production suffisait à ruiner du coup l'édifice de sa machination. Il est vrai de dire qu'en allant présenter le titre

au bureau de change, elle avait ignoré qu'on lui demanderait d'écrire quoi que ce soit. Dans la surprise où l'avait jetée la présentation du reçu à remplir, elle avait esquissé le geste d'hésitation remarqué par la fille du changeur, puis elle avait eu peur, en refusant, de se dénoncer. Elle avait pris simplement, en signant, la précaution instinctive de tracer les lettres du nom de Monique en caractères plus grands qu'à l'habitude. Avec cette incroyable sécurité qui accompagne l'exécution de leurs projets dans ces tempéraments passionnés et primitifs, elle s'était dit que si jamais on arrivait à une enquête, ce détail lui permettrait de nier. Et puis, dans la sauvage ardeur de sa haine, elle n'y avait même plus pensé. Elle n'avait pas calculé que cette signature serait examinée hors de sa présence, sans qu'elle pût même suggérer une explication, et accompagnée d'un fait qui attesterait plus certainement encore l'innocence de sa victime. Ce fait était la différence entre les deux cent quinze francs mentionnés sur le bordereau et les cinq cents francs versés par Monique pour le rachat du titre qu'elle était accusée d'avoir volé. Dans la tête de Mme Franquetot, arrivée au Comptoir Saint-Placide avec une sûre espérance de tenir enfin contre l'orpheline le témoignage absolu, cette soudaine révélation de deux circonstances

aussi complètement favorables à la calomniée devait produire et avait produit une véritable révolution.

— « Mais c'est l'écriture de Marguerite!... » se disait-elle en remontant le long des boutiques et des échoppes dans cette populeuse portion de la rue de Sèvres qui va de la rue du Bac au boulevard. « Un peu plus grande.. C'est bien son écriture cependant... Avec cela que l'autre n'est pas capable de l'avoir imitée!... Pourquoi? Est-ce que je sais?.. C'est bien singulier tout de même. Mais si c'est Monique qui a vendu le titre... » Elle admettait déjà, malgré elle, la possibilité qu'il y eût doute sur l'identité du voleur ou de la voleuse. « Pourquoi nous a-t-elle renvoyé cinq cents francs au lieu de deux cent quinze?... » Quoique la plus irraisonnée des partialités, celle d'une mère jalouse pour sa fille, obscurcît ce cerveau de montagnarde, on l'a trop vu depuis le commencement de cette humble tragédie domestique, la bonne foi y demeurait entière. Françoise Franquetot était capable des pires iniquités, à la condition qu'elle en fût inconsciente. Elle était incapable de commettre de parti pris la plus légère injustice. Sa physionomie d'un animalisme loyal et rude était le vivant miroir de son caractère. Il y avait en elle un mélange de brutalité instinctive et d'intran-

sigeante droiture. C'était cette franchise, fruste et maladroite, mais si savoureuse, qui l'avait fait supporter, et mieux que cela, aimer par un mari aussi délicat et sensitif que Franquetot. Elle pouvait, dans son inintelligence, méconnaître les plus évidentes réalités. Mais, savoir qu'elle avait — pour prendre un de ses termes — « fait préjudice » à quelqu'un, fût-ce son pire ennemi, et ne pas réparer ce préjudice, elle ne le pouvait pas. Pas une seconde, durant le temps qu'elle mit à rentrer, par cette rue de Sèvres, puis par la rue Rousselet, dans le logement de la rue Oudinot, elle ne fut tentée de se dire : « Tant pis, Monique n'avait qu'à se défendre... » Cette solution l'eût pourtant dispensée de prolonger une recherche au terme de laquelle son lent mais sincère esprit entrevoyait une vague chose, indéterminée, inconnue, et déjà, rien qu'à la pressentir, souverainement pénible. Car elle la pressentait, sans qu'elle se la formulât avec des mots précis et nets. Mais si la vérité ne lui était pas apparue, confusément, lointainement, dès que son regard avait reconnu l'écriture de Marguerite sur le timbre d'acquit du bordereau, aurait-elle éprouvé cette terreur subite sous le regard de la changeuse? Aurait-elle été secouée de ce tremblement intérieur à l'idée que la main de sa fille avait en effet tracé ces

caractères? Aurait-elle subi ce saisissement, comme devant un abîme soudain ouvert, cet irrésistible besoin d'en finir, de rentrer chez elle aussitôt, d'interroger son enfant, — de comprendre enfin? Autant elle avait mis d'acharnement à confondre Monique, quand elle la croyait coupable, autant elle allait mettre, en présence d'un indice qui déconcertait sa conviction première, d'entêtement à le couler à fond, dût le résultat lui donner le plus mortifiant démenti.

— « Si c'était la signature de Marguerite, » conclut-elle, après avoir, pendant une demi-heure, et une fois rentrée chez elle, tourné et retourné en tous sens les diverses hypothèses qui se présentaient à son raisonnement, « c'est donc qu'elle aurait vendu le titre. Ce serait elle alors qui l'aurait pris — et avec celui-là les autres? Elle les aurait cachés dans la doublure de la robe de Monique? Pour se sauver, elle, et perdre l'autre?... Non. C'est impossible... »

Les réflexions qui avaient amené la peu imaginative Françoise à se prononcer intérieurement ces phrases, grosses d'un si douloureux soupçon, avaient été bien profondes. Car, pour la première fois peut-être de sa vie, l'économe mère de famille n'avait pas troqué, de retour au logis, sa toilette de ville contre la jupe à l'épreuve des taches, le caraco solide et le tablier bleu de la

ménagère. Elle s'était assise sur une chaise, sans même ôter son chapeau, et elle demeurait là, les grosses semelles de ses larges souliers posées à plat sur le carreau rouge, ses fortes mains gantées ouvertes sur ses genoux, dans cette attitude ruminante de paysanne, que son endimanchement, au milieu des cuivres reluisants des casseroles et parmi l'éclat lustré des mallons, rendait plus pittoresque encore. Elle en sortit, par le brusque mouvement de quelqu'un qui veut, coûte que coûte, finir une lancinante incertitude, et elle alla dans le corridor, frapper trois coups à une certaine place, avec le manche du balai. Cet endroit du palier donnait juste au-dessus de l'atelier de tapisserie. Depuis des années, Mme Franquetot employait ce procédé expéditif pour appeler sa fille sans descendre et afin d'éviter la dépense d'une installation de sonnette. Une minute s'était à peine écoulée, Marguerite parut. Elle ne put retenir une exclamation de surprise en voyant sa mère habillée ainsi, et elle lui demanda :

— « Où vas-tu, maman, et qu'as-tu décidé?... »

— « Je ne vais nulle part. Je rentre, » répondit la mère. Les deux femmes avaient passé dans la cuisine. Mme Franquetot avisa au bout d'une planche une écuelle ébréchée, sur laquelle posaient une vieille plume et une petite bouteille

d'encre. Elle s'en servait pour griffonner ses comptes, avec l'orthographe qu'on devine. Elle eut tôt fait de trouver une feuille de papier blanc. Encre, plume, papier, elle plaça le tout sur une table qu'elle débarrassa des ustensiles qui l'encombraient. Elle dit à sa fille, en lui avançant une chaise :

— « Assieds-toi là, et écris... »

— « Que faut-il que j'écrive?... » demanda Marguerite.

— « Signe ton nom, simplement, » dit la mère.

— « Mais pourquoi? » fit l'autre étonnée.

— « Signe toujours, tu comprendras tout à l'heure. » Quand la jeune fille eut obéi à cet ordre, Mme Franquetot prit la feuille et regarda la signature avec une extrême attention. Elle posa de nouveau le papier sur la table en disant :

— « Signe un peu plus gros... » Et, quand sa fille eut obéi : « Signe le nom de Monique, maintenant, et un peu plus gros aussi, » dit-elle.

— « Mais pourquoi, maman? » interroge de nouveau Marguerite. La physionomie de sa mère et la singularité de ces préparatifs avaient commencé de l'inquiéter. Cette inquiétude avait augmenté, quand Mme Franquetot l'avait priée de signer son nom, d'abord avec son écriture habituelle, puis dans des lettres plus grandes, comme celles qu'elle se rappelait si bien avoir

tracées, au bas du bordereau, chez le changeur. Le dernier ordre de la mère porta ce trouble à son comble. La fille voulut pourtant obéir... Sa main tremblait tellement qu'elle ne put pas aller au delà de la première syllabe, et ses doigts laissèrent tomber sa plume, tandis que la vieille femme, devant cet aveu muet et d'autant plus indiscutable, s'écriait d'un accent déchirant :

— « Malheureuse ! C'était donc toi !... Ce n'est pas la peine de nier... » continua-t-elle. « Je viens de chez le changeur, j'ai vu ta signature. J'ai vu le chiffre de ce que tu as touché... Où est cet argent, d'abord? Qu'as-tu fait de ces deux cent quinze francs?... Mais réponds donc.. Qu'en as-tu fait? Que tu les aies volés, c'est abominable, mais que tu aies voulu cacher ton vol en accusant une autre, c'est une infamie... »

— « Non, maman ! » protesta Marguerite, « je n'ai pas fait cela... Cet argent, je l'ai ici. Je le rendrai tout. Je n'ai pas voulu voler. C'est me venger que je voulais, pas autre chose, ne crois pas autre chose... Monique et Michel avaient des rendez-vous, rue Masseran, tous les jours. Je le savais. Je les avais suivis. Il lui écrivait. Il allait l'épouser... Alors, l'autre jour, ces papiers étaient dans le tiroir... Ils m'ont tentée, j'en ai pris cinq, c'est vrai, mais pas pour l'argent. J'ai pris les papiers pour la perdre, pour qu'on les

trouve chez elle, pour que papa la chasse, pour qu'il y ait entre eux quelque chose, que Michel la soupçonne, qu'elle s'en fâche, qu'ils ne s'épousent pas... Voilà ce que j'ai fait, rien que cela... »

— « Ah! j'aimerais mieux encore que tu eusses volé pour voler, » gémit la mère. « Mais oui. On est faible. On prend, on peut se repentir, on peut rendre... Mais que toi, ma fille, tu aies eu ce vice, cette lâcheté!... Ah! malheureuse! malheureuse!... » Et, dans une crise de colère, empoignant son enfant par les deux bras, la sauvage paysanne la jeta à deux genoux par terre, et elle criait : « Mais demande-moi donc pardon de m'avoir fait faire ce que tu m'as fait faire... Car, enfin, j'ai porté un faux témoignage auprès de ton père, à cause de toi... Je l'ai porté, moi, Françoise Franquetot, moi qui n'ai jamais fait tort d'un liard à personne... Pardon, demande pardon, et tout de suite!... »

— « Pardon, maman!... » suppliait Marguerite. « Pardon, tu me fais mal!... Ah! laisse-moi m'en aller, ne me serre pas... Écoute-moi. Quand on est jalouse, on souffre tant!... On est comme folle. Ça vous tient. Ça vous retourne. Ça vous traîne. On est en proie. On ne se connaît plus... J'ai perdu la tête... Je ne recommencerai plus jamais, jamais... »

— « Mais quand tu nous as vus, ton père et

moi, chercher ces papiers, notre chagrin ne t'a pas retourné le cœur?... Nous ne sommes pas des gens riches, nous autres. Nous n'avons pas des mille et des cent. Nous n'avons que ça : notre honneur. On pouvait, on devait nous soupçonner. Il ne s'agissait pas de Monique dans ce moment-là, ni de ton cousin, il s'agissait de nous, — de nous que cette fille a le droit de mépriser... Elle ne cherchait qu'un prétexte à être ingrate, tu le lui as fourni... C'est elle qui a le beau rôle maintenant. Je suis sûre qu'elle a deviné la vérité. Elle sait que tu es la coupable. Voilà pourquoi Michel ne t'a pas parlé. Et elle a voulu faire la fière, pour être quitte avec nous. Elle est quitte... Comment as-tu pu nous laisser recevoir ces cinq cents francs quand tu savais que nous n'avions pas le droit de prendre cet argent? Mais j'ai trouvé ta punition. C'est toi qui les lui rendras, ces cinq cents francs, en mains propres... »

— « Non, maman, » dit Marguerite, en se relevant, « tu ne me demanderas pas cela, » et, avec une terreur sur son visage : « Non, non. Je ne le ferai pas. Jamais. Jamais. »

— « Tu le feras, » reprit la mère. « Ton père et moi, nous saurons bien t'y forcer. Comme ça, du moins, elle ne pourra pas dire que nous avons été complices... »

— « Tu veux parler à mon père?... » implora la jeune fille, en joignant les mains avec plus d'épouvante encore... « Ah! maman, je rendrai l'argent à Monique, moi-même. Je lui demanderai pardon. Mais que papa ne sache rien!... Tu ne l'as donc pas vu, quand il a cru que c'était elle, et sa fureur?... Il me tuerait... Maman, je t'en supplie, ne lui parle pas! Ne lui parle pas!... » Elle s'approchait de Mme Franquetot, elle la prenait par les vêtements, elle essayait de l'embrasser, de la retenir. Cette idée de la dénonciation au vieux sculpteur achevait de l'affoler. L'implacable femme la repoussa d'un geste brutal comme un coup de poing, en disant :

— « Il fallait y penser avant. Ton père saura tout, et tout de suite. Je ne veux pas qu'il me reproche jamais d'avoir eu une chose comme ça sur le cœur, et de l'avoir gardée. C'est lui l'homme et c'est sa maison. Je suis sa femme et tu es sa fille. Je ne lui ferai pas ce tort... » Et, joignant l'action à la parole, elle se mit à appeler : « Franquetot! Franquetot! » — Puis, par crainte que sa fille ne s'échappât, elle lui courut après, cette fois, elle lui saisit le poignet dans sa main, et la tenant ainsi, comme dans un étau, elle la traîna d'abord sur le carré de l'escalier, puis, comme son mari ne lui répondait pas, jusqu'au milieu des marches, et elle appela de

nouveau : « Franquetot !... » C'est dans cette attitude que l'ornemaniste les vit toutes deux, Marguerite se débattant et Françoise la pressant, à la meurtrir, de sa rude étreinte. Cette scène de lutte muette, à deux pas des ouvriers, entre cette mère et cette fille, annonçait quelque événement domestique si grave à la fois et si inattendu, que, d'instinct, le père comprit la nécessité qu'il n'y eût aucun témoin. Il referma la porte de l'atelier, sans poser aucune question à sa femme, qui déjà était remontée avec sa prisonnière au premier étage, et ce fut seulement dans la cuisine, bien sûr enfin que personne ne pourrait rien entendre, qu'il sépara les deux combattantes, en prenant Mme Franquetot d'une main et Marguerite de l'autre, et en leur disant :

— « Que se passe-t-il ? Qu'est-ce que tu as fait à ta mère, Gote ?... Calme-toi, Françoise... » Puis de nouveau à l'autre : « Tu ne trouves donc pas que j'ai eu assez de chagrin, ces temps derniers. que tu veux m'en donner d'autres, toi aussi ?... »

VI

EXPLICATIONS

Il n'y a rien de plus effrayant, dans les circonstances tragiques de la vie, que certains silences, quand on attendait une explosion. On tremblait par avance de cet éclat que l'on prévoyait. On a plus peur encore de ce calme dont on ne comprend rien sinon qu'il recouvre une volonté plus implacable, plus irrémédiable. Cette terreur devant le silence, Marguerite Franquetot la ressentit jusqu'à être obligée de s'asseoir, — tant son être tout entier fut comme dissous, rien qu'à subir le regard de son père, tandis que sa mère racontait, avec la dure crudité de son langage et tout de go, les incidents de ces deux dernières heures : la conversation avec Michel Tavernier et l'affront fait à Marguerite, sa colère à elle, sa visite chez le changeur pour y demander le reçu signé par Monique, et ce qu'elle avait lu sur ce reçu, et le reste. Franquetot avait écouté ce récit sans une parole, sans un geste. Pour qui connaissait son expansion habituelle, cette im-

mobilité, jointe à une pâleur presque livide, révélait un bouleversement intérieur si intense, si total, que tout en pouvait sortir, même le meurtre. Quand sa femme eut achevé de parler, il demeura encore silencieux durant quelques minutes qui parurent interminables à la coupable; puis, s'adressant à elle, il lui dit d'une voix qui la fit tressaillir de saisissement, tant l'accent en était profond, mais sans cette colère indignée qu'elle attendait. Elle l'aurait mieux aimée que l'espèce de sévérité froide et infiniment triste avec laquelle le vieil ouvrier lui demandait :

— « Tout ce que ta mère vient de m'apprendre est vrai ? Tu le reconnais ?... »

— « Oui, mon père, » répondit-elle, « mais... »

— « Ne m'interromps pas, » reprit-il, « réponds seulement à mes questions. Comprends-tu qu'en te conduisant comme tu t'es conduite, tu as commis une action abominable? Oui, abominable... Envers cette pauvre fille d'abord qui n'a ni père ni mère, et qui a été élevée avec toi, comme ta sœur ; et tu allais, s'il ne s'était pas trouvé près d'elle un grand cœur, la jeter à la rue, sur le pavé, sans appui, sans rien, déshonorée?... Envers ta mère et moi, que tu faisais les complices de cette affreuse injustice, et pourquoi? Parce que nous ne pouvions même pas

avoir l'idée de te soupçonner d'une pareille chose... Envers toi-même enfin. Est-ce que tu crois que tu n'aurais pas été horriblement malheureuse avec ce remords sur ta conscience et sûre que Monique savait tout? Car sa conduite, à elle, te le prouve, qu'elle sait tout, et Michel aussi. Et tu aurais dû supporter à toutes les heures, à toutes les minutes, l'idée de leur mépris!... Tout cela est-il vrai aussi? Sens-tu bien que c'est vrai? Réponds-moi. »

— « C'est vrai, mon père, » dit Marguerite.

— « Je ne t'infligerai pas de punition, » continua Franquetot. « Ta faute est trop grande. Si tu t'en repens, je le verrai... Je ne t'en reparlerai plus jamais. Tu sauras que je t'ai pardonné le jour où je t'embrasserai... D'ici là tu seras pour moi une étrangère... C'est à toi de mériter que je t'appelle de nouveau ma fille. Je t'ai dit tout ce que j'avais à te dire. Et maintenant, va laver tes yeux, que l'on ne voie pas que tu as pleuré, et redescends travailler... »

— « Comment ne l'as-tu pas punie, mon homme? » demanda Françoise Franquetot, quand Marguerite eut quitté la pièce. Les deux femmes n'avaient ni l'une ni l'autre osé interrompre le père. Il avait déployé, en effet, pour prononcer ce petit discours adressé à sa fille, cette inex-

primable dignité qu'il savait avoir quelquefois. Les personnages tels que lui, mi-ouvriers et mi-artistes, se trouvent tout naturellement prendre à de certaines heures des façons de gentilshommes, comme ils se trouvent en avoir les sentiments. A d'autres heures ils retombent à la brutalité de leur classe et de leur profession. Franquetot avait, quelques instants auparavant, reçu et traité son neveu presque en butor. — Il avait cédé alors aux portions plébéiennes de son tempérament. — Il venait, dans son attitude vis-à-vis de Marguerite, de manifester les portions délicates de sa sensibilité, celles qui faisaient de lui un aristocrate de son métier, un poète de la sculpture sur bois, un amant de l'Idéal, un enthousiaste. L'explication qu'il donna de cette attitude ne pouvait certes pas être entièrement comprise par la loyale mais grossière créature que les hasards de la destinée lui avaient imposée comme compagne. Pourtant, elle en sentit l'humanité profonde, car, tandis qu'il parlait, elle ne put se retenir d'essuyer les larmes que cette confession de « son homme », comme elle disait, lui arracha. Faute du tablier, dont le coin lui servait d'habitude dans des occasions pareilles, elle employa ses gants qu'elle avait gardés aux mains, — autre preuve bien significative que cette série d'événements, pour elle

mouïs, l'avait comme aliénée d'elle-même ! — Et les doigts de fil noir se marquaient, détail comiquement touchant, en longues raies sombres sur son rouge visage.

— « Pourquoi je ne l'ai pas punie? » répondit Franquetot. « Parce qu'en la regardant, tandis que tu me parlais, je me suis mis à la revoir toute petite, dans cette même chambre, quand elle jouait avec Monique, et, tout d'un coup, là, j'ai senti que si elle était arrivée à tant la haïr, ce n'était pas tout à fait sa faute... Il y a longtemps que j'ai vu commencer cette antipathie, chez toi aussi, ma pauvre femme, ne dis pas non. Seulement, toi, tu es très juste, et tu viens de le prouver une fois de plus en déchargeant l'innocente sitôt que tu l'as sue innocente. Cependant, toi non plus, tu ne l'aimes pas... Depuis trois jours qu'elle est partie, j'ai tant compris cela ! Tu étais heureuse qu'elle ne fût plus dans ta maison, de ne plus l'entendre qui allait et venait, de ne plus me voir l'aimer... C'est moi qui suis au fond de cette rancune que vous gardez toutes deux à Monique... J'ai eu trop de plaisir à être avec elle, c'est vrai, je l'ai trop montré. J'aurais dû me souvenir que vous deviez passer avant tout, toi, ma femme, et Gote, ma fille. J'aurais dû deviner que vous seriez jalouses... Qu'est-ce que tu veux? Monique et Michel, c'était aussi le

meuble que j'aimais en eux. Ils le compronaient si bien, le meuble, et c'est ma toquade, à moi, c'est mon grain de folie... Alors je ne vous ai pas assez montré ce que j'avais dans le cœur pour vous... Ça vous a aigries contre l'autre. Et quand, sur cela, est arrivée cette jalousie d'amour, la petite a vu rouge et elle a mal agi, très mal, mais si elle est fautive, j'en ai bien ma part. Voilà pourquoi je n'ai pas pu la punir... La forcer de demander pardon à Monique, comme tu le voulais, c'était si dur! Ça lui aurait encore empoisonné le cœur davantage... C'est moi qui suis le père. C'est moi qui suis responsable. C'est moi qui demanderai pardon pour elle... »

— « Toi, mon ami, demander pardon? » s'écria Françoise. « Toi, un homme du bon Dieu, et qui as toujours vécu pour les autres, et à Monique qui te doit tout!... » Et, faisant sur elle un effort, qui donna pour une seconde à ses grands traits, taillés comme à coups de serpe, une expression exaltée de martyre volontaire : « C'est vrai, Hippolyte, que je ne l'aime pas, cette fille. C'est vrai que je la hais. C'est plus fort que moi. Elle a rendu mon enfant mauvaise. Elle lui a pris son cousin. Et puis, c'est vrai que j'en suis jalouse. Ça m'est si dur, mon homme, d'être une bête et de ne pas toujours comprendre quand tu parles... Elle a eu de l'éducation, du temps, de la tête.

Elle t'a connu toute jeune. Moi, quand je t'ai rencontré, c'était trop tard. A peine si je savais lire et écrire. Je n'ai su que te servir... Hé bien ! c'est moi qui irai lui demander pardon, puisqu'il faut que quelqu'un y aille... Mais pas toi. Pas toi... »

— « Si, moi, » répéta Franquetot. « Tu oublies que c'est moi qui l'ai chassée. C'est moi qui dois la ramener... »

— « Tu vas la ramener ? » dit-elle.

— « Et tu la recevras, » insista-t-il. « C'est à ce prix que nous effacerons ce qu'a fait Marguerite. Nous le devons. Et tu ne seras plus jalouse, je te le promets. Avant aujourd'hui, je savais bien que je t'aimais et ce que tu valais. Je ne savais pas combien... »

Franquetot avait tendu les bras à sa femme. Les deux époux s'étreignirent d'un long embrassement. Ils venaient d'échanger des mots trop sincères, ils étaient descendus trop profondément dans l'âme l'un de l'autre, pour qu'une fois le premier mouvement de révolte passé, Françoise essayât de faire revenir son mari sur une résolution conforme malgré tout à l'idée que son esprit, imbu des fortes coutumes de sa montagne, se faisait du rôle d'un chef de famille. S'il y a, comme le croyait sa foi robuste de catholique,

un séjour d'épreuve au lendemain de la mort, les instants qui suivirent cet entretien lui seront assurément comptés sur son temps de purgatoire. « Apporte-moi mon chapeau et ma jaquette, » avait dit Franquetot, « c'est tout de suite que je veux y aller... » Et Françoise les apporta, et elle aida l'ornemaniste à passer ce vêtement de sortie, et elle alla elle-même, voyant le temps incertain, lui chercher l'unique parapluie du ménage. Enfin elle le regarda descendre l'escalier, et quand il eut refermé la porte sur lui, elle se mit à pleurer des grosses larmes qui tombaient, tombaient, qui roulaient sur ses joues, qui tachaient son corsage de gala auquel elle ne pensait plus, et, dans la naïveté de sa douleur, elle sanglotait :

— « Il a raison. Nous serons quittes, après cela... C'est égal, si nous n'avions pas pris cette enfant tout de même, rien ne serait arrivé... Voilà ce que c'est que d'être trop délicat. On en est puni... »

Si Franquetot eût entendu cette exclamation, où se résumait cette stricte philosophie du tien et du mien, trop naturelle aux gens du peuple, toujours à la tâche et à l'heure, peut-être aurait-il senti davantage encore ce qu'il sentait si vivement déjà à ce moment même : cette différence

trop profonde entre lui et ceux de son sang, et la ressemblance au contraire trop complète, trop intime, entre son cœur et celui de cette fille adoptive, à la recherche de laquelle il allait maintenant. Il avait été bien sincère tout à l'heure dans ses remords de sa partialité envers sa pupille, comme il avait été bien lucide dans la vue du caractère de Marguerite et des ravages qu'y avait produits la secrète jalousie envers l'étrangère. Mais se reprocher une inclination, une émotion, une préférence, ce n'est pas cesser de les éprouver. Tandis qu'il s'acheminait vers l'avenue du Maine et l'atelier de Michel, par qui seul il pouvait avoir l'adresse de Monique, le vieil artiste retombait, malgré lui, dans la faute qu'il avait avouée à sa femme. Il oubliait presque et cette femme et sa propre fille, dans la joie d'avoir retrouvé l'enfant de son esprit, et de ne plus avoir à la soupçonner. Lorsqu'il eut demandé au portier de l'espèce de cité où logeait son neveu si M. Tavernier était là et qu'il eut reçu une réponse affirmative, il dut s'arrêter, tant son cœur battait fort. L'atelier, qui portait le numéro 7 au-dessus de sa porte, était comme une cellule d'une vaste ruche composée d'un grand nombre de pièces semblables, toutes au rez-de-chaussée, avec de petits logements attenants au-dessus. Il y en avait ainsi dix-huit, neuf de chaque côté,

distribués le long d'une allée centrale, pavée, et qui aboutissait au hangar d'une entreprise de camionnage. Un spéculateur avait, en attendant la plus-value de ces terrains, dressé au rabais ces constructions légères, dont les murettes étaient toutes en briques creuses. Il les louait dans d'assez bonnes conditions pour que ces dix-huit ateliers fussent presque toujours occupés. C'était un symbole, cette petite caserne, distribuée en compartiments égaux, de l'enrégimentation qu'une société de plus en plus égalitaire et niveleuse exerce, même sur les existences les moins classées. L'indépendance et le bohémianisme reprenaient leurs droits derrière les hauts vitrages à travers lesquels les visiteurs de ce caravansérail pouvaient apercevoir, appendus aux murs, des moulages en plâtre et des armes, des toiles commencées et des instruments de musique, enfin la décoration incohérente et pittoresque des habitacles de cet ordre Il est bien probable que si un génie tout-puissant, comme ceux des Contes arabes, eût ouvert à la fois les dix-huit portes, les tableaux qu'eussent présentés ces intérieurs de libres artistes à leur début n'auraient pas tous eu le caractère pathétique et vraiment jeune, au plus noble sens de ce beau mot si profané, qu'offrit l'atelier de Michel Tavernier au regard de son

oncle, lorsque celui-ci se fut décidé enfin à frapper et que le sculpteur lui eût crié simplement : « Entrez!... »

Monique était assise sur une chaise, placée sur la sorte de large piédestal destiné aux modèles, sans chapeau, ses beaux cheveux blonds relevés comme d'habitude en une masse fauve, d'où s'échappaient des boucles rebelles, toute modeste, toute menue, dans sa robe de travail, avec un tablier à épaulettes, et l'active enfant s'occupait à un petit ouvrage de lingerie. Pour adoucir l'amertume que Michel avait rapportée de sa visite à la rue Oudinot, elle lui avait offert elle-même de poser enfin pour son buste, qu'il rêvait de faire depuis longtemps. Elle lui avait toujours dit : « Après notre mariage... » Puis, le voyant si vivement irrité, elle lui avait proposé d'employer à la première maquette les quelques jours qu'elle avait à elle, avant d'aller chez son nouveau patron. Elle avait pensé que ces séances de pose calmeraient la colère du jeune homme. Elle comptait, de son côté, en profiter pour ourler et marquer le petit trousseau de leur futur ménage. Répondant à l'entière confiance que lui avait montrée Michel par une confiance égale, elle n'avait pas appréhendé ces tête-à-tête avec le jeune homme, dans cette solitude, ni que sa présence chez son fiancé pût être mal

jugée. Aussi avaient-ils, d'un accord tacite, laissé la clef sur la porte. A la vue de son oncle, les doigts du sculpteur, en train de dégrossir l'énorme boule de terre glaise montée devant lui, s'arrêtèrent de leur geste. Monique, elle, était devenue aussi blanche que la serviette sur laquelle se penchait son joli visage. Franquetot n'était pas moins ému que les deux jeunes gens. Ce fut lui pourtant qui rompit le premier le silence. Il s'avança vers eux d'un pas ferme, et, les associant dans une appellation qui, par elle seule, était un désaveu des injustes sévérités qu'il lui avait montrées :

— « Mes enfants, » dit-il, « je viens vous demander pardon à tous deux. A toi, Monique, de t'avoir traitée comme je t'ai traitée avant-hier; — à toi, Michel, de t'avoir mal reçu tout à l'heure... J'ai été trompé, indignement trompé. A présent, je sais tout. Cette malheureuse a tout avoué... »

— « Ah! parrain, cher parrain! » s'écria Monique, et, s'élançant de sa chaise, elle se tapit contre la poitrine de Franquetot. « Ne continue pas, n'en dis pas davantage... » supplia-t-elle. « Tais-toi. Nous ne voulons rien savoir d'autre, sinon que tu crois en moi de nouveau... Cela nous suffit, n'est-ce pas, Michel?... et que tu consens à notre mariage... Le

reste, vois-tu, cela n'est rien, cela n'existe plus.. Le malentendu avec toi est fini. Il n'y avait que cela qui importait. J'étais très sûre que la vérité serait connue un jour... Je n'espérais pas si tôt... Et tu as voulu que nous le sachions tout de suite, Michel et moi... Ah ! Merci ! Merci !... Que tu es bon ! J'ai eu bien du chagrin ces jours derniers... Mais tout est payé. Tout... Entre vous deux, ainsi, personne au monde ne peut plus rien me faire... »

La charmante fille avait, en parlant de la sorte et en même temps qu'elle embrassait son père adoptif, attiré vers lui son fiancé pour unir les mains des deux hommes, et, pleurant de joie :

— « Voilà le vrai jour de mes fiançailles !... Vous me devez un cadeau tous les deux. Vous engagez-vous à m'accorder ce que je vous demanderai ? Est-ce promis, Michel ? »

— « C'est promis, » dit le jeune homme.

— « Et toi, parrain ? »

— « Oui, » répondit Franquetot.

— « Hé bien ! je vous demande de n'en vouloir, ni l'un ni l'autre, à personne à cause de moi. A personne ? Entends-tu, Michel ?... Tu as promis... Tu n'as pas tenu tout à fait l'autre promesse. Tu as déjà cette faute à te faire pardonner... »

Le sourire de ses lèvres frémissantes était si

doux, il y avait dans ses yeux humides d'attendrissement une si engageante supplication de ne pas lui gâter cette minute de félicité absolue, sa fine tête se penchait sur son cou un peu frêle avec tant de grâce coquette, les traits de son délicat visage s'éclairaient d'une imploration si émue et si spirituelle, que l'amoureux de cette adorable créature sentit se fondre toute sa rancune contre celles qui l'avaient persécutée, l'une par perfidie, l'autre par inconscience, et il répondit :

— « Je t'obéirai, Monique. Tout est oublié... »

— « Et toi, parrain?... »

— « Ce n'est pas à moi d'oublier, » dit Franquetot, « c'est à toi... »

— « Non, c'est à toi aussi, » répliqua-t-elle, en secouant sa petite tête. Jamais sa ressemblance avec les portraits du dix-huitième siècle, qui, tant de fois, avait frappé l'ornemaniste, n'avait été plus saisissante. Quel sang coulait dans les veines de l'enfant trouvée? Il se l'était demandé si souvent, et, si souvent, il avait pensé que ce devait être du sang noble, et chaque fois son idolâtrie pour elle avait grandi de tout le culte qu'il portait aux ombres des grandes dames pour qui travaillaient les Œben et les Riesener. A cette minute où elle déployait, comme par une aristocratie innée de sa jolie nature, tant de

magnanimité instinctive, une si spontanée générosité, elle était vraiment, même dans sa simple toilette, une petite patricienne entre deux de ses servants, et le vieil ouvrier finit par lui répondre, en résumant toutes ses impressions d'un mot qui, dans sa bouche à lui, le dévot de Louis XVI et de Marie-Antoinette, était la plus souveraine des flatteries :

— « On vous obéira, Madame la Reine... D'ailleurs, » ajouta-t-il, « tu vas en juger toi-même, car je t'emmène... J'ai dit à l'atelier que tu étais allée travailler en province pour quelques jours. Si tu reviens maintenant, on n'aura même pas eu le temps de remarquer ton absence... »

A ces paroles de Franquetot, la jeune fille s'était retirée de lui. Le sourire qui animait ses yeux et sa bouche s'était éteint. Elle fit plusieurs pas en long et en large, comme si la réponse qu'elle se préparait à faire au cher et brave homme lui coûtait beaucoup. Enfin, elle s'arrêta devant lui, et gravement, tendrement, timidement aussi, comme quelqu'un qui sait qu'il touche à une plaie profonde, et qui pourtant croit de son devoir d'y toucher :

— « Non, parrain, je ne rentrerai pas chez toi. J'irai demain, après-demain, laisse-moi le choix du jour, vous faire visite avec Michel. Mais je n'habiterai plus rue Oudinot... Je n'en

veux à personne, comprends-moi bien. Toi, je t'aime, ah! comme j'aimerais mon père, et je garde à Mme Franquetot une grande reconnaissance. J'ai pardonné à Marguerite... Mais, qu'est-ce que tu veux? Ce n'est pas ma place chez elles. Dès la première heure où je leur ai porté ombrage, mon devoir était de m'en aller. C'est ta femme et c'est ta fille. Je les respecte. Chez toi, elles sont chez elles, et moi, tu as beau me traiter comme ton enfant, je ne suis pas de la famille. Tu le sais comme moi, ma présence leur était pénible auparavant. Maintenant elle ne peut que leur être un supplice. Ne me demande pas de le leur infliger, et ne le leur inflige pas. Tu voudrais, je lis si bien en toi, me faire triompher, me réhabiliter... A quoi bon?... Ce n'est plus Monique, l'enfant trouvée, qui doit reparaître rue Oudinot, c'est Monique, la fiancée de ton neveu, c'est Monique, ta nièce Si tu savais comme j'ai besoin d'avoir une vraie place à moi dans le monde, bien régulière, bien avouée!... Ne vois pas là de l'orgueil. Je n'en ai pas, mais j'ai trop souffert de n'être pas comme les autres. Je ne peux pas recommencer, même pour un peu de temps, même auprès de toi... »

— « Tu as peut-être raison, » répondit Franquetot, après être, lui aussi, demeuré quelques instants sans parler, et, avec un soupir qui fendit

le cœur de l'orpheline : « Adieu, Monique ; adieu, Michel... C'est égal, si j'avais pu vous garder auprès de moi, j'aurais vieilli bien heureux... Peut-être ne serais-je pas mort sans avoir fait ce que j'avais là... » Il se frappa le front, du geste que la légende prête à tant de grands artistes méconnus. Puis, avec bonhomie et haussant les épaules : « Qu'est-ce que je vais vous raconter? Je serai heureux, nos enfants, puisque vous le serez, et que j'y suis bien pour quelque chose... Tu as dit que tu viendrais demain, Monique, ou après-demain. Tâche que ce soit demain, et, tu sais, je te défends d'acheter les meubles de ton logement... C'est moi qui te les donnerai... Je te les sculpterai de ma main. Ce sera la dot de ton oncle... »

. . . . . .

. . . . . .

... Vous savez maintenant pourquoi la porte qui fait communiquer l'atelier des meubles et celui de la tapisserie était toujours ouverte, quand vous alliez chez le père Franquetot, voici un an, et pourquoi elle est toujours fermée, depuis le départ de Monique. Vous savez pourquoi le bonhomme a tant blanchi durant ces quelques mois, et la cause de ses humeurs taciturnes. Quoi qu'il en ait dit, il n'est pas heureux. De penser au bonheur de sa fille adoptive ne lui

suffit pas. Il la voudrait là, comme autrefois, et là aussi Michel, son élève. L'art, ce suprême consolateur des avortements de tous nos rêves, exerce pourtant sur le vieux sculpteur son influence apaisante, et il goûte, même dans sa mélancolie, des moments très doux. Ce sont ceux où il travaille, secrètement et solitairement, l'atelier une fois vide, à une chaise longue en trois parties, de sa composition, qu'il destine à Monique. Il oublie, à fouiller le bois, de la pointe de sa gouge, avec toute la délicatesse dont il est capable, et sa fille, à laquelle, au fond, tout au fond de son cœur il en veut toujours, et sa femme, dont la vulgarité le fait plus souffrir qu'il ne se l'avoue, et sa déception à l'endroit de son neveu, et ses autres griefs contre le sort : la mort de Riesener persécuté, la suppression des corporations, l'incendie du dépôt de Boulle en 1720, — en un mot tous ses chagrins réels ou imaginaires. Il les garde pourtant au fond de son cœur, les anciens et les nouveaux, et ceux-ci sont les plus meurtriers, car ils se marquent sur son visage, jadis si gai, en signes trop visibles pour que ses ouvriers ne les aient pas observés. C'est le sujet habituel de leurs entretiens quand le patron n'est pas là. L'autre jour, comme un des plus fidèles clients de la maison, celui même de qui le narrateur de cette

histoire en tient tout le détail, allait entrer dans l'atelier, voici le dialogue qu'il entendit. On le rapporte ici, tel quel, parce qu'il contient, sous une forme assez pittoresque, quoique un peu bien professionnelle, la philosophie non seulement de cette anecdote, mais de combien d'autres !

— « Tout de même la Monique devrait venir plus souvent, » disait le malveillant Espitalier. « Le patron serait plus gai. J'en suis pour ce que j'ai toujours pensé : ce ne sera jamais du cœur qu'elle mourra... »

— « Laisse donc qu'elle ait fini d'allaiter son gosse, » répondait Avron. « Il n'y a pas six semaines qu'elle est accouchée... »

— « Je ne pense pas comme Espitalier, moi, » dit Chassaing à son tour. « Ce n'est pas la Monique qui n'a pas bon cœur, c'est Michel. Il se croit un bourgeois, et nous, Franquetot en tête, nous sommes des ouvriers... Il ne tient pas à ce que sa femme nous fréquente... »

— « Nous ne saurons tout de même jamais ce qu'il y a eu entre la Monique et la Gote, » reprit Espitalier, « et avec la mère, donc ! On ne me sortira pas de la tête que le mic-mac des titres disparus a quelque chose à faire avec cette histoire... »

— « Et dire que tu es dans la partie depuis

vingt ans, et que ça ne t'a rien appris, » interrompit Jolibois, l'Amiral, le doyen de l'atelier. « Qu'est-ce que c'est que ce bois?... » continua-t-il, en montrant à Espitalier, son camarade, un pied de fauteuil qu'il était en train de raccommoder. « Le sais-tu seulement? Réponds, pour voir. »

— « C'est du noyer. Cette bêtise! » dit Espitalier.

— « Et ceci? » demanda Jolibois, en désignant un autre morceau. « Quel bois est-ce?... »

— « C'est du bois blanc Vieux malin!... »

— « Hé bien! » insista l'autre, « as-tu jamais vu qu'on ait fait un meuble en assemblant ce beau noyer noir, si bien veiné, si plein, et ce bois blanc qui ne vaut pas une chique?... Non, n'est-ce pas? C'est pourtant ce qu'a voulu Franquetot. Il a cru qu'il ferait une famille avec une Monique et une Gote. La Monique, c'était le noyer, un bois fin, gentil, un bois de luxe et d'art; l'autre, c'était le bois blanc... Comprends-tu pourquoi ça n'a pas tenu... Nous avons chacun notre bois, d'ailleurs, à qui nous ressemblons. Vous riez?... Toi, Espitalier, ton bois, c'est le pitchpin, un bois qui tourmente, qui travaille. Avron, Chassaing, moi, c'est du frêne ou du cerisier, quelque chose de maigre, de dur, de pas bien brillant, mais de résistant tout de même... Franquetot,

lui, c'est du cœur de chêne .. Riez, riez, mais réfléchissez et vous verrez que j'ai raison... Et puis, » ajouta-t-il en hochant sa vieille tête de tâcheron, avec un mélange de gouaillerie et de misanthropie, « soyez du bois que vous voudrez, vous finirez toujours par être coupé, scié, raboté, — et pour la fin de la fin, mangé aux vers, comme ce fauteuil-ci. Il y a pourtant une différence, c'est qu'avec du soin, on replante sur ses pieds un meuble, si mauvais soit-il, au lieu qu'un homme, quand il est trop cassé par le chagrin, on a beau tout remettre d'aplomb, ça ne va plus. Et il y a des moments où j'ai peur que Franquetot n'ait été un peu trop cassé. Ce n'est la faute de personne. C'est le sort qui veut ça... Quel gâcheur!... »

Paris. Janvier-février 1901

LES GESTES

A Madame la Comtesse de La Tour

LES GESTES

I

Quand Mme Izelin eut jeté les yeux sur la carte que lui remettait avec sa correspondance le concierge de l'hôtel, et qu'elle eut vu le nom de Lucien Salvan, son visage de femme de quarante-cinq ans, si réfléchi et si fermé d'ordinaire, exprima une surprise violente jusqu'au saisissement, et, tout de suite, elle glissa la carte dans le guide qu'elle tenait à la main, de peur que sa fille Marthe, qui s'était attardée à choisir des fleurs devant la porte, ne l'interrogeât. Pourtant, quand celle-ci arriva, avec une gerbe de fraîches primevères, — de ces pâles primevères de Naples, dont les vendeurs de bouquets assiègent là-bas les voitures, et qui se mariaient joliment à sa grâce blonde, — la mère n'avait pu encore composer tout à fait ses traits, et la jeune fille lui demanda :

— « Mais qu'as-tu, maman? Est-ce que tu as reçu de mauvaises nouvelles? »

— « Je n'ai même pas regardé les lettres, » dit Mme Izelin en se forçant à sourire, tandis que Marthe reprenait, avec une sollicitude dans la voix et une inquiétude dans ses prunelles bleues qui semblaient trahir la tendresse la plus exaltée :

— « Si tu te sentais souffrante, il faudrait rentrer à Paris le plus vite possible et sacrifier Rome et Florence... Ne pense pas à moi. Pense à toi... Ta santé, c'est toute ma vie... J'aime passionnément les arts, mais je t'aime mieux encore que Michel-Ange et que Raphaël... »

— « Je suis parfaitement bien, » dit la mère avec une espèce d'irritation, comme si le ton de sa fille pour l'interroger sur sa santé — ce ton, si affectueux, semblait-il — lui avait déplu. « Tiens, voilà une lettre de ta cousine Julie, » continua-t-elle après avoir examiné les suscriptions du courrier. Et, tandis que Marthe prenait l'enveloppe et la déchirait avec une curiosité, joyeuse maintenant, sur sa mobile physionomie, la mère continuait de l'étudier d'un singulier regard, en serrant de ses doigts le livre où elle cachait la carte de visite qui l'agitait si profondément.

Les deux femmes étaient entrées dans l'ascenseur qui montait lentement vers le troisième étage où elles avaient leur appartement. La jeune fille lisait sa lettre, qu'elle commentait de réflexions adressées à sa compagne :

— « Il y a eu un grand bal chez les Le Prieux, maman... Julie écrit qu'on s'y est tant amusé.. On parle du mariage d'Edgard Faucherot avec Jacqueline Louvet... Il paraît qu'on portera les boléros très courts cette année... Quelle chance pour moi, avec ma taille !... »

— « Non, » se disait la mère, cinq minutes plus tard, quand, seule dans sa chambre, elle fut de nouveau libre de s'abandonner aux idées que le simple nom gravé sur la carte avait éveillées en elle, « il n'est pas possible qu'elle soit pour quelque chose dans l'arrivée de ce jeune homme. Toutes ses lettres passent par mes mains. Est-ce qu'elle se soucie de lui, d'ailleurs? Est-ce qu'elle se soucie de quoi que ce soit, sinon d'elle-même et de produire de l'effet? Tout à l'heure, elle avait l'air de s'intéresser à ma santé. Si quelqu'un l'avait vue, dans ce *hall* d'hôtel, me demander, avec ces yeux, avec cette voix : « Qu'as-tu, maman? » il aurait cru qu'elle était inquiète, qu'elle m'aimait... « Ne pense pas à moi, » disait-elle à propos

de Rome et de Florence... Elle parlait de Michel-Ange et de Raphaël ! Et elle ne regarde rien, elle ne sent rien... » Et, continuant son monologue intérieur : — « Mais est-ce sa faute? » Ai-je le droit de lui en vouloir, quand je sais si bien de qui elle a hérité cet affreux défaut, cette absence de vérité, cet éternel cabotinage?. . Suis-je juste d'ailleurs? C'est sa façon à elle de sentir... Hélas ! J'ai trop vu avec son père où cela mène, ce goût de l'attitude et de l'effet, à quel égoïsme, à quel mensonge! Je ne le voyais pas, quand je l'ai épousé, pas plus que ce malheureux Lucien Salvan ne voit maintenant le caractère de Marthe... Comme il l'aime, pour n'avoir pas pu supporter notre départ!... S'il savait qu'elle n'a pas parlé de lui une fois, qu'elle n'y a pas pensé une minute?... C'est bien de lui seul qu'il est venu, qu'il a découvert où nous étions... Comme il l'aime ! Le pauvre enfant!... »

Elle avait tiré du guide, en songeant ainsi, la carte de visite, et elle épelait des yeux le nom du jeune homme à cause duquel elle avait précipitamment, cinq semaines auparavant, emmené sa fille loin de Paris, en Sicile d'abord, puis à Naples, poussée par des impressions et des scrupules qui tenaient à l'histoire profonde de sa vie. Ce qu'avait été cette vie et combien elle avait dû traverser d'heures douloureuses, le précoce gri-

sonnement de ses cheveux, la flétrissure prématurée de ses paupières le disaient assez. Elle avait dû être jolie, d'une tout autre manière que sa fille, avec quelque chose de modeste, de timide, d'effacé. Ses traits, marqués par l'âge, demeuraient d'une délicatesse extrême. Elle gardait de belles dents, et de beaux yeux très doux, qui s'éclairaient parfois, trop rarement, quand elle souriait avec abandon, d'un éclat jeune, presque enfantin. Le demi-deuil qu'elle ne quittait pas, après deux ans de veuvage, donnait à son teint des pâleurs d'ivoire. Sa taille restait mince et souple, et, quoiqu'elle n'eût pas la moindre goutte de sang noble dans les veines, — son père, qui s'appelait fort plébéiennement Dupuis, avait fait sa fortune comme gros marchand de vins à Bercy, — ses pieds et ses mains auraient fait envie à plus d'une duchesse authentique. Avec cela elle avait, comme répandue sur toute sa personne, cette indéfinissable mélancolie des femmes qui n'ont jamais été aimées. Si sa fille, occupée en ce moment dans la pièce voisine à ranger ses fleurs dans des vases, en répétant à mi-voix une chanson napolitaine, — destinée à être redite au piano à Paris, — avait entr'ouvert la porte et étudié dans la vérité de son expression cette mère qu'elle affectait de tant aimer, peut-être aurait-elle été saisie d'une

émotion vraie en voyant combien cette physionomie, si lassée d'habitude, s'attristait encore tandis que les doigts minces tournaient et retournaient le souple carré de bristol. L'admirable paysage, développé au delà de la fenêtre — ce golfe de Naples avec ses lignes voluptueuses, la pureté de son ciel et de ses eaux, la molle courbe de son volcan, ses villas claires sur son rivage lumineux, ses voiles si blanches sur sa mer si bleue — faisait à cette figure de femme soucieuse un cadre qui en accentuait encore la touchante expression. A la fin, et comme se réveillant d'un cauchemar, la veuve passa sa main sur ses yeux, poussa un long soupir, et regarda l'heure. La pendule marquait midi moins un quart. Le déjeuner était à midi et demi. Elle prit, dans un tiroir fermé à clef, son buvard de voyage où se trouvait une lettre commencée, très longue, et visiblement écrite à plusieurs reprises, qu'elle relut en hochant parfois la tête, comme par un sentiment de la complète inutilité de ces pages. Elle s'assura que sa fille, maintenant assise elle-même à sa table dans la chambre voisine et en train, elle, d'écrire le journal de ses soi-disant impressions de voyage, ne la dérangerait pas. Puis elle revint continuer cette lettre adressée à la seule de ses amies avec qui elle fût en complète confiance. Ces pages feront

comprendre, mieux que tous les commentaires, et l'exceptionnelle nature des relations de Mme Izelin avec son enfant, et la singulière tragédie morale qu'elle traversait et dont la présence de Lucien Salvan à Naples et sa visite formaient un nouvel et décisif épisode.

Naples, 14 mars 1897.

Les reproches que vous me faites de mon long silence, ma chère amie, m'ont touchée. Pour avoir, au degré où vous l'avez à mon égard, la double vue du cœur, il faut que votre amitié soit bien vive, — vive jusqu'à être un peu injuste. Mais c'est une douce injustice. On a besoin quelquefois de se sentir trop aimée, avec ces susceptibilités que les tiédeurs des demi-affections ne connaissent pas. Vous savez si j'ai été gâtée sous ce rapport. Sachez aussi, sachez toujours que j'apprécie votre sympathie le prix qu'elle vaut. Heureuse comme vous l'êtes, dans votre mari, dans vos enfants, dans vos petits-enfants, que vous vous soyiez intéressée comme vous l'avez fait à une femme isolée et qui n'était pour vous qu'une connaissance de société, c'est la preuve d'une délicatesse pour laquelle il serait monstrueux que je fusse ingrate

Je ne le suis pas, soyez-en très assurée, et, si j'ai quitté Paris sans vous revoir, sans vous entre-

tenir du projet de ce voyage qui vous inquiète, c'est que certains malaises du cœur ont leur pudeur, même, et surtout, vis-à-vis d'amis dont on ne voudrait pas trop aliéner l'estime à d'autres personnes. Vous devinez à ces seuls mots que ma pauvre Marthe n'est pas étrangère à cette résolution que j'ai prise subitement de déserter mon intérieur pour quelques semaines, quelques mois peut-être. N'allez pas vous imaginer au moins que cette enfant ait rien fait qui mérite un blâme quelconque. A de certains moments, je me demande si ce n'est pas moi bien plutôt qui mériterais d'être blâmée et si j'ai vraiment rempli vis-à-vis d'elle, dans cette circonstance-ci, mon devoir de mère. Mais pourrais-je mieux répondre à votre tendre sollicitude, ma si chère amie, qu'en vous faisant juge vous-même des troubles que j'ai traversés, des réflexions qui les ont suivis, et de la solution que j'ai donnée à une difficulté peut-être imaginaire? En tout état de cause, elle a tant de chances aujourd'hui d'être bien passée! C'est donc de l'histoire rétrospective que je vais vous raconter, au risque de vous répéter des choses dont je vous ai entretenue déjà à bien des reprises. Ne vous attendez pas à des révélations extraordinaires. Où donc ai-je lu que les drames du cœur n'ont pas d'événements?

Nous avons trop souvent parlé de ma fille ensemble pour que j'aie besoin de vous redire que mes troubles ont eu de nouveau pour cause la situation

morale si particulière où je me trouve dans mes rapports avec elle. Permettez-moi de vous les rappeler pour que tout cela vous devienne très clair et precis. Ce récit me soulagera en me faisant mal. Vous avez connu son père et vous n'ignorez rien de ce qui fut le martyre de mon existence avec lui. Dieu me garde de jamais confondre une enfant tout inexpérience, toute naïveté, avec un homme si profondément, si absolument corrompu. Que M. Izelin ne m'ait épousée que pour ma fortune, qu'il n'ait jamais eu pour moi dans le cœur l'ombre d'ombre d'une tendresse, tandis que je m'étais, moi, donnée à lui avec une passion dont cette plainte d'aujourd'hui, après tant d'années, après la mort, est encore une preuve; qu'il m'ait trahie, exploitée, humiliée, brisée, je serais bien coupable d'en vouloir à sa fille et de faire peser sur elle la responsabilité d'une ressemblance dont elle est si complètement innocente! Qu'elle ait ses yeux, ses cheveux, son teint, ses gestes, sa voix, — que je retrouve en elle, sous une forme féminine, cette grâce de traits et de manières à laquelle je me suis follement prise, — ce serait de quoi mieux l'aimer, cette enfant, par souvenir de mes illusions passées. Mais cette ressemblance, je vous l'ai tant expliqué, va plus avant. Je vous ai expliqué aussi comment la misère de mon mariage a moins résidé dans des actions dont j'ai été la victime que dans les états du cœur qu'elles manifes-

taient. M. Izelin aurait été plus infidèle encore et plus brutal, j'en aurais moins souffert s'il n'avait pas gardé à travers ses fautes cette haïssable faculté de simulation qui a trompé tant de gens, comme elle m'avait trompée toute jeune; qui vous a trompée d'abord, vous, l'esprit le plus aigu que je connaisse, le plus doué du sens de l'observation. Vous vous souvenez avec quelle justesse, quelle finesse aussi, cet homme, si cruellement égoïste et dur, savait trouver dans chaque situation le mot à dire, l'attitude à prendre; comme il excellait à jouer la comédie de la délicatesse? Racontait-on devant lui l'histoire d'une vilenie? Comme il s'indignait!... D'une belle action? Comme il l'admirait!... Parlait-on d'un livre, d'un tableau, d'une pièce de théâtre? Comme son goût paraissait élevé et noble!... Fallait-il juger un caractère? Comme il était indulgent ou sévère, avec une équité qui donnait de lui, à ceux qui l'entendaient, l'idée d'une conscience si intelligente, si élevée!... Cette simulation, vous vous le rappelez, a été de toutes mes misères la pire. C'est par horreur de cet étalage mensonger que j'ai pris cette habitude de réserve que vous m'avez tant reprochée, cette difficulté à me raconter, cette aversion pour toute émotion montrée, où vous croyiez parfois voir de la froideur. J'ai trop souffert de cette dualité de mon mari pour ne pas me méfier partout et toujours de ce que vous avez appelé un jour d'un mot que je n'oublie pas, les gestes de

l'âme. *On peut tant les faire, avec tant de grâce, avec tant d'à-propos, et si peu sentir!*

Vous n'avez rencontré M. Izelin que tard dans sa vie et à une époque où ce don de concevoir et d'exprimer des sentiments délicats sans en rien éprouver était devenu une criminelle, une affreuse hypocrisie, et qui lui servait à cacher sous de beaux dehors une affreuse dégradation. Il n'en avait pas toujours été ainsi. Dans les débuts de notre ménage, et quand il était pour moi un mari absolument irréprochable, j'avais pu déjà observer chez lui ce divorce complet, foncier, entre l'expression et l'impression, cet instinct d'attitude, grâce auquel il jouait involontairement, sans calcul, par un irrésistible besoin d'artifice, le personnage qu'il devait être pour produire un certain effet. Avant d'être un comédien utilitaire, si je peux dire, il était un comédien désintéressé. Pourquoi? En vous décrivant une fois de plus ce caractère, dont j'ai fait, à mes dépens, une si longue étude, je n'arrive pas à répondre à cette question. Y a-t-il, dans certaines natures, une aridité intérieure qui ne leur permet pas de s'émouvoir profondément, simplement, réellement, jointe à une imagination qui fait qu'elles croient s'émouvoir et qu'elles se jouent une comédie à elles-mêmes, avant de la jouer aux autres? Puis ces natures frelatées et compliquées se laissent-elles entraîner par le désir de plaire, par la vanité, par

l'intérêt, à exagérer encore ce défaut premier? Elles étaient factices, elles deviennent fausses. Elles ne sont que calcul et que perfidie. Mais elles avaient commencé par être presque spontanées dans leur insincérité. Ce passage de l'artifice au mensonge, c'est toute l'histoire morale de mon mari. Et toute mon histoire, à moi, avec ma fille, depuis que j'ai constaté en elle, encore enfant, des touches de caractère si pareilles à celles de son père, c'est la terreur que la similitude ne soit complète. Pour une autre mère, cette facilité de Marthe à se transformer au gré des personnes à qui elle veut plaire, cette intelligence des mots qu'il faut dire, des attitudes qu'il faut prendre, alors qu'elle ne sent rien de ce qu'elle exprime, ce don des gestes *qui contraste tant, lorsqu'on la connaît bien, avec son indifférence intérieure, ce seraient des petits travers qui s'en iront avec la vie. J'ai trop pris garde à ces dispositions pour ne pas constater qu'elles n'ont fait que grandir avec elle, et j'ai trop présente la destinée de son père pour accepter avec légèreté ce que je crois, ce que je sais être une véritable difformité d'âme. J'ai tant lutté contre depuis que je l'ai aperçue chez elle! Et toujours en vain. J'ai tant essayé de corriger ce mensonge spontané, d'empêcher que cette enfant ne se jouât à elle-même la comédie des sentiments qu'elle n'a pas! J'ai tant travaillé à la rendre sincère et simple, et tant éprouvé qu'il y a là, dans la constitution*

intime de son être, un élément fondamental, une donnée primitive et indestructible, qu'elle est née comédienne comme vous et moi nous sommes nées vraies, peut-être, — je frémis d'écrire ce que je vais écrire, moi, sa mère, — peut-être parce qu'elle n'a pas, qu'elle n'aura jamais de cœur.

Je me suis laissée aller à vous parler indéfiniment, comme si je ne vous avais pas confessé cent fois ces misères. Excusez-m'en, et voyez-y un signe que je suis bien émue en ce moment et que tout le fond de ma mémoire a été ébranlé. Et puis, vous redire ce que je viens de vous redire, c'est plaider pour moi par avance dans l'aventure à laquelle j'arrive, et qui a eu pour épilogue ce voyage en Italie. Une aventure ? Le mot vous semblera très gros, quand vous aurez constaté ce dont il s'agit. Vous ne comprendrez sans doute pas non plus pourquoi je ne vous ai pas entretenue de mes préoccupations quand elles ont commencé, et pourquoi je vous en entretiens aujourd'hui. C'est que j'ai hésité si longtemps à m'y abandonner tout à fait moi-même, et puis je vous ai si peu vue cet hiver à cause de votre deuil et de la fin du mien, qui a coïncidé avec les débuts de Marthe dans le monde. Vous vous souvenez que je les avais toujours appréhendés? Avec ce caractère que je crois lui voir, tout, pour elle, plus que pour aucune autre, dépend de son mariage, et un mariage dépend si souvent de cette première année de sortie, de l'im-

pression que produit une jeune fille, des jeunes gens qu'elle rencontre! Vous étonnerai-je en vous disant qu'elle a eu beaucoup de succès et aussi beaucoup de tact et de tenue? — trop à mon gré. Elle, pour qui son père a été si dur, et qui l'a si peu regretté, — vous vous souvenez encore comme j'en ai souffert, malgré tout? — elle a su apporter à ses amusements cet air réservé d'une fille qui, restée seule avec une mère veuve, vit sur un fond de secrète mélancolie. Vous savez comme j'avais peur de la voir imiter ses cousines, qui sont de braves créatures, mais avec ce ton détestable des petites évaporées d'aujourd'hui? Tout au contraire, Marthe s'est appliquée à ne pas leur ressembler. Elle qui ne s'intéresse, depuis qu'elle a commencé à réfléchir, qu'aux bribes de vie parisienne qui ont pu lui arriver, elle a trouvé le moyen, grâce à ce génie de simulation, de comprendre que le secret pour réussir était de paraître aussi sérieuse, aussi « vieux jeu » que les autres sont en l'air et « nouveau siècle » : c'est leur mot. Vous me direz que je suis bien malaisée à contenter et que peu importent les causes pourvu que l'effet soit bon. Qu'une jeune fille ait de la tenue par vanité, la grande affaire, c'est qu'elle en ait. Et c'est bien ainsi que je raisonnerais, si ce petit manège de Marthe n'avait eu pour résultat d'éveiller l'intérêt le plus passionné chez le jeune homme que je voudrais le moins lui voir épouser,

pour un motif qui est précisément l'objet de mon scrupule, et dont vous seule au monde, ma chère amie et dévouée confidente, comprendrez l'origine et la nature.

Ce jeune homme que vous ne connaissez pas, mais dont vous avez certainement entendu prononcer le nom à cause de son père, s'appelle M. Lucien Salvan. C'est le fils du docteur Salvan, le spécialiste en maladies nerveuses. C'est vous dire qu'il aura un jour de la fortune, et aussi que sa famille appartient à ce cercle de bonne bourgeoisie où j'ai à cœur de maintenir Marthe. J'ai trop éprouvé, par l'exemple de son père, combien était sage la vieille coutume qui voulait que l'on se mariât dans son milieu, avec une égalité absolue de fortune et d'origine. Si M. Izelin n'avait pas été le fils d'une femme noble qui s'était crue déclassée par son union avec un plébéien, aurait-il eu ce déséquilibre qu'a augmenté son mariage avec moi, lui, le demi-artiste, tout voisin de l'aristocratie; moi, la fille de commerçant, si voisine du peuple? Du côté des conditions sociales, M. Salvan correspondrait donc tout à fait à ce que je désire. Avec cela, sans être un très beau garçon, il se présente bien. Il a un visage plaisant et de jolies manières. Il a la réputation d'un travailleur et il vient de passer brillamment ses examens de docteur en droit. Son père et sa mère — il tient beaucoup de celle-ci, qui vous plairait — le laissent libre de sa carrière, et nul

doute qu'il ne réussisse dans celle qu'il choisira, quelle qu'elle soit. Je viens de vous tracer, n'est-ce pas? le portrait du gendre idéal, et c'est bien parce qu'il en est ainsi que je me demande si, en souhaitant avec passion que ce mariage ne se fît pas, je n'ai pas manqué gravement à ma fille. . Ne me croyez pas folle et ayez la patience de me lire jusqu'au bout.

Je n'eus pas beaucoup de peine, comme bien vous pensez, à deviner que Marthe intéressait ce jeune homme. Le manège des amoureux est toujours le même. Celui-ci ne nous eut pas plus tôt été présenté, qu'il commença, comme de juste, par être aussi empressé auprès de moi qu'auprès de ma fille. C'est classique. Il ne l'est pas moins que j'aie essayé de profiter de ses assiduités pour étudier son caractère. Le trait qui me frappa tout de suite, sans doute parce que j'y reconnaissais une intime et singulière analogie avec moi-même, ce fut cette difficulté à s'exprimer, cette espèce d'effarouchement que l'émotion ne fait qu'accroître, ce reploiement devant le regard des autres, cette sensibilité d'autant plus intimidée qu'elle est plus vive et qui se manifeste d'autant moins qu'elle est plus touchée. Je vous ai dit que Lucien Salvan tient de sa mère. Il en a les façons fines et gracieuses, avec une fermeté dans le vouloir qui rappelle son père. Mais la mère prédomine, et l'on devine à toutes sortes de petits signes que ce fils d'une femme si distinguée éprouve à toute minute, au con-

tact de la vie, de ces impressions que la plupart des hommes ne soupçonnent pas. Une brutalité de pensée ou de parole le froisse comme elle nous froisse, vous et moi. Comme nous, il est la victime de sympathies et d'antipathies profondes, aux moindres rencontres. Enfin, c'est un de ces êtres pour qui l'on ne peut se défendre d'avoir à l'avance un sentiment de pitié, tant on les devine exposés à souffrir s'ils sont malheureux. N'allez pas au moins vous imaginer d'après ce portrait un de ces héros de roman à l'aspect mélancolique et efféminé qui prennent, autour d'une table à thé ou dans un coin de bal, des physionomies d'incompris. Le charme le plus grand de ce garçon, c'est qu'il est absolument, foncièrement simple. Il ne sait pas combien il est différent des jeunes gens de son âge. Il a vécu, jusqu'ici, tout bonnement, dans sa famille, sans se douter qu'il était une exception. Ce n'est pas d'aujourd'hui que je le constate, les sensibilités vraiment profondes ne sont pas celles qui se révoltent contre leur milieu; ce sont celles qui l'acceptent, celles qui se soumettent à la monotonie des habitudes, qui se complaisent dans la discipline et dans la patience. Lucien a été le plus régulier des écoliers, le plus sage des étudiants, et c'est le cœur le plus passionné que j'aie rencontré, le plus fait, s'il s'est donné une fois, pour ne jamais se reprendre, et, si son choix n'est pas ce qu'il doit être, pour en souffrir jusqu'à l'agonie

Comment, à quelle heure, à la suite de quel incident me suis-je surprise à me rappeler, devant les sentiments naissants de ce charmant jeune homme pour Marthe, la naissance de mon sentiment, à moi, pour celui qui a été le bourreau de ma jeunesse, le flétrisseur de toutes mes fleurs d'espérance? C'est qu'à l'étonnante ressemblance, et qui m'a tant inquiétée déjà, entre le caractère de ma fille et le caractère de son père, correspond une ressemblance non moins étonnante entre le caractère de ce jeune homme et ce qui fut mon caractère, à moi, dans cette période aveuglée de mes fiançailles... Et voici que la vision a grandi en moi, si ce mariage a jamais lieu, d'une identité entre nos deux sorts. Voici que je l'ai aperçu découvrant peu à peu, comme je l'ai découvert, le mensonge radical, irrémédiable du cœur auquel il était en train de donner son cœur. Voici que je me le suis figuré suivant, une à une, les étapes de désillusion qui ont été les miennes, et Marthe se développant dans le sens où s'est développé son père, d'indifférente devenant dure, d'artificielle devenant comédienne, de simulatrice hypocrite, de vaniteuse coquette, et ma destinée recommençant en lui. *Vainement, quand cette idée s'est présentée à moi pour la première fois, l'ai-je écartée de toute la force de ma raison, en me disant que je n'avais pas le droit de penser cela de ma fille, que les circonstances qui avaient déterminé la décadence morale de son père*

ne se reproduiraient pas pour elle ; qu'au contraire, s'il y avait une chance de salut pour cette nature, si froide en son fond, c'était l'union avec une sensibilité brûlante comme celle-là. Vainement me suis-je démontré que je devais, entre deux partis, prendre celui de ma fille et l'établir d'abord dans les conditions les meilleures... Mais ces débats avec moi-même n'importent pas. Ils se sont résolus un beau jour, sans que je puisse encore bien dire pourquoi, par un besoin violent, passionné, irrésistible, de couper court à l'intimité que je voyais grandir entre Marthe et Lucien, par une impossibilité d'admettre ce mariage sans un insupportable remords, et voilà tout le motif de ce brusque départ dont je dois reconnaître aujourd'hui que, sur un point du moins, il a été très sage. J'ai eu la preuve que Marthe ne s'intéresse à Lucien en aucune manière, puisque je ne lui ai pas vu avoir une minute de tristesse de cette séparation. Et quant à M. Salvan, j'ai eu la preuve aussi que je me suis exagéré le danger, puisqu'il n'a ni fait, ni fait faire aucune démarche qui atteste un désir de se rappeler à notre souvenir...

15 mars.

... J'avais interrompu ma lettre hier au soir, ma chère amie, pour la terminer ce matin par quelques détails plus terre à terre sur la suite de nos projets de voyage. Vous pouvez voir à mon écriture

que je la reprends dans un instant d'émotion extrême. Je vous disais que M. Salvan n'avait rien fait pour se rappeler à notre souvenir et j'en concluais que le commencement d'intérêt dont je m'étais effrayée avait aussitôt cédé à l'absence. Hé bien ! il nous a suivies. Il est à Naples. On m'a remis sa carte ce matin. Cet après-midi, ce soir, demain, il reverra Marthe. Marthe le reverra. Ah ! mon amie, je vous en conjure, écrivez-moi, dites-moi où vous voyez, vous, mon devoir de femme et de mère. Si vous jugez que j'ai été la victime d'un scrupule de conscience déraisonnable, en me considérant comme obligée d'empêcher à tout prix ce mariage que je crois devoir être malheureux pour un homme qui, après tout, m'est un étranger, votre conscience tranquillisera la mienne. Enfin je me sens toute remuée de la certitude où je suis maintenant que ce jeune homme aime ma fille. Que je voudrais vous avoir ici et comme vous manquez à votre amie qui vous embrasse bien tendrement !

Mathilde Izelin.

II

Tandis que Mme Izelin, sa lettre fermée et envoyée, se demandait si elle devait ou non annoncer à sa fille la visite du jeune homme dont elle redoutait la présence à Naples pour les raisons si complexes résumées dans ces pages, celui-ci n'était pas moins troublé qu'elle, mais pour des motifs d'un ordre plus simple. La mère ne s'y était pas trompée : Lucien Salvan aimait Marthe. Les quelques semaines qui avaient suivi le départ de la jeune fille lui avaient été d'autant plus insupportables qu'il ne s'était pas mépris une seconde sur le motif secret de ce brusque voyage. Mme Izelin avait voulu interrompre ainsi une cour si discrète qu'elle avait peut-être été seule à s'en apercevoir. Mais qu'elle s'en fût aperçue, le jeune homme en était certain Il ne pouvait pas expliquer par une autre hypothèse le brusque changement remarqué dans les manières de cette femme à son égard. Après lui avoir montré une grâce d'accueil où il avait voulu voir presque une permission de se rapprocher de Marthe, il avait tout d'un coup constaté

que la froideur remplaçait la sympathie. Il s'était dit : « J'ai été imprudent, mais en quoi?... » Le plus scrupuleux examen de conscience n'avait pu lui fournir une réponse à cette question. A vingt-cinq ans, et bien qu'élevé à Paris, Lucien avait gardé — Mme Izelin y voyait juste — une de ces sensibilités féminines qui, au moindre contact froissant, au lieu de réagir en résistance, réagissent en douleur. De tels êtres ont besoin, pour que leurs cœurs s'épanouissent, d'une complicité de bienveillance. L'hostilité les fait se replier, mais, en même temps, elle les exalte en développant encore chez eux cette énergie du rêve intérieur, leur constante tentation et leur constant danger. N'ayant plus osé manifester à Marthe aussi ouvertement l'intérêt qu'il éprouvait, Lucien s'était attaché davantage à l'idée délicieuse et chimérique qu'il se formait de la jeune fille. Elle partie, et n'ayant plus à se demander chaque jour où et comment il la verrait, sa passion imaginative s'était encore exaspérée. A force de tourner et de retourner toutes les données possibles du problème, il était arrivé à cette double conviction, d'abord qu'il avait été desservi auprès de Mme Izelin, — mais par qui? — puis que la mère avait un autre projet de mariage pour son enfant. Un nom prononcé devant lui au cours d'une conversa-

tion, celui d'un M. de Barrois, du seul jeune homme noble qui fréquentât dans leur milieu très bourgeois, avait achevé de confirmer ce soupçon Quatre petites phrases jetées au hasard avaient suffi pour faire certitude dans son esprit : « — On ne voit plus M. de Barrois?.. — Soyez tranquille, on le reverra quand Mlle Izelin sera rentrée... — Ah! vous croyez?... — Mais oui Je crois qu'il a beaucoup de goût pour elle et que Mathilde serait bien contente de faire de sa fille une marquise. Pensez donc, ma chère... » Ces quelques mots, — le souvenir, d'une part, subitement réveillé, d'un bal où Marthe avait dansé plusieurs contredanses avec ce M. de Barrois, — le souvenir, d'autre part, d'un certain regard qu'elle avait, pour lui parler à lui-même, — le sentiment, malgré tout, de cette première sympathie observée chez Mme Izelin, en faut-il plus pour expliquer que, se trouvant libre de faire un voyage, et ayant d'abord passé une semaine sur la Corniche, un projet, aussi naïf que romanesque, fût né en lui? Il savait par d'autres conversations que Marthe et sa mère étaient parties avec l'intention de visiter Naples et la Sicile, puis de passer à Rome la semaine sainte. Il calcula qu'elles avaient dû commencer leur tournée par la partie la plus méridionale, et voilà comment il avait, trois jours

auparavant, débarqué à Naples. Qu'allait-il y faire? Il ne savait pas, ni même s'il retrouverait celles qu'il poursuivait; et quand il eut découvert, après quelques heures de recherches, qu'elles habitaient sur la rivière de Chiaia un hôtel tout proche du sien, le caractère extravagant de son entreprise lui était soudain apparu. Il était demeuré quarante-huit heures à épier les sorties de Mme Izelin et de sa fille, caché comme un coupable dans un angle de rue, se demandant s'il irait leur rendre visite simplement, s'il se présenterait devant elles dans la rue comme par hasard, si... Qui ne connaît, qui ne regrette ces folles incertitudes de l'amour jeune, où le raisonnement essaye de réduire en calculs ce qui n'est que l'aveugle et tendre instinct du cœur, affamé de présence et malade d'absence? Au fond, ce que voulait Lucien Salvan, c'était de montrer à Mme Izelin la vérité de son sentiment. Il voulait lui dire : « Ne me sacrifiez pas sans m'avoir écouté... » Comment s'y prendrait-il pour formuler cet appel? Il l'ignorait, de même qu'il ignorait si ce regard de Marthe où il avait cru lire un indice d'un intérêt partagé trahissait autre chose que l'enfantin orgueil de tant lui plaire. Il n'avait jamais osé se déclarer. Aussi, dans la résolution de ce voyage insensé, y avait-il, plus au fond encore, ce besoin d'une

épreuve. S'il retrouvait Marthe triste de leur séparation, c'est qu'elle l'aimait. Il n'avait pu juger de l'état de son humeur, à la voir passer, comme cela lui était arrivé deux fois dans ces deux jours, avec quelle émotion ! Il avait reconnu sa silhouette élégante, sa souple démarche, la fleur de son teint, ses cheveux blonds. Il n'avait pu discerner l'expression de ses traits, ni celle de ses yeux. Il n'avait pas davantage aperçu le détail de la physionomie de la mère Celle-ci lui avait cependant paru un peu pâlie. — Enfin, il avait eu honte de ses hésitations, peur surtout que ces dames ne s'en allassent de Naples sans même qu'il leur eût parlé, et il s'était présenté à leur hôtel à onze heures ce matin avec l'idée qu'elles ne seraient pas chez elles ; mais il leur laisserait sa carte et elles sauraient ainsi sa présence. Un heureux hasard voulut qu'il tombât sur un concierge d'hôtel volontiers causeur, et qu'à sa question : « Quand aurais-je le plus de chance de rencontrer Mme Izelin? » cet homme répondit : « Après le déjeuner, ordinairement, mais pas aujourd'hui. Ces dames vont à Pompéi à deux heures... » L'amoureux était sorti sur cette indication. A peine sur le trottoir, il avait hélé un fiacre et s'était fait conduire à toute bride à la gare. Un train partait pour Torre Annunziata un peu avant midi. Il l'avait pris ; et pendant

que Mme Izelin, assise maintenant à la table du déjeuner, continuait à se demander si elle parlerait à sa fille de la visite de Lucien et comment elle l'accueillerait, celui-ci arrivait à Pompéi. Cela s'était fait si impulsivement, la conception et l'exécution de ce projet s'étaient mêlées si étroitement, qu'en franchissant l'enceinte de la cité morte où il se proposait d'attendre Mme Izelin et sa fille, Salvan croyait rêver. Dans moins de deux fois trente-cinq minutes, si le renseignement donné était exact, les deux femmes arriveraient par ce même chemin.

— « Elles auront été averties que je suis à Naples, » se dit-il, « et quoi d'étonnant qu'elles me rencontrent ici ? Je n'aurai pas eu l'air de les chercher. Il ne sera pas moins naturel que je les accompagne dans cette visite et que je reprenne le même train pour revenir... Et quel endroit pour revoir Marthe !... »

L'amoureux avait pénétré en effet, tout en se parlant ainsi à lui-même, sous la voûte de la Porta Marina. Il avait devant les yeux ce tableau unique au monde, cette apparition fantomatique, de la ville frappée en pleine fête, de cette Pompéi ensevelie sous la cendre il y a dix-huit cents ans. Il commençait d'aller dans ces rues, où les petites maisons grises sans toits et sans portes

dressent leurs murs encore revêtus par places de stucs coloriés, et livrent le secret des activités ou des loisirs d'autrefois. Ce sont tantôt des boutiques aux comptoirs creusés de trous avec leurs jarres toutes prêtes pour l'huile ou le vin, tantôt des cours intérieures avec des colonnades, un bassin où le jet d'eau s'est tu, des parois où s'effacent vaguement des fresques. Ailleurs l'âtre d'une cheminée de cuisine garde ses trépieds et ses chaudrons. Plus loin une fontaine vide dresse ses margelles usées par les mains qui s'y sont appuyées. Il y a tel mur le long duquel s'enchevêtrent toujours les réseaux de plomb des conduites d'eau, soutenus, comme on les soutiendrait aujourd'hui, par des anneaux de métal soudés de distance en distance. Les roues des chars ont creusé dans les dalles de profondes traces. Les hauts trottoirs semblent attendre le piéton qui s'y réfugiait pour éviter ces voitures. Des péristyles de temples se dessinent sur des places entourées de portiques. Des statues décoraient ces places. Leurs vastes bases de brique restent debout, et, sans cesse, à l'extrémité de ces voies se dessinent de nobles lignes de montagnes, les Apennins, les collines de Castellamare, et, dans le golfe, la mer étincelle avec ses îles. La merveilleuse intelligence que les anciens mettaient à choisir les emplacements de leurs villes se révèle, et ce besoin

qu'ils avaient de la caresse des horizons. L'animal païen vivait tant en plein air ! Tant de ses plaisirs se prenaient sur le forum ouvert, dans le théâtre ouvert, dans l'amphithéâtre ouvert ! Le paysage se mêlait à tous ses actes, et à Pompéi la grâce de ce paysage se fait terrible, quand le promeneur, en se retournant, aperçoit là-bas l'assassin de cette ville de joie, le volcan toujours actif. Ce dangereux et admirable Vésuve domine cet amas de ruines de son svelte et ferme triangle aux sombres pentes veloutées. A son sommet son panache de fumée s'incline au vent avec des blancheurs qu'empourpre par instants le chaud reflet de la flamme souterraine. L'impression des redoutables énergies destructrices de la nature, juxtaposée ainsi aux témoignages de cette humanité si pareille à la nôtre, ferait passer dans notre être une inexprimable épouvante, si l'immense silence de la nécropole ne nous enveloppait d'une espèce de douceur presque voluptueuse. C'est le frémissement devant l'abîme sinistre de la tombe, et c'est l'attrait de son grand sommeil. C'est le décor d'une tragédie et c'est, avec l'azur profond de ce ciel et le rayonnement de ce soleil, une vision de beauté, si apaisante ! On dirait que le conseil des poètes contemporains de ces maisons vides, de ces temples écroulés,

de ces peintures effacées, se chuchote dans l'atmosphère qui les enveloppe, — ce conseil d'être heureux en se répétant que ce bonheur va finir, de mélanger aux plus enivrantes saveurs de la vie le goût amer de la mort. C'est le squelette d'argent que l'esclave de Trimalcion apporte dans le *triclinium* d'une villa toute pareille sans doute à celle du Faune ou des Vetti et les convives couronnés de roses répètent la chanson épicurienne : « Nous serons tous ainsi quand l'Orcus nous aura saisis. — Vivons donc pendant qu'il nous est permis d'aimer... »

La tournure particulière de son esprit aurait, à toute époque, disposé Lucien Salvan à recevoir de cet étrange décor pompéien des sensations bien vives. La circonstance y ajoutait ce je ne sais quoi de si pénétrant qui nous saisit lorsque le drame de notre fortune privée se trouve associé par quelque point à un vaste drame historique et que notre bonheur ou notre malheur personnels deviennent un tout petit épisode dans une immense épopée. La destinée voulait que la formidable éruption dont s'épouvanta le monde antique eût éclaté, que les scories et les cendres eussent amoncelé sur la ville de plaisir leurs cinq mètres d'épaisseur, que les rois de Naples, puis ceux d'Italie, eussent travaillé cent cinquante ans à déblayer ce colossal champ funéraire, pour

que ces débris de l'antique colonie grecque servissent de décor romanesque à une rencontre entre le jeune homme et celle dont il rêvait de faire sa femme. Cette rencontre promettait d'être décisive, Lucien s'en rendait compte. Ou bien Mme Izelin aurait dit à Marthe sa présence à Naples, et la façon dont la jeune fille aurait accueilli cette nouvelle lui serait un signe assuré de ses vrais sentiments pour lui. Ou bien Marthe ignorait cette présence, et, s'il pouvait l'étudier sans qu'elle le vît, il saurait quel effet cette séparation de plusieurs semaines avait produit en elle. S'il la retrouvait visiblement mélancolique, pâlie, avec des traces de chagrin pareilles à celles qu'il pouvait lire sur son propre visage quand il se regardait dans la glace, alors... alors c'est qu'elle l'aimerait!... A mesure que les minutes avançaient, les hypothèses les plus contradictoires sur cette prochaine apparition des deux femmes se dessinaient dans l'imagination de Lucien. Il finit par choisir, quand l'heure du train fut toute proche, un poste d'observation d'où il était sûr d'épier l'arrivée de Mme Izelin et de Marthe sans risquer de les manquer et avec les plus grandes chances de n'être pas vu d'elles. Il se blottit, armé de sa lorgnette, dans l'angle du mur qui sépare le temple d'Apollon de la Via Marina, à quelques pas de

l'unique entrée des ruines. De l'autre côté de la rue, à quelques pas, il voyait la clôture de la Basilique, où il était à peu près sûr que les visiteuses pénétreraient d'abord; puis elles viendraient dans le temple d'Apollon d'où il aurait tout le temps de s'échapper. Il courrait les attendre au Forum, où elles ne pouvaient manquer de se rendre ensuite... Il était donc là, assis sur une marche, ne regardant plus ni les colonnes du temple avec les belles feuilles d'acanthe de leurs chapiteaux corinthiens, ni le ciel bleu dans leurs interstices, ni un Hermès encore debout sur sa base de marbre, aux plis du manteau duquel couraient d'agiles lézards à tête verte, ni rien, sinon cette Via Marina où le flot des touristes amenés par le train commençait de se répandre. Si, au dernier moment, Mme Izelin avait changé le plan de son après-midi? Si, après avoir reçu sa carte de visite, elle avait quitté Naples? Si... Tout d'un coup le cœur de Lucien s'arrêta de battre. Il venait de reconnaître Marthe et Mme Izelin. Elles arrivaient, un peu en arrière des autres, conduites par un des gardiens. Dans le champ de la petite lorgnette qui tremblait entre ses doigts, l'amoureux tenait le visage de la mère et celui de la fille, tous deux animés, à cette seconde, par des impressions qui lui firent soudain mal à cette place inconsciente et pro-

fonde de l'être par où nous percevons les infiniment petits de la vie. La physionomie de Mme Izelin, qu'une pensée morose semblait voiler, commençait de traduire, dès les premiers pas à travers l'étonnante ville, un saisissement de surprise où Lucien pouvait reconnaître sa propre sensation de tout à l'heure. Ses yeux se posaient sur ce décor, à la poésie duquel son ignorance ne s'était pas attendue, avec cette espèce d'intérêt poignant qu'il avait lui-même éprouvé. Ses traits se contractaient dans cette attention émue qu'il aurait tant voulu voir à la jeune fille, pour avoir avec elle aussitôt une communion secrète. Au lieu de cela, le masque délicat de Marthe, libre de toute comédie à cet instant parce qu'elle ne se savait pas observée, s'éclairait du sourire amusé d'une enfant à qui cette poésie émanée des choses n'arrive même pas. Lucien se fût reproché comme un crime de désirer que ce jolie visage portât des traces de tristesse. Et pourtant ce lui fut un coup de constater que, depuis son départ de Paris, elle avait pris cet air de santé qui décèle le plein épanouissement d'un organisme jeune qu'aucune émotion pénible n'a ébranlé. Si elle savait sa présence à Naples, évidemment elle y était indifférente. Si elle l'ignorait, leur séparation lui était absolument indifférente aussi. Ses prunelles claires et

mobiles regardaient les ruines avec une curiosité qui n'avait d'autre but que de satisfaire la plus innocente, mais aussi la moins romanesque des manies. Marthe tenait à la main un petit appareil à photographies, et toute sa préoccupation était, dès ces premières minutes, de chercher l'occasion d'un « instantané ». Elle s'arrêta tout d'un coup, et Lucien put la voir qui « prenait » ainsi, d'abord la perspective de la Marina, puis la porte de la Basilique. Il lui sembla, — mais n'était-ce pas un effet d'imagination? — que la mère qui regardait, elle aussi, sa fille vaquer à ce jeu enfantin, avait, autour de sa bouche, un demi-sourire de pitié. Presque aussitôt les deux femmes disparurent derrière la clôture de pierres du bâtiment et Lucien lui-même se dirigea vers le Forum.

— « Qu'a-t-elle de changé en elle? » se disait-il. « Elle m'a fait l'impression comme d'une autre femme... Elle ne sait pas que je suis ici et son voyage la distrait. Voilà tout... C'est trop naturel, et moi, je suis un égoïste... »

Il se tenait ce raisonnement, appuyé contre une de ces énormes substructions qui servaient, le long de la vaste place, à soutenir de colossales statues équestres. Une heure auparavant, lorsqu'il s'était trouvé dans cette enceinte que domine le glorieux édifice consacré à Jupiter,

il avait été, même dans l'anxiété de son attente, pénétré par le je ne sais quoi de grandiose, par l'atmosphère de la majesté romaine, qui flotte toujours, là où furent gravées les lettres de la formule sacrée : S. P. Q. R. Aucun fils de la terre latine ne les a jamais regardées sans que le sang des ancêtres frémît en lui. Un voile maintenant s'était tiré pour Lucien sur ces monuments, sur ce ciel bleu, sur cette histoire. Il n'avait plus dans son esprit que cette idée : « Elle a changé. Que s'est-il passé?... » Durant ces semaines d'absence, l'image de Marthe, de cette Marthe qu'il n'avait jamais vue, même présente, dans sa réalité, s'était encore modifiée dans son cœur, jusqu'à devenir absolument différente de l'être véritable. Et puis, à Paris, chaque fois qu'il avait rencontré la jeune fille, celle-ci, qui se voyait remarquée par lui, avait naturellement exercé, à son égard, son talent d'attitude. Elle lui avait d'instinct, et avec une infaillible sûreté de coquetterie spontanée, posé le personnage d'une enfant tout émotion, toute sensibilité. Elle avait fait avec la plus subtile divination les gestes d'âme qui devaient le séduire. Pour la première fois il l'avait surprise désarmée, si l'on peut dire, telle qu'elle était pour elle-même et hors de tout regard, et, pour la première fois aussi, il venait d'avoir l'intuition, indistincte

comme un pressentiment, qu'il ne connaissait pas cette créature, alors qu'il croyait tant l'aimer. C'étaient bien les mêmes traits, ce n'était plus la même expression. C'était le même visage, ce n'était plus le même regard. Lucien n'eut pas le temps d'ailleurs d'analyser ce confus et vague désappointement. Déjà le grand chapeau de paille bleu sombre garni de bluets et surmonté d'un souple nœud de soie rouge dont s'encadrait le délicat visage de Marthe apparaissait à l'extrémité de la place, et sa silhouette si mince dans son costume de voyage en serge bleu marine. Elle tenait à la main une ombrelle rouge et rayée de bleu, assortie à sa toilette... A côté d'elle, toujours un peu en arrière, il reconnut le chapeau rond de la mère avec des ruches noires et blanches, sa robe gris de fer, son ombrelle grise aussi. Rien que la différence de leurs façons de s'habiller marquait la différence des caractères des deux femmes : l'une toujours un peu trop éclatante et soulignée, l'autre toujours un peu trop effacée et trop discrète. Mais si Lucien devait plus tard, en se rappelant cette arrivée, se formuler cette remarque et en tirer cette conclusion, sur l'instant une seule idée absorba pour lui toutes les autres : s'il voulait se présenter à Mme Izelin et l'accompagner ainsi que Marthe dans cette visite à Pompéi, il fallait qu'il se dé-

cidât et tout de suite. Un dernier sursaut de timidité, un dernier effort, et il était devant elles.

Ce fut la mère qui le vit la première. La petite secousse nerveuse qu'elle éprouvait tandis que le jeune homme la saluait et balbutiait une phrase de surprise avec la plus touchante gaucherie se traduisit par un étouffement dans sa voix pour lui répondre. Quant à la jeune fille, elle eut un peu de rougeur à ses joues, et dans ses prunelles, ce subit éclat, qui annonce chez les coquettes la seule joie dont elles soient capables : celle de tenir là, devant elles, une preuve évidente de leur pouvoir. Ce ne fut qu'un passage, et, tout de suite, cette physionomie mobile s'était empreinte du sentiment que doit avoir une jeune fille à qui un jeune homme apporte un témoignage d'une dévotion passionnée, — à égale distance d'une froideur qui découragerait l'adorateur et d'une émotion qui serait un aveu ou un encouragement. Lucien cependant commençait, après les premières phrases de banale politesse, d'expliquer son voyage en termes dont l'embarras seul le convainquait de mensonge :

— « J'ai été bien souffrant, » disait-il ; « l'hiver à Paris s'est fait si rude après votre départ! Le médecin m'a conseillé le Midi. Je ne

connaissais pas l'Italie... Je me suis laissé tenter, et je suis descendu jusqu'à Naples. C'est hier, en parcourant la liste des étrangers dans la salle de lecture de mon hôtel, que j'ai vu vos noms. Alors je me suis permis d'aller prendre de vos nouvelles... Vous êtes tout à fait bien, madame, ainsi que mademoiselle Marthe? »

— « Très bien, » répondit la mère. La timidité du jeune homme, le tremblement de son accent, l'imploration muette de ses yeux la touchèrent. Elle voyait, à ses orbites plus creusées, à ses joues un peu amaigries, à tout son aspect enfin, qu'il avait réellement souffert, et, pour un moment, la pitié l'emportait sur le scrupule. Elle ajouta : « Vous allez nous raconter ce qui se passe à Paris... Si vous n'avez pas encore fini votre visite, nous la continuerons ensemble... »

— « Je la commence seulement, » dit Lucien. De rencontrer de nouveau chez cette Mme Izelin, dont la froideur l'avait tant déconcerté, la sympathie des tout premiers jours, lui fut une si vive surprise que le sang empourpra ses joues, et il se mit à marcher à côté des deux femmes, sans plus se rappeler son impression de désappointement des minutes précédentes que si Marthe se fût offerte à son premier regard telle qu'elle était maintenant. Par quelle magique puissance de double vue la jeune simulatrice

avait-elle compris ce que le jeune homme attendait d'elle et quel personnage il lui fallait adopter pour achever de l'ensorceler? Toujours est-il que son sourire amusé de tout à l'heure s'était changé en un étonnement ému, que ses prunelles erraient sur les ruines avec une mélancolie discrète. Il ne s'agissait plus de « prendre des instantanés » qui, plus tard, divertiraient les petites amies de Paris. Elle était vraiment, avec sa fine beauté blonde, l'élégante et jolie fragilité de sa taille, son cou gracile, les fines attaches de ses mains et de ses pieds, l'apparition que Lucien avait rêvé de rencontrer, la Jeunesse attendrie parmi les images d'une des plus poignantes tragédies de l'histoire, l'Espérance parmi les reliques d'une civilisation détruite, mais une Espérance doucement attristée par l'éternel menace du Sort, empreinte de tous côtés dans ces décombres. Et elle se gardait bien de demander « ce qui se passe à Paris », comme avait dit sa mère. Existait-il un monde, des bals, des bavardages de société? La jeune fille ne semblait plus s'en souvenir. Elle allait, prononçant de temps à autre des phrases vagues sans doute et bien faciles, mais qui, passant par cette bouche, prenaient pour l'amoureux des significations extraordinaires.

— « ... Ce qui me frappe, » disait-elle, et elle

montrait ces boutiques abandonnées, ces thermes vides, ces cours désertes, « c'est combien il y a peu de choses nouvelles dans la vie. Si la cendre ensevelissait une de nos villes, on n'y rencontrerait rien de bien différent de tout cela... C'est un grand commentaire à ce que l'on nous enseignait au catéchisme sur la vanité des vanités... »

— « ... Ne pensez-vous pas, » disait-elle plus loin en s'asseyant sur un des gradins du théâtre, « qu'une tragédie jouée ici, avec quelques spectateurs seulement, et toute cette ville vide au dehors, produirait un bien bel effet?... » Et elle ajoutait : « Les portions de ces ruines les plus impressionnantes sont, pour moi, celles qui rappellent des souvenirs de fête. Il m'arrive si souvent, quand je vais au théâtre, de songer que les spectateurs et les acteurs sont, après tout, des condamnés à mort, et je me figure la salle et la scène vides, et eux disparus... Ce rêve se réalise ici et on en frissonne... »

— «... Je voudrais tant savoir, » demandait-elle encore devant la colonnade du temple d'Isis, « s'il y avait des chrétiens à Pompéi? Ce sont les seuls qui aient pu avoir une espérance... » Et dans la rue des tombeaux, devant le bas-relief de Nœvoleia Tyché qui représente un vaisseau

entrant au port : « Quand je vous disais tout à l'heure qu'il n'y avait rien de nouveau ! Inventerions-nous une autre comparaison pour signifier la paix du ciel après les orages de la terre?... »

Ces paroles lui venaient si ingénument, elle paraissait si bien comprendre et sentir la secrète poésie de la ville morte, que Lucien l'écoutait avec une admiration qui ne lui permettait pas de reconnaître le caractère tout conventionnel de ces formules. Ce qu'elles avaient de si général, de si vulgaire, de si banal au fond, eût dû l'avertir que cette facile mélancolie de touriste ne traduisait aucune impression directe et personnelle. Mais cette mimique sentimentale était accompagnée d'un jeu si savant de ces lèvres fines et de ces souples paupières, Marthe avait un tel art de placer ses réflexions entre deux silences, comme si elle se laissait aller à penser tout haut ! Et l'amoureux, lui, se laissait envahir par un hypnotisme de crédulité qui eût été jusqu'à l'extase, s'il n'eût de nouveau observé un assombrissement sur le visage de la mère. Celle-ci, en effet, dès les premières paroles de ce genre qu'avait proférées sa fille, s'était tue. Elle avait regardé Lucien se suspendre à cette voix qu'elle savait si peu sincère et Marthe improviser, prolonger une comédie dont elle, la mère, con-

naissait si bien la fausseté ! La souffrance qu'elle était venue fuir en Italie s'était de nouveau emparée d'elle avec plus de force que jamais. Ce fut au point qu'à un moment, de continuer cette promenade se trouva au-dessus de ses forces. C'était au milieu de cette rue des tombeaux et devant le bas-relief du bateau dont Marthe venait de commenter le funèbre symbole avec des prunelles noyées de poésie. L'évidence de l'attitude chez cette enfant qui était sa fille devint trop intolérable à sa perspicacité et trop intolérable l'évidence de la duperie chez ce jeune homme, dont elle devinait qu'il éprouvait réellement, lui, toutes les émotions que feignait l'autre. Elle leur dit :

— « Je me sens fatiguée. Je vais m'asseoir ici, tandis que vous finirez de visiter la rue. »

— « Mais nous allons rester avec vous, maman, » dit la jeune fille avec une sollicitude que Mme Izelin repoussa presque durement.

— « Non, » répondit-elle, « j'aime mieux être seule... »

— « Qu'a donc madame votre mère? » osa demander Lucien à sa compagne quand ils furent à quelques pas en avant. « On croirait qu'elle est mécontente de me voir ici? Pourtant elle m'a si bien accueilli !... »

— « Ce n'est pas de vous qu'elle est mécontente, » répondit la jeune fille, « c'est de moi... »

— « De vous? » interrogea-t-il. « Et pourquoi?... »

— « Parce que je me suis permis de parler un peu, » répondit-elle en hochant sa fine tête, « et que vous avez paru m'écouter avec intérêt... N'allez pas croire au moins qu'elle soit sévère pour moi... Non... Seulement elle a ses idées... Comment vous expliquer cela?... Mon pauvre père était si bon... Il l'a habituée à avoir toujours le premier rang, vous comprenez?... C'est trop naturel qu'il lui coûte d'y renoncer et qu'elle n'aime pas beaucoup mes succès... Enfin, faites un peu plus attention à elle, et parlons d'autre chose, je vous prie... »

Ce fut si bien dit, avec un ton mi-douloureux, mi-enfantin! Le sensitif, le délicat Lucien ne prit même pas garde qu'en dénonçant ainsi la prétendue jalousie de sa mère à son égard, celle dont il rêvait de faire sa femme commettait un de ces petits parricides moraux qu'il eût condamnés sans appel chez toute autre. Il éprouva au contraire un respect ému pour la réserve de cette enfant qui n'achevait pas sa plainte... Était-il possible que le mot de l'énigme contre laquelle il se heurtait depuis ces dernières semaines fût vraiment là et que l'admi-

ration qu'inspirait Marthe excitât chez Mme Izelin cette basse, cette détestable envie de la femme qui vieillit contre le charme et la beauté de la femme plus jeune, — envie, certes, toujours attristante, mais presque monstrueuse quand il s'agit d'une mère et d'une fille? Dans un cœur chimérique et passionné, une telle idée devait faire révolution.

Lucien en fut bouleversé en effet au point que, durant la fin de cet après-midi et pendant le retour à Naples, ce fut au tour de Mme Izelin de s'étonner de son changement. Sans qu'il y eût un seul mot prononcé à ce sujet, tout naturellement le jeune homme était sorti de Pompéi avec les deux femmes, et non moins naturellement il avait pris place dans le même compartiment de wagon qu'elles. En dépit de la recommandation de Marthe, il ne put prendre sur lui de soutenir la conversation avec cette mère dans la nature de laquelle il entrevoyait soudain de si mesquines, de si coupables façons de sentir Marthe, de son côté, un peu honteuse, malgré tout, dans sa conscience, de la calomnie que son insatiable besoin de jouer un rôle lui avait inspirée, sans qu'elle en mesurât la portée, se taisait maintenant. La mère, elle, les regardait l'un et l'autre avec l'intuition qu'ils avaient prononcé,

pendant ces quelques minutes où elle les avait si imprudemment abandonnés, des paroles d'une extrême gravité. Lesquelles?... Le train allait, longeant cette côte de lave noire, baignée des lames bleues. La sublimité de cet horizon que ferment là-bas la pointe lumineuse de Sorrente, le rocher aigu de Capri, la molle montagne d'Ischia et celle du Pausilippe n'apaisèrent pas cette sensibilité de femme qui, peut-être, ne se connaissait pas tout entière elle-même. Au moment où le train entra dans la gare de Naples, la fièvre de cette agitation était devenue si vive qu'elle n'accepta pas l'idée de subir plus longtemps les incertitudes où elle venait d'être jetée à nouveau. La nécessité d'une explication définitive avec Lucien s'imposa à elle. Marthe était descendue du wagon la première et le jeune homme s'effaçait pour laisser passer Mme Izelin. Celle-ci, d'une voix saccadée, impérieuse, où il pouvait discerner un trouble si profond, lui dit :

— « J'ai absolument besoin de vous parler. Venez me demander à l'hôtel demain matin à dix heures et demie... Mais, à tout prix, » — elle désigna du regard sa fille, — « qu'*elle* ne le sache pas. Je compte pour cela sur votre honneur... »

III

Le trouble où ce rendez-vous si étrangement et si brusquement fixé avait jeté Lucien Salvan durait encore quand, à l'heure dite, il fut introduit dans le petit salon de l'appartement d'hôtel qu'occupait Mme Izelin. Pourquoi l'avait-elle fait venir? Quelle décision allait-elle lui annoncer, mortelle à son bonheur? Avant la conversation de la veille et quand Marthe ne lui avait pas encore dénoncé les ombrageuses susceptibilités de sa mère, cette entrevue n'aurait pas effrayé le jeune homme. Il en aurait profité pour mettre à exécution le projet qui l'avait déterminé à son insensé voyage. Il aurait montré à cette femme, qui pourtant ne pouvait pas y demeurer tout à fait indifférente, la vérité de son sentiment. Il devait se taire, dès l'instant où elle nourrissait en elle cette étrange et criminelle envie dont sa fille paraissait si épouvantée. Et de nouveau, Lucien s'était dit qu'une pareille aberration n'était pas humaine, qu'il avait dû mal interpréter la confidence de Marthe, ou bien que celle-ci s'était elle-même trompée... Son agitation fut

portée à son comble par l'accueil que lui fit cette femme pour lui si pleine de mystère, et de qui dépendait tout le bonheur ou tout le malheur de sa vie. Elle était assise près de la fenêtre ouverte sur l'immense paysage du Vésuve et de la mer. Avec ses cheveux blanchissants, son teint décoloré, les tonalités grises de sa toilette, combien peu elle donnait l'idée d'un être dont la personnalité souffre des hommages rendus à une autre! Chaque trait dans cette physionomie révélait une âme mortifiée, qui s'est renoncée pour toujours, et dont les désirs se tournent uniquement, irrévocablement, vers la paix. Ses yeux surtout, quand ils se posèrent sur le jeune homme, infligèrent un indiscutable démenti à l'accusation qu'avait portée Marthe. Leur regard était si droit, si profond, si sérieux! Il y a des expressions de prunelles qui ne se concilient pas avec la mesquinerie du cœur. Il était visible que cet entretien ne remuait pas moins Mme Izelin que le jeune homme, car les traces de l'insomnie se reconnaissaient autour de ses paupières battues, dans le pli de ses joues creusées, et ses mains tremblaient un peu. Elle fit signe à Lucien de s'asseoir, et commença de lui parler. Elle s'était, dans ses réflexions de la nuit, amèrement reproché d'avoir cédé la veille à un mouvement irraisonné. Elle s'était dit qu'elle n'avait pas le droit de dénoncer

à un étranger l'irrémédiable défaut de sincérité qu'elle avait dû reconnaître dans sa fille. Elle pouvait bien susciter certains obstacles à un mariage entre Lucien et Marthe, mais sans toucher au caractère de celle-ci, et elle s'était arrêtée à un plan qu'elle mit aussitôt à exécution. Elle voulait faire appel chez le jeune homme à la générosité, — bien sûre qu'en frappant cette corde, elle éveillerait un écho en lui.

— « J'ai voulu vous parler, monsieur Salvan, » lui dit-elle, « parce que j'ai pour vous une absolue, une entière estime. Il y a des résolutions qu'une mère aurait le droit de prendre sans en rendre compte à personne. Mais je vous sais une nature trop noble, trop sensible aussi, pour agir avec vous comme j'agirais vis-à-vis d'un autre... Je vous demande seulement de répondre d'abord à cette question : supposez qu'un de vos amis de Paris nous eût rencontrés hier tous les trois, vous, ma fille et moi, nous promenant dans les ruines de Pompéi?... Que croyez-vous qu'il eût pensé?... »

— « Mais, madame, » balbutia le jeune homme, « si j'avais pu croire que ma présence vous déplût, je vous aurais quittées, Mlle Marthe et vous, tout de suite... Il a fallu votre propre autorisation... »

— « Je devais vous la donner, » interrompit

la mère, « et je ne la regrette pas. Je voulais vous voir auprès de Marthe, je vous y ai vu. Si j'avais gardé le moindre doute sur certains soupçons, je l'aurais perdu... Répondez-moi en toute franchise, mon enfant... » Au moment où elle se préparait à le frapper, elle ne put se retenir de lui donner, par une appellation plus affectueuse, une marque de la pitié qu'elle éprouvait pour la peine qu'elle allait lui infliger... « Oui, » insista-t-elle, « répondez-moi. Croyez-vous que cet ami de Paris dont je vous parlais aurait cru que nous nous étions rencontrés là par hasard?... »

— « Non, madame, » dit-il simplement

— « Soyez franc jusqu'au bout, » continua Mme Izelin, « et avouez que votre voyage ici a été prémédité, que vous êtes venu à Naples parce que vous vouliez revoir Marthe... »

— « Je l'avoue, » répondit Lucien. Il avait eu, tandis que Mme Izelin lui parlait, cette espèce de désarroi intérieur qui s'empare des jeunes gens comme lui, pudiques dans leurs émotions jusqu'à en être farouches, lorsque leur plus intime secret est formulé à haute voix devant eux. Même quand ils savaient que ce secret était connu de leur interlocuteur cette précision les désoriente autant que s'ils s'étaient crus assurés d'un absolu mystère. Il arrive alors qu'au

lieu d'essayer de dissimuler au moins quelque chose de ce qu'ils étaient résolus à cacher, ils éprouvent un besoin d'une complète franchise, et ils prononcent à leur tour des paroles dont ils se seraient estimés incapables. L'amoureux de Marthe répéta : « Je l'avoue... » puis, étonné lui-même de ce qu'il osait dire : « Je comprends maintenant que j'ai été imprudent et que j'ai risqué de me faire mal juger par vous... Cela vous paraîtra insensé, mais c'est bien vrai : je n'ai pas pensé une minute à cette possibilité que je fusse rencontré par quelqu'un de notre monde, que ma présence ici pût être connue, interprétée, commentée... Puisque vous lisez si bien en moi, vous avez deviné aussi quel sentiment je porte à Mlle Marthe... Mais je le sais trop, que vous l'avez deviné. Je sais que vous êtes partie de Paris à cause de cela, parce vous me trouviez trop empressé auprès d'elle... Alors j'ai été très malheureux... Je me suis dit que l'on m'avait calomnié auprès de vous. Je l'ai cru... J'ai cru que vous aviez formé le projet d'un autre mariage... On avait prononcé un nom devant moi... Je n'ai pas supporté cette incertitude et je suis parti... Je voulais d'abord rester dans le midi de la France, tâcher de savoir la date de votre retour et me trouver sur votre route seulement dans le nord de l'Italie. Ensuite

j'ai pensé que je pouvais revenir au-devant de vous jusqu'à Florence, puis jusqu'à Rome Enfin la tentation a été trop forte, et me voici... Je ne vous ai rien caché, madame. Ordonnez-moi de quitter Naples, je vous obéirai... Mais soyez bien sûre qu'il n'y a eu de ma part aucun plan caché et que, pas un instant, je n'ai même imaginé que mon voyage pût compromettre Mlle Izelin... »

— « Elle n'était pas prévenue de votre départ? » demanda la mère.

— « Ah! madame!... » répondit-il avec une révolte à peine dissimulée.

— « Comme il l'aime! » pensa la mère devant cette nouvelle preuve de l'extrême délicatesse de ce cœur de jeune homme; et, tout haut: « Je vous crois, monsieur Salvan, et je vous sais un gré infini de m'avoir parlé avec cette entière sincérité... J'y répondrai par une sincérité pareille... Il est très vrai, » ajouta-t-elle après une seconde d'hésitation, « que j'ai emmené ma fille loin de Paris à cause de vous... Mais ne vous faites aucun reproche... Vous n'avez dépassé en rien dans vos assiduités la discrétion qu'un galant homme doit s'imposer quand il s'agit d'une jeune fille... On ne vous a pas davantage calomnié auprès de moi. Je ne l'aurais pas permis, vous ayant trop étudié pour ne pas vous avoir

jugé d'une manière définitive... Je vous ai déjà dit que je vous estime beaucoup, et je vous le répète, mais beaucoup, beaucoup... »

Elle avait prononcé ces phrases avec une émotion mal contenue qui acheva de déconcerter Lucien Salvan. Cette estime où elle disait le tenir contrastait d'une manière trop complète avec la volonté qu'elle avait eue, qu'elle avait visiblement encore, de le séparer de sa fille, et il ne put se retenir de protester contre cette contradiction, d'autant plus douloureuse pour lui qu'elle était plus inintelligible :

— « Mais alors, madame, » s'écria-t-il, « pourquoi m'avez-vous traité, pourquoi me traitez-vous comme quelqu'un que vous n'estimeriez pas?... Je sais que je n'ai rien qui puisse beaucoup flatter l'orgueil d'une mère, que ma famille est de condition bourgeoise, que moi-même, je ne suis destiné qu'à un avenir simplement honorable... Y a-t-il là de quoi justifier ce parti pris de refus que j'ai deviné dans votre départ, que je devine maintenant dans vos yeux, dans le son de votre voix, dans toute votre attitude?... Vous avez d'autres engagements, je le comprends bien... » continua-t-il en secouant la tête, « et vous ne voulez pas me les dire... C'est votre droit... Pourtant, » conclut-il d'une voix déchirante, « si c'est avec le jeune homme que l'on m'a

nommé, je vous jure, madame, que Mlle Marthe serait plus heureuse avec moi!... »

Ce cri de naïve jalousie ne lui eut pas plus tôt échappé qu'il en sentit l'imprudence. Mais comment faire que la phrase prononcée n'eût pas été prononcée?

— « On vous a nommé quelqu'un? » demanda-t-elle; « mais qui?... Allons, répondez-moi. J'ai le droit de savoir ce que l'on dit de ma fille. »

— « M. de Barrois, » fit-il après une seconde d'hésitation.

— « M. de Barrois!... » répéta la mère. « Je vous remercie de m'avoir prévenue... Il est assez naturel, » continua-t-elle avec une ironie où se révélait son énervement grandissant, « que ce gentilhomme ruiné qui vient chez des bourgeois comme nous pour y trouver une dot fasse courir ce bruit. Je saurai y couper court... Il n'est pas moins naturel, » ajouta-t-elle, « que la jalousie vous ait rendu crédule à un si absurde propos... Car enfin, qu'est-ce que M. de Barrois a pour lui?... C'est un oisif et un libertin. Il est vrai qu'il est titré. Est-ce que vous avez pensé » insista-t-elle « que j'étais capable de me décider pour cette raison, par la vanité d'avoir une fille marquise?... » Et voyant, à cette simple phrase, la rougeur de la honte envahir de nouveau le visage du jeune homme elle répéta : « Ainsi, vous l'avez

pensé... » Et sa voix se fit singulièrement amère pour continuer : « Ah ! ce serait vraiment une trop grande duperie de sentir d'une certaine façon si l'on ne sentait ainsi pour soi-même... D'ailleurs, on ne se refait pas... Quand je vous ai vu vous intéresser à Marthe, monsieur Salvan, croyez-vous que j'ai cherché, moi, à votre conduite de vilains motifs?... Pourquoi en avez-vous cherché à la mienne, quand vous m'avez vue emmener ma fille et que vous avez compris que j'étais opposée à votre mariage avec elle? Pourquoi ne m'avez-vous pas fait crédit? Pourquoi n'avez-vous pas pensé tout uniment : « Ma- « dame Izelin connaît Marthe mieux que je ne la « connais. Elle ne croit pas que nos caractères « se conviennent, et elle veut nous éviter, à l'un « et à l'autre, des déceptions, voilà tout... » Peut-être même auriez-vous pu deviner... » et ce fut à son tour d'avoir une rougeur aux joues, « que cette résolution m'a coûté, qu'elle me coûte. Je ne vous ai pas caché ma sympathie. Je ne vous la cache pas. Vous avez dans votre nature toutes les délicatesses, toutes les loyautés, je le sais, qu'une femme qui a été éprouvée par la vie peut rêver dans son gendre. Si je suis opposée à ce mariage, ce n'est pas pour des raisons égoïstes... Mais, mon enfant, comprenez-le donc et ne m'en faites pas dire davantage... J'ai déjà trop parlé... »

— « Je crois vous comprendre, madame, » répondit Lucien après un silence. Tandis que la mère lui parlait, et comme il arrive dans certaines minutes d'explication décisive, toutes les impressions contradictoires par lesquelles il avait passé depuis qu'il s'occupait de Marthe s'étaient à la fois réveillées en lui. Il s'était rappelé, et les espérances conçues devant le gracieux accueil de la jeune fille, et ses incertitudes à d'autres moments, sa déception de la veille, par exemple, quand il l'avait vue entrer à Pompéi, si évidemment frivole et indifférente, puis leur soudaine communion de sentiments durant la visite de la ville morte, le mécontentement progressif de la mère devant l'intimité de leur causerie et l'explication que Marthe lui en avait donnée. L'énigme de sa situation vis-à-vis de ces deux femmes se faisait plus obscure encore, à moins que le mot n'en fût simplement un malentendu entre elles : « Oui, » continua-t-il, « vous pensez que Mlle Marthe ne m'aime pas... S'il en est ainsi, » et une supplication passa dans son accent, « et si, d'autre part, vous avez pour moi cette estime dont je suis profondément touché, trouvez-vous juste de m'interdire d'essayer de changer ses dispositions?... Il y a entre Mlle Izelin et moi, permettez-moi de vous le dire, tant de ressemblances d'esprit, nous avons si naturellement une même

façon de sentir que ce principe de sympathie pourrait devenir de sa part quelque chose de plus tendre. Si vous m'autorisiez à seulement vivre un peu dans son atmosphère, — pas maintenant, pas durant ce voyage, je me rends trop compte que les convenances du monde s'y opposent, mais à Paris, dans la société où nous sommes destinés à nous rencontrer?... C'est une épreuve. Ai-je besoin de vous assurer que, si vous me la permettez, j'y apporterai tant de prudence, tant de discrétion, et si, dans six mois, dans un an, je n'ai pas su me faire aimer, alors, oui, je trouverai trop légitime que vous me demandiez de m'en aller... Mais d'ici là... »

— « D'ici là, » interrompit-elle de sa voix profonde, « je vous aurai laissé gâter votre vie, remplir votre beau et grand cœur davantage encore d'un sentiment dont je suis sûre, entendez-vous, sûre, absolument sûre qu'il ne sera jamais partagé... »

— « Mais pourquoi? » interrogea-t-il.

— « Pourquoi? Parce que cette identité dont vous parlez entre vos façons de sentir et celles de Marthe n'existe que dans votre imagination, parce que vous êtes une âme d'une race et elle une âme d'une autre, parce qu'il est encore temps pour vous de vous arracher à ce qui ne sera jamais qu'un mirage... J'ai été comme

vous, » insista-t-elle avec l'accent d'une femme qui va chercher ses souvenirs au plus intime de son cœur et de son passé : « Comme vous je me suis trouvée au bord de la vie... Comme vous j'ai été séduite par ce que j'ai cru être un accord de l'âme, une vérité... Et tout mentait... Oui, tout! Ah! si quelqu'un m'avait avertie alors comme je vous avertis!... »

Elle s'arrêta, effrayée de l'allusion si directe qu'elle venait de faire à son propre mariage. Quoique les phrases de cette demi-confession fussent singulièrement obscures pour son interlocuteur, trop de douleur sincère y frémissait pour qu'il n'en fût pas remué, et en même temps une trop évidente conclusion s'en dégageait : si Mme Izelin s'opposait à l'union de sa fille avec Salvan, c'est qu'elle nourrissait, à l'égard du caractère et du cœur de cette fille, une défiance, — quelle défiance? — un soupçon, — quel soupçon? — Cette évidence fut soudain si cruelle à l'amoureux, qu'il répondit :

— « Êtes-vous sûre, madame, que vous ne vous trompez pas?... C'est bien osé à moi de toucher à certains sujets. Mais en me disant ce que vous venez de me dire, vous me donnez la preuve d'une telle confiance!... Et puis il me serait impossible de vous quitter maintenant

sans m'être moi-même ouvert tout entier... Je ne sais pas quel résultat cet entretien aura pour moi... Je serais non pas consolé, mais pourtant moins malheureux, s'il aboutissait à éclaircir un peu une situation que je devine bien pénible pour vous... et pour une autre personne... Il faut que vous me pardonniez, » ajouta-t-il en hésitant, « si je me permets d'interpréter ainsi vos paroles... Il me semble qu'elles laissent entendre que les chances de malheur, si vous consentiez à m'accorder la main de Mlle Marthe, ne viendraient pas de mon côté... Pardonnez-moi encore d'aller plus loin. Mais dans notre promenade à Pompéi, hier, il m'avait semblé qu'elle aussi sentait de votre part une sévérité, presque une malveillance... Ah! Laissez-moi continuer... Je n'ai pas beaucoup vécu. Je sais pourtant qu'entre des natures délicates et qui paraissent le plus faites pour s'estimer, il peut s'établir des mésintelligences. J'ai trop senti hier que Mlle Izelin, elle aussi, de son côté, s'inquiétait de n'être pas tout à fait en accord avec vous et qu'elle en souffrait... »

— « Ah! » dit la mère. « Elle vous a parlé de moi? Soyez franc jusqu'au bout... Et à quel moment?... Pendant que vous acheviez de visiter la rue des tombeaux et que je vous attendais?... Je l'avais deviné... »

— « Je vous en conjure, madame, » s'écria le jeune homme, « n'interprétez pas ainsi ce que je viens de vous dire, bien mal... C'est moi qui avais cru deviner un mécontentement sur votre visage... »

— « Et alors, » interrompit Mme Izelin, « vous l'avez questionnée? Vous lui avez demandé ce que j'avais? Et que vous a-t-elle répondu?... Mais moi aussi je l'ai deviné, ce qu'elle vous a répondu, rien qu'à vous regarder ensuite, rien qu'à vous voir maintenant... Elle s'est plainte de moi! » répéta-t-elle, comme en se parlant à elle-même. « Cela devait être; et vous l'avez crue!... Cela devait être encore... »

Elle s'était levée en prononçant ces mots auxquels Salvan n'osait plus répondre. Il en est de certaines conversations comme de ces promenades sur un sol miné où tout d'un coup le pied éveille un écho si prolongé que le marcheur s'arrête. Un phénomène tout pareil de surprise saisissait Lucien devant le retentissement de ses paroles. Il devinait des profondeurs secrètes et inexplorées, tout le ravage intérieur de longues méditations, de chagrins solitaires, dans cette femme qui maintenant l'épouvantait par l'inexplicable émotion dont il la voyait possédée. Elle avait cessé de le regarder, et elle était venue, comme pour calmer cette émotion trop forte,

s'accouder à la fenêtre. Il voyait les masses grises de ses cheveux, sa tempe appuyée sur sa main blanche et contractée, son autre main crispée contre le bord de la croisée. Que signifiait ce soudain éclat d'indignation, — contre quoi? Contre une plainte dont elle ne pouvait même pas soupçonner la nature? Quelles difficiles, quelles incompréhensibles relations y avait-il entre cette mère et cette fille pour qu'elles parussent ainsi souffrir l'une de l'autre, et à ce degré? Lucien n'avait pourtant pas rêvé la veille et Marthe lui avait bien réellement dit ces mots-ci : « Je me suis permis de parler un peu, vous avez paru m'écouter avec intérêt, voilà pourquoi elle est mécontente... » Et elle avait ajouté, pour que la signification de cette phrase, si peu équivoque, fût tout à fait évidente, cette autre phrase sur son père qui expliquait, si elle n'excusait pas, les susceptibilités de la veuve envers sa fille plus jeune et dans toute la grâce de sa beauté. Il n'avait pas rêvé non plus tout à l'heure en écoutant Mme Izelin rappeler son propre mariage et pousser ce cri où se ramassait toute la mélancolie de sa vie manquée, ce : « Tout mentait! » ce : « Si quelqu'un m'avait parlé alors comme je vous parle... » Elle avait donc été malheureuse dans son mariage? — Que Marthe l'ignorât, c'était trop naturel. Mais il n'était pas naturel

que la mère tint rigueur à sa fille des misères de son existence conjugale. Il ne l'était pas davantage qu'au moindre indice elle la soupçonnât d'une injustice à son égard... Le jeune homme avait peur de ce qu'elle allait lui dire maintenant, lorsqu'elle sortirait de ce silence, plus étrange encore que ses discours. Aussi son cœur battait-il, comme à l'approche d'une catastrophe, quand il la vit se retourner tout d'un coup, le visage serré, les yeux presque durs.

— « Marthe rentre, » dit-elle d'une voix saccadée. « Elle vient de descendre de voiture devant l'hôtel. Dans deux minutes elle sera ici. Mettez-vous là, » et elle montrait à Lucien la porte qui, du petit salon, communiquait avec sa chambre, « derrière cette portière, » et elle fit tomber la lourde étoffe elle-même après avoir entr'ouvert le battant. « Je le veux, » continua-t-elle; « il faut que vous sachiez la vérité... C'est vous-même qui déciderez ensuite... » Elle répéta : « Je le veux, » et il y avait dans son regard une énergie si impérative, que le jeune homme lui obéit, sans discuter un projet dont le caractère fantastique ne se réalisa pour lui qu'au moment où, tapi dans les plis épais du damas, il commença d'entendre les deux voix, celle de la mère et celle de la fille, échanger des propos bien simples, bien peu chargés de sens, eût-il

semblé à quiconque n'eût pas été lui. Mais les paroles que disait Marthe, qui se croyait en tête-à-tête avec sa mère, donnaient un tel démenti à ses paroles de la veille, sa façon d'accueillir une certaine allusion de Mme Izelin contrastait si fort avec l'espèce d'intérêt contenu qu'elle avait montré à Lucien en visitant Pompéi, — cet entretien était une si évidente preuve des complexités de cette nature, toute en expressions, et où rien n'était vrai d'une vérité profonde, que l'amoureux en aurait crié de douleur. Cette évidence lui était rendue plus douloureuse et plus irréfutable par cette particularité qu'il entendait le timbre de la voix de la jeune fille, sans voir son visage. Pour la première fois, n'étant plus sous le prestige de sa délicieuse beauté, ce qu'il y avait en elle de si volontaire et de si factice lui était comme rendu perceptible par son accent. Elle avait une certaine manière, un peu appuyée et trop douce, de prononcer ses phrases, qui l'avait tant séduit quand des regards et des sourires accompagnaient cette intonation. Il sentait tout d'un coup cette jolie voix *parler faux*, et cela lui faisait mal à cette place intime de l'être par où nous percevons les infiniment petits de la vie, ces riens qui échappent à l'analyse, presque à la conscience. Mais quel rôle ils jouent dans l'histoire de notre cœur! Ce sont les seules révéla-

tions que nous ayions de la *personne*, chez ceux que nous aimons ou que nous haïssons, — cette personne qui peut ne pas ressembler à ses actes, mais qu'il est rare qu'elle ne ressemble pas à sa voix, si seulement nous savons l'écouter'

— « Hé bien ! » avait demandé la mère à sa fille, « as-tu trouvé ce que tu voulais? »

— « Oui, maman, » avait répondu Marthe. « Je me suis décidée pour le collier de chien à neuf rangs, avec les petites barrettes d'or. On me les changera à Paris contre des barrettes avec des perles. Tu verras comme le corail est pâle, pâle, presque blanc, et comme il me va! Que tu es bonne de me faire ce cadeau, maman, que tu es bonne toujours!... »

— « Alors tu es heureuse avec moi? » demanda la mère.

— « Tout à fait heureuse, » dit la jeune fille. « Comment ne le serais-je pas? tu me gâtes tant!... »

— « Je n'aurai peut-être pas longtemps à te gâter, » reprit Mme Izelin; « je suis si usée... Tu sais que la vie ne m'a pas toujours été facile... »

— « Je le sais, maman, » dit Marthe. « Tu ne t'es pas sentie mal ce matin?... »

— « Non, » fit la mère. « Seulement, quand je pense à toi et que tu seras bientôt mariée, je

me dis que tu auras peut-être de grandes épreuves dans ton existence de femme, et je voudrais être bien sûre que tu n'en as du moins eu aucune dans ton existence de jeune fille... »

— « Mais quelle épreuve pourrais-je avoir eue, maman? » reprit Marthe.

— « On ne sait jamais, » répondit Mme Izelin; « s'il y avait dans ma manière de te traiter quoi que ce soit qui t'ait fait souffrir, même un peu, il faudrait me le dire... »

— « Quelle idée! » repartit câlinement la jeune fille. Elle prit la main de sa mère et y mit un baiser. Le doux bruit de ses lèvres longuement appuyées dans cette caresse arriva jusqu'à Lucien, dont le cœur s'arrêta presque de battre, à entendre cette interrogation posée par la jeune fille sur un ton mi-enjoué, mi-sentimental : « Si tu me parles ainsi, il y a une raison?... Je gage que je la devine... Il y a de nouveau quelque projet de mariage dans l'air... »

— « C'est exact, » dit la mère.

— « Et peut-on savoir le nom du candidat? » questionna Marthe, toujours rieuse.

— « Il m'est revenu, » reprit Mme Izelin, « que M. de Barrois avait sondé quelques-uns de nos amis pour savoir s'il pouvait faire une démarche dans ce sens, à notre retour.. Je n'ai encore rien répondu... Tu sais ce que je t'ai dit

une fois pour toutes : quand on te demandera en mariage, je te ferai toutes les objections que je croirai justes. Et puis, je te laisserai libre de te décider. Que penses-tu de M. de Barrois?... »

— « Que je n'ai jamais songé à lui comme à un mari, » dit la jeune fille, « mais que je le trouve très agréable... »

— « Tu n'as pas d'objection absolue, alors? » interrompit la mère.

— « Aucune, » répondit Marthe.

— « Ainsi tu n'aimes personne? » insista Mme Izelin.

— « Je t'aime, toi! » fit la jeune fille. Et son compagnon de promenade de la veille, avec une stupeur qui achevait de lui faire si mal, l'écoutait jouer son rôle d'enfant gâtée et reconnaissante. C'était, parmi les gestes de cette âme sans vérité, celui dont naturellement la mère souffrait le plus. Elle s'y dérobait d'ordinaire, mais cette fois elle laissait Marthe se déployer, s'étaler dans cette attitude. « Oui, » répétait-elle, « je t'aime, toi, et j'aimerai M. de Barrois s'il doit te plaire... Marquise de Barrois, cela sonne bien, c'est vrai... mais il faudra d'abord que M. le marquis soit un bon gendre... C'est Julie qui serait jalouse, maman, *elle qui ne peut pas supporter mes succès*... » La même phrase dont elle s'était servie la veille pour définir les sentiments

de sa mère à son égard lui revenait. Là, du moins, dans cette persuasion qu'elle était entourée de l'universelle envie, cette fille si instinctivement artificielle était sincère. « Mais, » demanda-t-elle, « tu ne me dis pas qui t'a écrit ces intentions de M. de Barrois?... »

— « C'est mon secret, » repartit Mme Izelin. « Je voulais simplement, avant de répondre, t'avoir questionnée. »

— « Eh bien! » dit-elle, « tu sais tout. J'ai à écrire à Julie, » insista-t-elle; « est-ce que je peux lui faire une allusion?... »

— « Garde-t'en bien, » répliqua la mère.

— « Je comprends, » dit Marthe. « D'ailleurs, je ne suis pas embarrassée... *J'ai déjà fait Pompéi* dans mon journal... Je n'ai qu'à lui copier ces pages, en les arrangeant un peu... Elle ne m'ennuiera plus avec sa *Feria* de Séville de l'an dernier... Dis donc, maman, si je devais me marier bientôt, ce sont des diamants que l'on mettrait aux barrettes du collier de corail. Ce serait bien mieux... »

Cette dernière phrase fut suivie d'un silence, puis du bruit d'une porte refermée qui fit comprendre à Lucien que Marthe avait quitté le salon, et presque aussitôt Mme Izelin vint soulever le rideau derrière lequel il était caché. La

mère avait dans les yeux une expression plus troublée encore que de coutume. Il aurait pu y discerner, s'il avait eu la force de réfléchir, une pitié pour lui et un remords, celui de l'action qu'elle venait d'oser; car, enfin, quels que fussent les tares, les vices même du caractère de sa fille, c'était sa fille, et l'autre, celui qu'elle avait voulu guérir ainsi de son illusion, c'était un étranger. Mais l'amoureux ne voyait, il ne sentait en ce moment qu'une chose : celle qu'il aimait ne l'aimait pas. Tout le début de cet entretien lui avait été bien pénible, en lui prouvant que Marthe lui avait, la veille, joué une comédie en feignant d'être la victime de l'envie de sa mère. Il lui avait été bien pénible que leur visite à Pompéi, dont il aurait voulu, lui, faire un souvenir sacré, se transformât pour elle en un thème épistolaire, et qu'elle s'en servît uniquement pour étonner une cousine. — Qu'il lui eût vite pardonné ces fautes de sensibilité si, à la demande de sa mère au sujet du marquis de Barrois, elle eût répondu autrement! C'était cette preuve indiscutable, définitive, de tant d'indifférence à son égard qu'il ne pouvait pas supporter. Il dit tout bas à Mme Izelin : « Vous aviez raison, madame. Je n'ai plus rien à faire, à Naples... Je partirai ce soir même... » Il s'inclina devant elle pour la saluer, et, avant qu'elle n'eût

trouvé une parole à prononcer, il était sorti de la chambre.

Elle demeura quelques minutes immobile, puis, brusquement, sans même prendre le soin de mettre un chapeau sur ses cheveux, elle s'élança elle-même pour essayer de le rejoindre avant qu'il n'eût descendu l'escalier. Il fallait qu'elle lui parlât, qu'elle lui expliquât pourquoi elle avait agi comme elle avait agi. Tous les scrupules de ces derniers mois qui avaient abouti à cette étrange et cruelle scène s'abolissaient pour elle devant le chagrin qu'elle avait lu sur le visage du jeune homme. Elle arriva dans le *hall* d'en bas au moment même où il passait le seuil de la porte. Elle l'appela par deux fois : « Monsieur Salvan! Monsieur Salvan! » Il n'entendit pas, ou bien il ne voulut pas se retourner. Alors, comme le portier s'approchait d'elle pour lui demander si elle voulait que le « boy » courût avertir « ce monsieur français » et le ramener, Mme Izelin fut soudain rendue à la conscience de la réalité. Elle dit : « Non, ce n'est pas la peine. » Et elle remonta chez elle, et elle s'enferma dans sa chambre en pleurant. Elle venait peut-être de sauver le jeune homme d'un mariage qui l'eût rendu malheureux, mais elle avait perdu dans Lucien

celui qu'elle eût précisément rêvé d'avoir pour fils.

Elle était là, assise sur une chaise, à pleurer ainsi depuis un quart d'heure, quand elle entendit sa fille l'appeler du salon. Ramassant toutes ses forces, elle répondit, en criant un peu pour que l'éclat de sa voix en dissimulât l'émotion : « Je viens tout de suite, » et elle passa de l'eau fraîche sur ses yeux pour que son enfant ne vît pas qu'elle avait pleuré. Depuis des années les facticités de langage et de manières que Marthe avait pour la plaindre de ses tristesses et de ses crises de santé lui étaient bien pénibles. A cette minute, cette facticité lui était physiquement intolérable. Cette épreuve lui fut épargnée. La jeune fille était trop occupée d'elle-même pour prêter attention à la physionomie de sa mère. Elle tenait sa lettre à la main. Elle en était si contente qu'elle avait voulu la faire lire à Mme Izelin, à qui elle la tendit en disant :

— « Voici ce que j'écris à ma cousine. Qu'en penses-tu?... »

La mère prit la feuille de papier, toute noircie d'une élégante et haute écriture où un graphologue aurait reconnu la sécheresse et la volonté, les caractères n'offraient ni un plein ni un délié. Ils étaient tous également tracés, comme dessi-

nés, et la barre haute sur les *t*. C'était une suite de phrases sur Pompéi très adroitement empruntées à leur conversation de la veille avec Lucien. Elle y reconnut des mots du jeune homme, des mots à elle, un mot même du guide, — le tout donnant l'impression d'une nature si fine, si accessible aux arts. Bien entendu, le nom de Salvan n'y était même pas mentionné. Devant ce petit chef-d'œuvre d'artifice, un accès de mélancolie saisit de nouveau la mère. Elle se dit tout bas : « J'ai bien agi. » Et tout haut : « Ta lettre est parfaite. Elle est très joliment tournée. »

— « J'ai bien pensé qu'elle ne te déplairait pas, » dit la jeune fille, qui ne pouvait pas saisir la secrete ironie de cet éloge : « Je l'ai écrite avec sentiment.. Je n'aime que ces lettres-là. C'est ce qui me plaît tant dans l'Italie. Tout y parle au cœur... »

— « S'*il* avait lu cette lettre et s'*il* la voyait ainsi, » songea la mère en se rappelant la scène de tout à l'heure, « il la croirait!... » Et de nouveau elle se répéta mentalement : « J'ai bien agi. » Et puis, quand elle fut de nouveau seule, et revenue dans sa chambre, elle se remit à pleurer.

Florence. Mai 1901.

RECONNAISSANCE

Au Comte Louis de Turenne

RECONNAISSANCE

I

L'anecdote que je voudrais redire aujourd'hui me fut racontée à Londres, en juillet dernier, par un de mes amis américains, Mr. John W. Kerley, de Syracuse (N. Y.). Elle m'a paru assez singulière, et je l'ai transcrite aussitôt, comme je fais pour tous les récits où je crois voir de la vérité humaine. Moins exceptionnelle, je m'y serais intéressé quand même, à cause du narrateur. Mr. John Kerley — ou plus familièrement Jack Kerley — est en effet un type extrêmement représentatif d'une certaine disposition d'esprit très américaine, et reconnaissable, à un moindre degré, chez beaucoup de ses compatriotes qui habitent de ce côté-ci de l'Océan. Deux mots suffisent à la résumer : Jack Kerley adore son pays, et il ne peut pas supporter d'y vivre ; il méprise l'Europe, et il ne peut

vivre que là. Comme beaucoup de ses compatriotes encore, c'est un homme qui n'a pas d'âge. Son visage maigre et rasé, avec des traits fins dans un masque énergique, porte aussi bien cinquante ans que quarante-cinq. Il a cette profonde pâleur verdâtre, fréquente aux États-Unis, qui trahit l'hérédité bilieuse de parents abreuvés de whiskey au lieu de vin pendant plusieurs générations. Ces teints, comme pétris de fiel, n'ont jamais eu ni fraîcheur ni jeunesse. Ils n'ont pas davantage de vieillesse, tant l'usure du sang s'y laisse peu deviner. Chez Kerley, cette physionomie grise s'éclaire de deux yeux rendus plus bleus par le contraste, où éclate toute la décision d'un vrai fils des « Stars and Stripes », les étoiles et les raies du drapeau national. Il a cette bouche fine et amère, aux coins tombants, que vous rencontrez si souvent là-bas, et dans laquelle il y a du frémissement et du dégoût, l'excès de la sensibilité nerveuse et l'excès de l'effort, trop de réflexion et trop de volonté. Lorsqu'on est allé à New-York et qu'on a connu un grand nombre d'Américains, on discerne dans cette amertume du sourire un indice de cette dyspepsie morale dont ils sont si souvent atteints et qui n'est que la forme sentie de la dyspepsie physique. C'est vraiment la maladie de Kerley, mais il la connaît. Il n'est heureux de rien. Il

l'avoue, et il en donne des raisons qui sont très justes. Il est bien Américain aussi par cet abus de la conscience. Je l'entends toujours me disant dès notre première rencontre en Angleterre, il y a quelque dix ans, au cours d'une visite du samedi au lundi, dans un adorable château du Surrey :

— « Vous avez le goût de la vie cosmopolite. Vous avez tort. Je l'ai menée. Je la mène. Il n'y a rien là dedans, je vous assure. Et d'abord elle n'est pas honnête. Nous ne devons pas manger dans un pays étranger l'argent qui nous vient de notre pays. Me voici, moi. Mes habits, mon loyer, mes livres, je paie tout cela avec des chèques sur une banque de Syracuse, ma patrie, une ville que vous ne connaissez sans doute même pas de nom, dans l'État de New-York. Elle n'a que quatre-vingt mille âmes. Passons. Et d'où tiré-je l'argent qui est en dépôt là-bas? Du revenu des *blocks* de maisons que mon père a construites, avec des pierres de Syracuse, des ouvriers de Syracuse, et ces maisons n'ont de valeur que parce qu'elles servent à des gens de Syracuse, lesquels travaillent pour me payer mes loyers. Chaque fois que je signe un chèque pour mon tailleur ou mon bottier de Londres, c'est comme si je prenais du travail américain pour le donner à ces Anglais Ce n'est pas d'un bon citoyen. Je le sens, et j'en souffre un peu

davantage chaque jour. Tous les cosmopolites en seraient là, s'ils avaient du cœur... »

— « Mais si vous pensez ainsi, pourquoi ne retournez-vous pas aux États-Unis? » lui demandai-je.

— « Pourquoi? » répondit-il, « parce que mon père a eu la funeste idée de me faire *passer la mare,* comme nous disons, sous prétexte de me faire apprendre les langues, quand j'étais encore un tout petit garçon. Deux ans en France, deux en Allemagne, trois en Angleterre, il y en avait sept que je n'allais plus aux États que pour les vacances, lorsque mon père est mort. Que voulez-vous? J'avais pris le goût de l'Europe. J'ai achevé de me gâter, aussitôt libre, en allant m'installer en Italie... Vous ne connaissez pas l'Amérique? Non... Quand vous irez, vous le comprendrez tout de suite, dès votre entrée à New-York, rien que dans le trajet du quai de bois à l'hôtel : pour vivre là il faut travailler. Tout le monde y fait quelque chose. Il n'y a pas de place pour un dilettante, un amateur, un oisif comme moi... Ah! Si j'avais des enfants, je vous jure que je ne les élèverais pas de manière à en faire des étrangers dans leur pays. J'attacherais leur trolley sur le fil américain... » Ce fut la métaphore dont il se servit et dont je n'ai compris combien elle était natio-

nale qu'après avoir, comme il me l'avait conseillé, visité ces villes où le sifflement et les coups de cloche des voitures lancées le long des fils électriques se mêlent aux moindres bruits de la vie. Et il continuait : « En Amérique, tout est rude encore, mais si jeune; inachevé, mais si vivace; incohérent, mais si jaillissant! On y respire partout l'avenir et ses fécondes énergies. Ici, tout est poli, mais épuisé; ordonné, mais faible; achevé, mais appauvri. Tout appartient au passé, y compris moi-même. C'est l'infirmité que j'ai contractée en Europe : l'amour, le besoin du passé. Tenez, » ajouta-t-il en me montrant le château dont nous étions les hôtes pour quarante-huit heures, et qui dessinait, à travers les verdures du parc séculaire où nous nous promenions, sa construction en briques rouges, contemporaine des Tudors, « voilà ce que j'aime aujourd'hui : ces décors derrière lesquels j'ai la sensation de la durée. Et c'est absurde, puisque ce n'est pas une durée dont je fasse partie. Notre rôle, à nous autres Américains, c'est de boycotter le Vieux Monde. Nous devrions être des ancêtres, devenir le passé nous-mêmes, celui d'une plus grande Amérique. Tous ceux d'entre nous qui ne se conforment pas à ce programme font comme moi : ils manquent leur vie... »

Quand un Américain de l'espèce supérieure comme était celui-là se dissèque avec cette lucidité, soyez assuré qu'il prend les devants sur vous et qu'il entend prévenir votre propre critique. C'est un des signes entre mille par quoi se manifeste l'extraordinaire amour-propre dont est tourmentée cette race hypersensitive et qui semble à la fois, avec un égal excès, croire en elle-même et s'en défier. Ces discours, et d'autres semblables, que ce très intelligent John Kerley m'a tenus depuis, dérivent tous de l'extrême acuité avec laquelle il perçoit le secret défaut de sa grande culture. Pour tout dire d'un mot, un peu gros et néanmoins exact, Kerley n'est qu'une variété de l'Américain anglomane, la plus subtile, la plus délicate. Mais c'est tout de même un anglomane, et qui a greffé sur sa nature propre d'Yankee les goûts, les habitudes, les idées d'un Anglais épris d'art et de raffinement. Il s'est donné, entre autres passions, celle d'un *gentleman* de cette sorte pour l'Italie d'avant le seizième siècle, et sa maison de Hans Place enferme véritablement un musée quattrocentiste à ravir les derniers survivants du Préraphaélitisme. C'est le point où se reconnaît l'imitateur chez lui. Il réalise un Idéal qui était à la mode quand il a débuté dans la vie britannique, et au moment récis où cet Idéal est en train de passer. Mais ce

qui ne passera pas, c'est la beauté du « tondo » de Filippino Lippi qu'il a découvert dans je ne sais quelle petite ville de Toscane; c'est la finesse d'incrustations des deux stalles de Fra Giovanni da Verona qui ornaient jadis le chœur du mont Olivet Majeur, et qu'il a pu acheter; c'est la pureté de style de trente autres peintures, terres cuites, boiseries, morceaux de marbre qui font de son salon et de sa bibliothèque le plus charmant cadre où donner un thé à des duchesses teintées d'esthéticisme. Mr. John W. Kerley n'est pas seulement un passionné de bibelots italiens, c'est aussi un des figurants de la troupe composite qui en Angleterre gravite autour de la pairie. Vous trouverez son nom durant la saison dans toutes les *parties* du samedi au lundi que mentionnent les gazettes. Son automne se passe à « visiter » dans les châteaux les plus fermés. Son hiver se dépense entre Cannes et Florence, de villa en villa, sans compter qu'aucune personne notable dans les arts, la politique ou les lettres n'a débarqué à Londres qu'il n'ait trouvé le moyen de la connaître, l'un des premiers. Mais de fréquenter tout le long de l'année, même sur un pied d'intimité, des gens très nobles, très riches et très célèbres, lorsqu'on s'appelle simplement Mr. John W. Kerley, et que l'on ne possède pas

beaucoup plus de deux cent mille dollars de capital, c'est forcément souffrir un peu dans cet arrière-fonds de légitime orgueil qui veut que l'intimité suppose l'égalité. Quand on a l'âme basse, ces piqûres-là rendent envieux. Quand on l'a farouche, elles rendent misanthrope. Le collectionneur de Hans Place est trop délicat pour connaître l'envie, il est trop épris de la société pour accepter la solitude. Il continue donc de vivre cette vie aristocratique et sans cesse froissée, en essayant d'augmenter sa petite galerie de manière à primer du moins par là, et en pratiquant l'auto-ironie :

— « Je n'ai qu'une originalité, » dit-il souvent, « mais je l'ai bien. Je suis l'Américain qui ne vaut pas un million de dollars, le seul en Europe !... »

Cette pauvreté très relative était l'habituel objet de mes taquineries envers Kerley, et ce fut précisément le point de départ de la confidence que je voulais rapporter, sans commentaires. Et puis je me suis laissé aller à tracer un crayon du personnage. Je le revois en ce moment, tel qu'il était par cet après-midi de juillet dernier où il me fit ce récit et dont je pourrais retrouver la date exacte. C'était le surlendemain du jour où l'on avait fini de vendre chez Christie la suite d'études laissée

par feu Sir Edward Burne Jones. Les journaux avaient publié le détail des enchères, poussées avec cette outrance que ces flegmatiques Anglais apportent à leurs engouements. J'avais rendez-vous avec Kerley, chez lui, sur les quatre heures, nous devions aller ensemble dans une maison de Grosvenor Square, à une séance de musique dont le programme comportait des airs norvégiens, joués par un pianiste polonais chez une lady écossaise, le tout en l'honneur d'un célèbre homme d'État autrichien, cornaqué à Londres par un diplomate portugais! — O Cosmopolis! — Je trouvai mon homme dans sa bibliothèque. Il était seul, habillé pour sortir et qui m'attendait. Il ne s'aperçut pas de mon entrée dans la chambre, hypnotisé qu'il était devant un cadre posé sur un chevalet et dans lequel resplendissait une des aquarelles que j'avais le plus admirées l'avant-veille à l'exposition de Christie, la plus précieuse peut-être de toutes ces reliques du grand peintre, disputées à coups de banknotes. Elle représentait un des sujets favoris du maître : *Un Mariage de Psyché*... Dans un paysage de montagnes, sauvage et verdoyant comme une vallée des Hautes-Terres, la fiancée s'avance, triste et douce victime, suivie de ses compagnes, qui sèment des fleurs avec un geste lent, résigné à la fois et désespéré. Ces longues

figures frêles, drapées de leurs longs voiles, semblent une procession funèbre, et elles ont toutes, dans la souple construction de leurs corps presque trop grands, dans la ligne de leur profil songeur, dans le coloris de leurs yeux verts et de leurs cheveux d'un châtain roux, cette grâce si profondément, si intensément anglaise que Burne Jones a dégagée du type féminin de son pays. Oui. C'était vraiment un joyau d'art et qui pouvait presque soutenir la comparaison avec les merveilles du génie toscan que l'Américain soi-disant pauvre avait su amasser autour de lui. Je l'en complimentai aussitôt, en lui mettant la main sur l'épaule pour l'avertir de ma présence, et je commençai, non sans malice :

— « Hé bien! vous vous êtes laissé entraîner, vous aussi, et vous avez fait une folie comme un simple millionnaire de New-York ou de Chicago?... Et que vous avez été bien inspiré! C'est un chef-d'œuvre, que cette aquarelle! »

— « N'est-ce pas? » répondit-il, et l'habituelle amertume de sa physionomie était comme fondue dans une extase qui céda vite la place à une expression de singulière ironie : « Je n'ai pas la fortune d'un pareil achat, » continua-t-il. « Les quelques pauvres bibelots que j'ai ici n'ont qu'un mérite, celui de m'avoir coûté beaucoup

de marches et contre-marches. J'ai du moins cette qualité de mon pays, si je n'ai pas les autres : le goût de la lutte, l'amour du *fight*. Je l'ai mal appliqué, puisque j'ai dépensé trente longues années à ramasser ce qu'un magnat des mines ou du pétrole se procure en une minute, rien qu'en signant un chèque... Non. Je n'aurais pas pu m'offrir ce Burne Jones... Il m'a été donné hier, et dans des circonstances si étranges qu'il me faut depuis vingt-quatre heures le regarder comme je faisais quand vous êtes entré, le toucher, le manier, pour me convaincre que je ne suis pas le jouet d'une illusion... » Il prit en effet le cadre entre ses mains, le souleva tout en le contemplant, et de nouveau sa physionomie se transfigurait d'enthousiasme. « Bon, » ajouta-t-il en reposant la peinture et regardant sa montre, « nous avons le temps d'aller à Grosvenor Square à pied en traversant le parc. Voulez-vous? J'ai envie de vous raconter comment je me trouve avoir ce bijou-là chez moi, dans cette maison d'Hans Place qui ne s'attendait guère à cette aventure voici seulement deux jours... Cette chose-là, » et il montrait l'aquarelle, « fait grand honneur au vieux monde, mais la manière dont elle m'est arrivée fait plus grand honneur au nouveau, et vous savez que j'ai beau ne pas vivre avec mes compatriotes, je les aime, et je

vous assure qu'ils sont dignes d'être aimés. Ce qu'il y a au fond de l'âme américaine, c'est d'abord une énergie d'impression que vous ne rencontrerez nulle part ailleurs, et une étonnante capacité de retournement, de recommencement, au lieu que... »

Il se tut pour épargner ma susceptibilité, et je pus voir flotter autour de sa lèvre rasée un vague sourire de dédain à l'égard des infériorités de l'Europe. Je ne pensai pas à m'en offenser. Nous ne pouvons pas nous mettre, nous autres Européens, à ce point de vue qui nous confond tous dans l'unité de notre continent. Il viendra peut-être une époque où nos petits-neveux nous trouveront très imprudents de n'avoir pas deviné que c'est là pourtant la vérité, une redoutable, une formidable vérité En attendant, j'étais tout vengé des dédains du fils du Nouveau Monde par le simple fait qu'il était dans une rue de Londres, et si ravi d'y être, au lieu de se promener le long des *blocks* de Broadway ou de la Cinquième Avenue. Nous avions pris Sloane Street, puis Piccadilly, pour gagner le parc, à la hauteur d'Albert Gate, et, maintenant, sous le plus joli ciel gris perle d'un tiède après-midi d'été, dans ce cadre frais de verdure et d'eaux, nous pouvions voir défiler toute l'Angleterre aristocratique et comblée. Les voitures de maîtres se

succédaient, se croisaient, se pressaient, blasonnées, vernissées, capitonnées, avec leurs grands cochers poudrés, droits sur les sièges, et flanqués de « tigres » minuscules. Elles balançaient sur leurs ressorts en col de cygne des femmes parées de colliers de perles et de diamants comme pour un bal, en toilettes d'un luxe éclatant et léger tout ensemble. Il y en avait parmi elles de bien sèches et de bien hautaines ; mais, aussi, que les gracieuses étaient gracieuses, et que les belles étaient belles, avec un tel air de santé dans l'élégance! Mon compagnon saluait celle-ci, saluait celle-là. Une vanité enfantine éclairait son front et ses yeux quand une couronne ducale décorait le panneau de la calèche d'où une familière inclinaison de tête et un sourire accueillant tombaient sur lui. Cependant il me racontait l'histoire qu'il m'avait annoncée. Il y jouait un rôle tout imprégné de l'antique esprit du puritanisme yankee, et je sentais à son accent que ce dilettante, un peu snob, était d'abord — par-dessous et par-dessus tout — un puritain scrupuleux et tourmenté, en qui brûlait toujours tout au fond la flamme morale et civique des passagers du *Mayflower*.

II

« Il y a de cela, » commença-t-il, « exactement douze années. Je revenais d'Italie, et je m'étais arrêté, pour saluer des amis, à Monte-Carlo. Vous ne voyez pas de rapports entre cette peu idéale station et la *Psyché* de Burne Jones ? Attendez la suite de l'histoire. Je devais passer une semaine dans cet abominable endroit, qui n'a pour lui qu'une chose, mais il l'a, ces merveilleux jardins en espalier. Je me suis souvent étonné, entre parenthèses, qu'un essayiste n'ait pas écrit une page sur les palmiers de ces terrasses. Ils ennoblissent l'immoral terreau qui se tasse à leurs pieds, comme l'œuvre d'un artiste dégradé, un Byron, un Edgar Poë, un Baudelaire, un Verlaine, ennoblit les vices dont elle sort. Je vous donne cette comparaison qui m'est venue à l'idée justement dans ce séjour, tandis que je me promenais dans ces allées, devant cet horizon, un des plus admirables qui soient au monde. J'en jouissais beaucoup, mais, comme toujours, avec un secret remords. Je suivais les concerts, qui sont excellents, et vous savez si

j'aime la musique, et j'avais aussi un remords de ce plaisir. Derrière cet orchestre, comme derrière ces massifs d'arbres et de fleurs, je voyais trop distinctement le détestable argent du jeu. J'employais, pour tranquilliser un peu mes scrupules, un procédé que je vous recommande et qui n'est pas de mon invention. Je le tiens d'une dame bostonienne, piétiste et mélomane. Il consiste à calculer quelle somme représente à peu près pour chacun des visiteurs l'entretien de ces jardins et de ce théâtre, et à perdre systématiquement cette somme au Casino. Essayez, quand vous irez, et vous constaterez que vous avez la conscience bien plus légère. Un soir donc, j'étais dans ce casino, à payer cette dîme d'un nouveau genre, c'est-à-dire que je m'amusais à jouer, avec la résolution de m'en aller quand le râteau du croupier aurait ramassé la mise que je m'étais fixée à l'avance, et, ce qui ne vous étonnera pas, étant bien décidé à perdre, je gagnai d'abord. J'avais sorti de mon porte-monnaie un billet de cent francs. Quelques coups suffirent pour le transformer en une quinzaine de pièces de cinq louis, que je m'amusai à jeter sur le tapis vert par poignées jusqu'à ce que la chance tournât. Elle tourne toujours. Je finis pas perdre tout mon gain, moins dix louis. Je risquai ces dernières pièces sur la noire — c'était au trente et qua-

rante — qui venait de passer treize fois. Elle passa une quatorzième. Je me préparais à ramasser ce nouveau gain, presque avec regret, en me penchant par-dessus l'épaule du joueur assis, derrière lequel je me tenais debout, lorsque je vis, en face de moi, une main s'avancer et saisir le tas de mes pièces d'or. Je regardai le voleur qui venait d'exécuter ce coup d'audace et qui était un tout jeune homme, et, malgré moi, décidé à perdre comme j'étais, je jetai un cri, tant l'instinct de la propriété est fort en nous.

— « Mais, monsieur, ces vingt louis sont à moi!... » Je répétai : « Ils sont à moi ! » Et comme j'avais instinctivement prononcé ces mots sur un ton très haut, un des joueurs qui m'avait par hasard vu mettre les pièces d'or confirma mon dire :

— « Ces vingt louis étaient bien à monsieur, » fit-il en interpellant le croupier, qui s'interrompit de payer le coup pour demander :

— « Quelle est la personne qui a ramassé ces vingt louis ? » et, s'adressant à moi : « Pouvez-vous la reconnaître?... »

— « Certainement, » répondis-je, et j'allais montrer du doigt la place que mon voleur occupait une demi-minute auparavant. Il n'y était déjà plus. Si rapidement qu'eussent été échangées ces repliques, et quoique je me fusse tourné

vers le croupier une seconde à peine, cette seconde avait suffi pour que l'escroc disparût, perdu dans la foule qui se serrait autour de la table. Je l'enveloppai, cette foule, d'un regard circulaire en disant : « Mais il était là, » et, tout d'un coup, la surprise arrêta ma voix dans ma gorge. J'avais reconnu le voleur, tout à côté de moi. Son coup fait et se voyant sur le point d'être pris, il s'était glissé je ne sais comment à la place où il était le plus invraisemblable qu'il se trouvât, coude à coude avec celui dont il venait de dérober l'enjeu. Mon saisissement de le voir à cette place fut accru par une impression plus inattendue encore : celle de sentir cette même main qui, tout à l'heure, enlevait si prestement mes quatre cents francs m'empoigner le bras et me le serrer d'une étreinte où il y avait un tremblement. Nos yeux s'étaient croisés. Il avait compris que je le reconnaissais, et il avait fait le geste qu'il eût eu pour m'arrêter si j'eusse voulu le frapper. Je vous ai dit que c'était un très jeune homme. Dans cet éclair d'un instant, avec cette foudroyante rapidité de sensations dont s'accompagnent des crises pareilles, je distinguai sur son visage livide une supplication éperdue, et je devinai qu'il était un de mes compatriotes. A quel signe? Je n'essaierai pas de vous l'expliquer. Et je n'essaierai pas de vous expliquer davantage quelle irrésis-

tible pitié pour la souffrance empreinte sur cette physionomie si juvénile encore me domina soudain, au point que je me sentis incapable de le dénoncer, — ce qui était pourtant mon devoir. Il faut toujours arrêter un fripon, quel qu'il soit et où que ce soit. Et, au lieu de cela, je m'entends encore balbutier :

— « C'est tant pis pour moi, j'aurais dû mieux surveiller ma mise... Je ne retrouve pas la personne qui a ramassé les vingt louis... »

— « Alors vous ne réclamez plus rien ? » demanda le croupier.

— « Je ne réclame plus rien, » répondis-je. Au moment où je proférais ces mots, la main qui me tenait le bras desserra son étreinte, et voilà ce que je vous expliquerai moins encore que le reste. Je venais de céder, comme je vous l'ai raconté, à un mouvement de pitié bien spontané, bien justifié aussi, pour un malheureux dont le trouble imprudent révélait qu'il n'était pas endurci dans le mal. Il était logique, n'est-ce pas, que j'essayasse de compléter mon indulgence en lui parlant, en cherchant à savoir quels mobiles se cachaient derrière ce vol qui l'excuseraient peut-être. Hé bien ! Non. Je n'eus pas plus tôt laissé tomber la parole qui assurait l'impunité à ce jeune homme que j'eus honte de

cette charité comme de la plus coupable faiblesse, je dirai comme d'une complicité, quoique je l'eusse exercée à mon détriment. Je n'éprouvais plus à l'égard de celui que je venais pourtant de sauver d'une très mauvaise affaire qu'une indignation furieuse, et comme, après m'avoir lâché le bras, il demeurait auprès de moi, visiblement bouleversé et voulant me parler sans oser, je me tournai brusquement vers lui, et à voix basse, mais de l'accent le plus méprisant, le plus insulteur, je lui dis en anglais :

— « *Get away, get away, you d... rascal...* »

« Il ne me répondit rien. Un flot de sang envahit son visage, tout à l'heure livide. Ses lèvres tremblèrent, comme pour articuler une phrase qu'elles n'énoncèrent point. Ses yeux se mouillèrent. Il parut hésiter un moment, puis, baissant la tête sous la honte, il obéit à ma brutale injonction. Je le vis fendre les rangs des spectateurs pressés autour de la table et disparaître dans la cohue, en route vers quelle nouvelle escroquerie, vers quels crimes, peut-être, ou quels repentirs ? Son affreuse action d'une part, et de l'autre son étrange attitude, l'impudence de son vol d'abord et ensuite son émotion devant mon outrage permettaient également toutes les hypothèses. J'en eus tellement l'impression que je voulus courir après lui et que j'écartai la foule à mon tour afin

de le rattraper et de le confesser. Peine inutile. Je ne le retrouvai plus.

« Avez-vous jamais éprouvé ce sentiment singulier d'avoir été la « Fatalité » de quelqu'un, je veux dire d'avoir rencontré un homme à un moment décisif de sa vie, et de l'avoir, par une de vos actions, insignifiante en elle-même, aiguillé sur une voie ou sur une autre? Si non, j'aurai du mal à vous faire comprendre la place disproportionnée que ce vulgaire épisode de casino commença d'occuper dans ma pensée. Je ne fus pas plus tôt sorti de la salle de jeu que la physionomie angoissée du jeune voleur se représenta devant mon imagination avec une force singulière. Connaissez-vous cela encore, cette perscrutation rétrospective d'un visage que nous avons aperçu dans une circonstance trop frappante pour l'oublier jamais, et nous nous efforçons mentalement de déchiffrer son énigme sans y parvenir? Par suite de quelles aventures cet enfant — car c'était un enfant, avec ce caractère de « boy », poussé trop vite, que les garçons de notre pays gardent quelquefois si tard — en était-il arrivé à commettre cette ignoble filouterie? Pourquoi m'avait-il choisi comme la victime de son vol de préférence à un autre? Avait-il reconnu en moi un Américain, comme j'en avais reconnu un en lui, et avait-il compté, au besoin,

en cas d'arrestation, sur plus d'indulgence de la part d'un compatriote? Et, de nouveau, mais cette fois avec réflexion, je retombai dans cette dualité de sentiments contradictoires qui m'avait fait, devant le tapis vert, l'épargner tour à tour et le brutaliser. Je me pris à me demander si j'avais bien agi dans l'un et l'autre de ces deux mouvements, et voici qu'une impression commença de s'imposer à moi, injustifiée, illogique, irrésistible : si vraiment ce vol était le premier vol de ce jeune homme, si cette minute avait été dans sa vie un de ces instants solennels où la destinée entière se décide? Voilà ce que j'aurais dû savoir, avant de lui parler comme j'avais fait. Je me souvenais du regard suppliant qu'il avait levé vers moi, et j'y lisais maintenant un appel que je n'avais pas compris sur le moment. Quel appel? Une supplication que je ne le méprise pas de sa faute, que je cause avec lui, que je l'écoute, que je l'aide. S'il avait volé pour quelqu'un d'autre, cependant, pour une mère malade, par exemple, pour un père infirme? Si c'était simplement un amoureux, et s'il avait volé par passion? Vingt hypothèses se pressaient à la fois dans ma pensée, que j'acceptai et que je rejetai à tour de rôle. Je me savais déraisonnable de seulement les former, et toujours cette physionomie suppliante revenait de-

vant ma mémoire, et avec elle une espèce de remords de n'y avoir répondu que par cette rude apostrophe. C'était un peu comme si, traversant une campagne la nuit, j'eusse entendu quelqu'un crier : « Au secours ! » et que j'eusse passé sans me détourner. Encore un coup, je ne vous explique pas l'étrange impression que m'avait laissée cette rencontre. Il s'est trouvé qu'elle correspondait à quelque chose de réel, et qu'en effet mes deux mouvements tout impulsifs, ma pitié d'abord, puis ma colère, devaient avoir sur la destinée de l'inconnu une décisive influence. Vous en penserez ce que vous voudrez. Nous autres Américains, nous passons pour des gens pratiques, et nous le sommes quand il faut l'être. Nous sommes aussi des spiritualistes convaincus, et nous croyons qu'il y a, comme dit Hamlet, beaucoup plus de choses dans le monde que n'en peut comprendre notre philosophie. Je suis donc persuadé que j'ai deviné cette influence par un phénomène de double vue. Mais laissons cela, qui n'a rien à faire avec l'histoire de l'aquarelle de Burne-Jones, à laquelle j'arrive enfin.

« Il ne faut rien exagérer. Pour vous citer de l'Hamlet encore, c'est ma devise : *This above all, to thine ownself be true*. Je dois donc dire que si je n'ai jamais tout à fait oublié le jeune voleur de Monte-Carlo, son image ne fut guère

obsédante que durant les premiers jours après cet épisode. Puis, je cessai d'y penser, sinon par intermittence, et certes, je n'y pensais en aucune façon, avant-hier, chez Christie, tandis que je suivais la vente aux enchères des dessins du pauvre Burne-Jones. J'étais venu là dans l'espérance qu'une de ces merveilles ne dépasserait pas la somme que ma très petite fortune me permet de consacrer à une fantaisie. Mon désir d'avoir une relique de ce grand peintre était pourtant mieux qu'une fantaisie. Je l'ai tant aimé personnellement, et le hasard veut que je ne possède rien de sa main. Pendant que l'on se disputait ces débris du plus pur artiste de ce temps, je me remémorais mes visites dans sa maison, à l'extrémité de Kensington, et ce salon qui avait été celui de Richardson, où il se promenait parmi des meubles laqués de vert sur un fond de même nuance. Avec son pas léger, ses gestes souples, ses yeux couleur d'eau, son teint transparent, le floconnement de sa barbe pâle, il évoquait invinciblement la comparaison avec quelque personnage des légendes, comme il aimait à en peindre, quelque doux et farouche Ondin en train d'errer parmi les profondeurs glauques d'une grotte silencieuse. Hélas ! Je n'irai plus jamais sonner à la porte de « La Grange », et voilà pourquoi, à une minute,

le regret du noble maître défunt fut si fort en moi que cette fantaisie d'avoir une relique de lui se changea en un véritable besoin, et je me mis à pousser cette aquarelle du *Mariage de Psyché,* qui, tout de suite, de quarante guinées sauta jusqu'à quatre-vingts, à cent, à deux cents, à mille. C'est moi qui fis prononcer ce chiffre au commissaire-priseur, et j'ai toujours eu l'horreur des objets d'art enlevés ainsi à la force du chèque! Collectionner, c'est découvrir une toile, une sculpture, une boiserie méconnus. C'est l'environner, l'assiéger, la courtiser, la conquérir par des ferveurs d'amoureux, par des finesses de diplomate, par des patiences de dévot. J'ai mis cinq ans à avoir mon Filippino Lippi, que j'avais trouvé dans une villa près de Lucques... Mille guinées, et déjà l'aquarelle montait à onze cents. Ce chiffre me réveilla de ma folie, et, laissant l'enchère continuer, je me disposai à m'en aller, pour ne pas succomber à une nouvelle tentation. Comme je me retournais, j'aperçus, dardés sur moi fixement, deux yeux qui, du coup, m'arrêtèrent net. J'avais reconnu le regard, sans reconnaître l'homme. Un éclair illumina ma pensée. C'était le voleur de Monte-Carlo, plus âgé de douze ans, étoffé, les épaules élargies, la face épaissie, mais trop semblable à lui-même par la ligne de ses traits et par une

certaine expression audacieuse et forte de sa physionomie, pour que je pusse m'y méprendre. Il était vêtu avec une extrême recherche qui paraissait révéler la richesse. A le retrouver ainsi, après tant d'années, ma curiosité fut si vivement émue que je faillis lui parler. Puis je le vis qui cessait de me regarder pour s'avancer plus près de l'estrade où se tenait le commissaire, et le doute sur son identité s'empara de moi. Cependant, l'enchère continuait. Je crus deviner que celui que j'avais pris pour mon escroc de jadis poussait l'aquarelle maintenant. Deux mille deux cents guinées! Elle était adjugée. Un nom fut prononcé que je vous demanderai de ne pas chercher à savoir chez Christie, et que je ne vous dirai pas. C'est celui d'un des hommes les plus connus pour avoir fait une colossale fortune dans les mines du Cap L'idée que mon inconnu de la maison de jeu et ce potentat des *claims* africains était peut-être le même personnage m'apparut comme une si fantastique supposition que je ne cherchai même pas à la vérifier. Je passai ma main sur mon front, pour exorciser le démon des ressemblances. Je voulus ne penser qu'à une chose, au Burne-Jones perdu pour moi, et je m'en allai de la salle des ventes afin de ne pas être repris, non plus par la tentation de disputer de nouveau

à quelque *mining man* un des chefs-d'œuvre du peintre, mais par celle d'aborder cet homme et de lui demander... quoi? S'il m'avait autrefois volé seize livres à Monte-Carlo et si c'était bien lui que j'avais cruellement et justement outragé sans qu'il trouvât un mot à répondre?... Vous avouerez que ce sont des questions à ne pas poser... »

— « Et c'était lui? » interrogeai-je, comme il se taisait.

— « Et c'était lui, » répondit-il. « Comment se trouvait-il là, chez Christie, à côté de moi, durant cette vente? Je n'en sais rien, ni si c'était par hasard et pour m'avoir suivi dans la rue après m'y avoir rencontré. Comment a-t-il appris mon nom et mon adresse? Ce qu'il y a de certain, c'est qu'hier au soir, quand je suis rentré de l'Opéra, j'ai trouvé ici l'aquarelle de Burne-Jones, avec un billet que je veux vous avoir montré. Toute l'Amérique est là dedans, » et, tirant de la poche de sa redingote une enveloppe où son adresse était imprimée à la machine à écrire, il me lut cette lettre dont je lui ai demandé depuis à prendre copie et que je traduis :

« Cher Monsieur,

Vous avez sans doute oublié une petite dette contractée envers vous, il y a douze ans, à Monte-

Carlo, par un jeune gentleman, qui, lui, ne l'a pas oubliée. C'est grâce à cet argent et à la leçon qui l'accompagnait que ce jeune homme a pu devenir ce qu'il est devenu en travaillant. Il serait trop long de vous dire comment. Mais sachez que ce jeune homme se trouvait alors à Monte-Carlo exactement sans un sou, après y être venu avec de l'argent qui n'était pas à lui. La façon dont vous l'avez traité, en lui pardonnant une faute très grave et en lui en montrant la honte, a opéré en lui une telle révolution qu'il est reparti pour Londres le soir même, décidé à refaire sa vie par le travail, et d'abord à gagner de quoi payer une première dette, celle qui lui avait permis d'aller dans cette détestable salle de jeu. Cette première dette, il l'a payée. Ensuite il a travaillé pour lui-même. Dieu l'a favorisé plus qu'il ne le méritait. Dans son heureuse fortune il avait toujours regretté de ne rien savoir de vous, ni qui vous étiez, ni où vous viviez, pour payer sa seconde dette, celle envers vous. Les circonstances lui accordent aujourd'hui de réaliser ce vœu. Vous permettrez, cher monsieur, à un compatriote de vous prier d'accepter cette peinture que vous avez désirée. Je vous dois beaucoup plus, puisque sans votre extrême bonté à mon égard, dans un certain moment, ma destinée aurait tourné sans doute d'une autre manière. J'ajoute que j'ai tenu depuis douze ans un compte exact de la somme qui vous revient. Je l'ai calculée à cent

shillings près depuis mon départ pour les mines du Colorado d'abord, ensuite du Cap, en vous supposant intéressé d'un cent-deuxième dans mes affaires. J'avais emporté comme capital juste cent deux fois les quatre-vingts dollars que vous m'aviez laissés. Mais vous verriez sans doute des objections à ce règlement. J'espère que vous n'en verrez pas à garder cette aquarelle, et croyez-moi votre dévoué... »

« Je vous passe la signature, » ajouta Kerley « Il y a la vie d'un homme là dedans, vous savez, d'un vrai homme. Quand vous vous ébahissez, vous autres gens de ce côté-ci de l'eau, devant notre esprit d'entreprise, ce que nous appelons notre *pluck*, vous ne savez pas que nous avons tous une idée intérieure, qui nous soutient. Celui-ci avait son remords de sa minute d'égarement... Quand j'ai reçu cette lettre, ma première idée fut de faire chercher son adresse pour lui rapporter le tableau... Puis, je l'ai relue, et il m'a semblé que je lui *devais* de l'accepter, d'autant plus que ce n'est qu'un dépôt. Il y a longtemps que j'ai fait mon testament. Je considère mon musée comme n'étant pas à moi. Je l'ai légué à ma ville, à cette Syracuse où je n'aurai pas vécu. Mais j'y serai après ma mort, et c'est encore une façon d'être un bon citoyen, n'est-ce pas?... »

Costebelle, mars 1899.

TROIS RÉCITS DE GUERRE

A mon cher confrère et ami Albert Sorel.

Les trois histoires que l'on va lire et auxquelles j'ai donné le titre commun de Récits de guerre, *quoique l'une d'elles se rattache simplement à un épisode des grandes manœuvres, m'ont été rapportées par des officiers. J'ai marqué avec soin dans quelles circonstances, pour bien donner à ces propos de conversation leur véritable cadre, comme j'ai essayé de leur garder leur véritable saveur. Il m'a semblé que ces anecdotes se complétaient les unes les autres et, par suite, qu'elles supportaient d'être mises ainsi bout à bout. La seconde n'est que pittoresque. Peut-être trouvera-t-on dans la première et dans la dernière un peu de cette manière de sentir qui faisait dire si profondément à Joseph de Maistre, dans une page célèbre des* Soirées, *que les fonctions du soldat* tiennent à une grande loi du monde spirituel.

TROIS RÉCITS DE GUERRE

I

L'AMI D'ENFANCE

Cette tragique aventure me fut dite, peu de temps avant sa mort, par le regretté commandant Percheux, le spirituel manchot que n'ont certes pas oublié les habitués du cercle de la rue Boissy-d'Anglas. Elle ne ressemble guère aux propos caustiques et volontiers égrillards dont le vieux soldat, devenu un Parisien endurci, était coutumier. Peut-être lui fait-elle plus d'honneur. Du moins, elle m'émut quand il me la raconta, hors de Paris d'ailleurs, très loin de l'angle du salon du club où il tenait ses assises, entre cinq et sept. C'est dans son village natal, sur un des rochers du petit parc attenant à la maison paternelle, qu'il me fit cette confidence, attendri sans doute par l'endroit et par le souvenir, poignant en effet, qu'avait évoqué chez lui une inscription

gravée sur ce rocher. Je n'apprendrai rien aux amis du commandant en révélant le nom de ce village : c'est la pittoresque bourgade de Saint-Sauve, en Auvergne. J'étais allé y rendre visite à l'ancien officier, de la Bourboule, où je prenais les eaux. Quant à l'inscription, gravée assez grossièrement au couteau, elle se composait du mot allemand : *Ostern,* qui signifie *Pâques,* et d'une date : *1858.* Imaginez au-dessous de ce rocher la pente d'une romantique et verte vallée, au fond de laquelle se tord un ruisseau qui sera, plus tard, la Dordogne. A gauche, les toits de chaume du village se groupent dans la distance, et à quelques pas de nous, entre les feuillages lustrés des noyers, se profile la silhouette jaune d'une antique maison, avec un jardin de curé devant elle, tout petit, tout paré de soleils et de roses trémières. Sur tout cela, déployez un joli ciel d'été français, tiède et bleu. Vous ne vous étonnerez pas trop que cet ensemble de douces choses familières ait arraché Percheux à son ironie, et que ce soldat mutilé qui ne s'émouvait guère ait, pour une fois, senti tout haut devant quelqu'un.

— « Il fut un temps, » commença-t-il, comme je l'avais questionné sur ce mot allemand et sur

cette date, « où je ne vous aurais pas répondu. Il est vrai qu'alors je ne vous aurais pas conduit ici. Je ne pouvais même pas, à cette époque, venir m'asseoir sur cette pierre, d'où l'on a la plus belle vue de toutes ces montagnes, à cause de cette inscription. Cela me rappelait de trop tristes souvenirs, et d'abord la folle action qui m'a coûté le bras, et, avec le bras, ma carrière. Puis, quand on vieillit, on regrette moins d'avoir manqué sa vie. D'ailleurs, quand je serais resté dans l'armée, à quoi bon, je vous le demande, puisque les malheureux qui nous gouvernent n'ont pas fait, ne feront pas, ne peuvent pas faire la guerre? Cette affreuse idée de notre démission nationale me console quelquefois d'avoir dû quitter l'uniforme. Bref, je supporte ces souvenirs, maintenant... Je m'assois ici, et je revois, comme si c'était hier, le matin de Pâques où ces lettres et cette date furent gravées par un charmant camarade de classe que j'avais alors, un Allemand. Il était venu passer ses vacances d'avril avec moi. A cette époque, nous n'avions pas l'Alsace et la Lorraine entre nous et eux. Nous ne soupçonnions pas qu'entre eux et nous ils voyaient toujours Iéna. Je suis bien sûr aujourd'hui que le père d'Otto de Winkel, — c'était le nom de mon camarade, — en l'envoyant de Stettin à Versailles finir

d'apprendre le français, pensait à faire de son fils un bon conducteur de uhlans dans la future invasion qu'ils méditaient déjà à Berlin. Mais si tels étaient les projets paternels, Otto ne les soupçonnait pas plus que moi. C'était bien le plus simple, le meilleur des condisciples que j'aie eus dans ce lycée où mes parents m'avaient mis pour me préparer à Saint-Cyr. J'y étais moi-même un peu un étranger, venant, comme je faisais, de ce coin perdu d'Auvergne. Ce commun dépaysement fut-il la raison secrète de notre sympathie, ou bien, au contraire, la disparité de nos caractères nous lia-t-elle? On s'attache, vous le savez, entre amis, par les différences autant que par les ressemblances. J'étais, dès lors, ce que je suis resté, très mauvais coucheur, et Otto était le plus doux, le plus complaisant des compagnons. J'avais, dès cette première jeunesse, sans motifs, de ces moments d'humeur noire, presque sauvage, que j'ai encore, mais justifiés, hélas! Winkel, avec sa bonne grosse face poupine et rose, dont les larges traits disaient une race rude et primitive, riait toujours, d'un bon rire de jeune colosse. Il était très grand et très gauche, j'étais maigriot et très adroit; avec tout cela nous faisions une si bonne paire d'amis que cette visite ici, durant cette semaine, fut considérée par moi comme le plus

précieux cadeau de Pâques que je pusse recevoir, — et par lui de même. Tandis que je vous parle, il m'apparaît tel que je le vis le lendemain de son arrivée, si heureux! Il avait jusqu'au dernier moment craint de ne pas obtenir le consentement de son père. Il était couché à la place où vous êtes. Je l'y avais conduit pour lui faire admirer le point de vue. Il eut un de ces accès de sentimentalisme germanique dont nous avons su depuis qu'il s'alliait à toutes les rapacités; mais à seize ans, même M. de Bismarck a dû prononcer avec des larmes dans la voix ce mot de *gemütlich,* où ces gens-là font tout tenir : leur vague impression de la nature et leur épanouissement dans le bien-être, leur rêverie et la béate lourdeur de leur digestion, et, à coup sûr, Otto était bien sincère, bien naïf à cette époque-là. Dans le fond de ses yeux si bleus, riait et rêvait la plus vraie bonté, une bonté un peu grosse, comme les lignes de son large visage; un peu nigaude et pataude, comme les gestes de ses gros membres... Il avait d'abord, en promenant ses prunelles claires sur ce paysage, prononcé le *sehr schœn* de rigueur, avec une exaltation juvénile qui se fondit en un romanesque attendrissement. Il se tourna vers moi pour me regarder. Il me prit la main, et, avec des larmes sur les joues et dans la voix, il me dit :

— « Jure-moi que nous serons toujours amis, mon ami... »

« Et malgré l'accent qui lui faisait prononcer, après deux ans de collège français, *chure* pour *jure*, et *touchours* pour *toujours*, l'étreinte de sa main était si loyale, l'affection qui émanait de tout son être si chaude, que je devins aussi bêtement sentimental que lui, et je lui répondis : « Je te le jure, » avec la même enfantine solennité. Sur quoi, pour commémorer ce serment d'un nouveau Patrocle à un nouvel Achille, il tira de sa poche un fort couteau, l'ouvrit, et, se servant d'une lourde pierre comme d'un maillet pour taper sur le manche, il commença de graver, à même le rocher, cet *Ostern 1858* que vous voyez là... Après plus de trente-cinq ans, j'entends encore le grincement de la lame sur la roche, les coups de la pierre sur le manche, le souffle de Winkel occupé à sa besogne, et son bon rire quand les six lettres et les quatre chiffres furent lisibles, et qu'il me dit, en me regardant de ses yeux naïfs, le plus triomphal des « Voilà » qu'artiste ait prononcé devant un chef-d'œuvre... Que c'est près une amitié d'enfance, et que c'est loin!... »

— « Et vous vous êtes rencontrés l'un en face

de l'autre pendant la guerre? » demandai-je, comme il se taisait. J'appréhendais qu'il n'interrompît soudain sa confidence par une de ses reprises habituelles de raillerie. Quoique l'aventure qu'annonçait ce récit fût d'un ordre assez vulgaire, et, comme on dit aujourd'hui, sensationnel, je désirais en entendre le récit de sa bouche. J'allais éprouver, une fois de plus, combien la réalité a plus de nuances que l'imagination n'en rêve...

— « Ce n'est pas cela tout à fait, » répondit Percheux, « bien que nous en ayions été tout près. Mais n'allons pas si vite... Entre cette année 1858 où nous nous étions juré, Winkel et moi, cette éternelle amitié et la guerre de 1870, où nous risquions, en effet, de nous rencontrer le revolver au poing, puisqu'il était devenu officier prussien et moi officier français, nous ne nous étions guère revus qu'une fois, et malgré notre solennel serment, nous avions, bien entendu, dès la première année, cessé de nous écrire. C'est le train habituel des intimités de collège. Nous nous étions retrouvés, la fois dont je vous parle, dans un des restaurants de l'Exposition de 1867, chacun en compagnie d'autres camarades, le temps de nous reconnaître, de nous dire notre métier actuel et d'échanger nos adresses. Il avait laissé sa carte chez moi le len-

demain. Puis je ne sais quel contretemps m'ayant empêché de lui rendre sa visite tout de suite, quand j'étais allé le demander à son hôtel, il était retourné en Allemagne. Je vous avouerai qu'en partant pour l'armée du Rhin avec mes dragons, — j'étais capitaine, — je ne pensais guère à mon ancien copain de Versailles et de Saint-Sauve. Il m'avait bien raconté, lors de notre courte rencontre, qu'il servait, mais sans me désigner l'arme, et j'ignorais s'il n'avait pas, pour un motif quelconque, démissionné entre l'Exposition et la guerre. Je ne pensai donc à lui, ni à Forbach, ni à Rezonville, ni à Gravelotte, les trois premières affaires auxquelles mon régiment prit part. Je n'y avais pas davantage pensé cet après-midi du 31 août qui fut la première des deux journées du combat de Sainte-Barbe. C'est la dernière fois que j'ai pu me servir de mon sabre... Il est vrai que pour mes adieux je m'en suis assez bien servi. Ce fut aussi la dernière vraie tentative que le maréchal ait faite pour briser le cercle d'investissement qui nous enfermait dans Metz. L'engagement avait commencé tard. Quoique dès six heures du matin nous nous fussions ébranlés pour passer de la rive gauche de la Moselle sur la rive droite, c'est à quatre heures seulement que le canon chauffa. A sept heures et demie nous reçûmes l'ordre de

charger sur un gros de cuirassiers et de uhlans qui avait culbuté notre première ligne et qui arrivait droit sur notre artillerie dans une grande plaine qui fait l'angle entre la route de Sarrebruck et celle de Sarrelouis. Nous étions, quand cet ordre nous vint, cachés près de cette dernière route, à l'abri d'un petit bois, en avant d'un village du nom de Mey. Nous tombâmes en flanc sur ces cavaliers, lancés à toute bride et qui ne nous attendaient pas. Une heure après, il n'en restait rien. Nous étions maîtres des deux routes, et si le jour ne nous avait manqué, nous occupions Retonfey le soir même. Nous fîmes bien une pointe de ce côté, mais on nous envoya dire de nous replier, et nous revînmes jusqu'à l'endroit où avait eu lieu la charge, à l'intersection des deux routes. C'était ce que l'on appelle coucher sur le champ de bataille. Ainsi rédigé, cela sonne bien. En fait, ce succès consistait pour nous, qui n'avions rien pris depuis le café noir du matin, à dormir à la belle étoile, sur la terre mouillée de l'avant-veille, et sans souper. Mon ordonnance, qui devait me suivre avec un cheval frais et des provisions, avait jugé plus prudent, dès les premiers boulets, de rentrer à Metz, où je le retrouvai deux jours après On fit le rappel du pain. Pas un morceau dans l'escadron. Pas une botte de foin pour les

bêtes, que l'on mit à la corde. Je fus trop heureux d'avoir un manteau pour me rouler dedans, et je m'étendis à terre, pendant que mon unique cheval était gardé par un de mes dragons, qui s'endormit assis, la bride de la bête au bras. Je ne tardai pas à faire de même. Qui n'a pas dormi de ce sommeil-là ne sait pas ce que c'est que de dormir. Le mien avait été si profond qu'au petit jour, quand je m'éveillai, sous le coup de la lumière de l'aube et dans le froid du matin, il me fallut une minute pour reprendre conscience de l'endroit où j'étais. Je m'aperçus que nous avions, mes soldats et moi, reposé pêle-mêle avec les morts que nous avions sabrés la veille. Ma première impression, à me retrouver ainsi au milieu de ces cadavres, fut un saisissement de cauchemar. Ils m'apparurent immenses, presque démesurés. Cette jonchée de géants au poil roux, dont la plupart avaient des tuniques blanches, des bottes jaunes, des cuirasses et d'énormes casques à chenille, me fit passer dans les veines le demi-frisson d'une peur que je n'avais pas éprouvée en les chargeant quelques heures auparavant et pointant de mon mieux. Je me levai pour secouer cet énervement et je commençai de regarder ces morts. Il y avait parmi eux quatre officiers, reconnaissables à leurs épaulettes. Je m'approche

de l'un d'entre eux qui gisait face contre terre, une main dégantée. A son poignet brillait une de ces larges gourmettes d'or, comme les femmes russes en font quelquefois porter à leurs amants. La vue de ce bijou m'apitoya. L'idée me vint que si je fouillais dans les poches de ce mort je trouverais peut-être un indice qui me permettrait de renvoyer ce bracelet à qui de droit. Je me penche, et, au premier mouvement que je fais pour retourner le cadavre, je reconnais mon camarade du lycée de Versailles, mon compagnon des vacances de Pâques, douze ans auparavant, Otto de Winkel lui-même... »

— « Quelle minute! » m'écriai-je, « et que je m'explique l'horreur que vous avez gardée d'un pareil souvenir! »

— « Voilà qui vous trompe, » répondit-il en secouant sa vieille tête blanchie. — « Ce n'est pas de ce souvenir que j'ai eu si longtemps l'horreur. Il se développe dans le soldat qui fait campagne, comment dirai-je? une espèce de philosophe fataliste. Il ne s'étonne plus de rien. La mort, en particulier, n'est plus pour lui ce phénomène hors nature qui vous surprend comme une chose presque inintelligible. Si absolument inattendu que fût le hasard qui m'avait fait pas-

ser cette nuit de profond sommeil à quelques mètres du corps de mon ami d'enfance, je ne trouvai pas cette aventure extraordinaire. L'émotion qui me serrait le cœur n'était pas, non plus, très poignante. *Aujourd'hui à toi, demain à moi,* les Romains avaient un proverbe dans ce goût, n'est-il pas vrai? C'est l'exacte impression que j'éprouvai devant ce mort, étendu dans une pose plus paisible encore que sinistre : Je serais peut-être ainsi demain, cet après-midi, dans une heure. Cette idée, qui aurait dû, semble-t-il, me rendre cette contemplation plus pénible encore, l'apaisait, au contraire, l'adoucissait... Il me venait une autre idée, mais que je sentis d'abord, sans doute à cause du fantastique de cette minute, comme en un rêve : peut-être dans la mêlée de la veille, où j'avais frappé au hasard et dans le crépuscule, était-ce mon sabre, à moi, qui avait, au défaut de la cuirasse, fait cette blessure que je regardais, et par où avait coulé le sang dont le drap blanc de la tunique était tout souillé. Je me disais cela aussi, et je ne cessais pas pourtant de regarder cette blessure et ce mort. Les images de notre commun passé refluaient en moi, au même moment, et leur contraste avec la minute présente ne m'était pas amer comme vous le croiriez. C'était un sentiment indéfinissable d'acceptation, de

curiosité et de pitié, auquel j'aurais mieux fait de ne pas m'abandonner. Vous allez comprendre pourquoi. Durant ces quelques instants que j'avais passés à m'hypnotiser devant ce mort, les hommes s'étaient réveillés autour de moi. Quand je cessai d'être seul, la réalité se fit plus présente, et voici que la possibilité que Winkel eût été tué par moi me devint tout à coup si insupportable que je me détournai brusquement du cadavre, sans avoir exécuté ma pieuse intention, ni essayé de lui prendre la gourmette d'or qui continuait de briller à son poignet. De toucher ces membres inertes, de délacer cette cuirasse, d'ouvrir ces vêtements, de chercher sur lui le moyen de rendre à un ennemi mort un de ces devoirs de fraternité d'armes qui sont une des religions du soldat, — tout cela m'avait paru aisé envers un inconnu. M'approcher de cet homme qui avait été mon compagnon d'adolescence et que j'avais peut-être tué m'était impossible, physiquement. D'ailleurs, je n'avais plus le temps. Une estafette venait d'arriver, avec l'ordre d'obliquer à droite, dans la direction de Colombey. Un brouillard se levait, si épais qu'il allait rendre tout mouvement très difficile. La canonnade commençait, quoiqu'il ne fût pas cinq heures du matin. Nous n'avions heureusement qu'à nous porter à trois kilomètres environ, que nous mîmes un temps

infini à parcourir. Nous devions laisser libre la route de Sarrebruck, balayée par les boulets de l'ennemi et par les nôtres, — les deux artilleries se disputant la route à coups de projectiles : l'une, l'allemande, de Montoy; l'autre, la française, de Bordes et de Vallières. Quand nous arrivâmes au bois de Colombey, le brouillard s'était dissipé. Il était sept heures et demie. J'ai un motif pour me rappeler ce détail, car je venais de tirer ma montre et d'y regarder l'heure machinalement, lorsque j'entendis deux de mes cavaliers échanger les propos suivants. Ils parlaient du combat de la veille.

— « J'ai bien cru que tu y restais, » disait l'un, « quand ce grand *prusco* de capitaine t'est tombé dessus... Comment t'en es-tu tiré?

— « C'est mon cheval qui m'a sauvé. Il a fait un écart et reçu le coup. Alors j'ai pointé, et c'est entré là, sous le bras, jusqu'au cœur... Tu ne m'as pas vu? »

« L'homme n'avait pas fini de parler que la plus irrésistible, la plus irraisonnée des impulsions me faisait l'interpeller et je lui demandai :

— « Alors, c'est toi qui as tué un des officiers?... »

— « Oui, mon capitaine, » répondit-il.

— « Et lequel? » interrogeai-je.

— « Je ne lui ai pardi pas demandé son

nom, » répondit l'homme en riant. « C'était un grand, tout blond, avec une peau rose, comme une demoiselle... Fiez-vous-y donc!... »

— « Et tu n'as rien remarqué d'autre, quelque chose qu'il avait au bras par exemple?... »

— « Rien, mon capitaine. »

— « Il faisait déjà bien noir quand nous avons chargé. Es-tu sûr que tu le reconnaîtrais?... »

— « Si je le reconnaîtrais? » répondit-il. « Quand je l'ai tué, j'étais sur lui... »

— « Et si je te demandais de retourner là-bas avec moi, de me le montrer?... » lui demandai-je brusquement.

— « Là-bas?... Où nous avons dormi cette nuit?... »

— « Oui, » lui dis-je, et, devant son hésitation : « Tu as peur? Ce n'est pas toi qui l'as tué... »

— « Ça n'est pas moi qui l'ai tué? » s'écria-t-il « Allons-y, mon capitaine. Vous verrez si j'ai peur... »

« Nous partîmes, l'homme et moi, au grand trot de nos bêtes. J'avais obéi à un instinct plus fort que tout raisonnement en proposant à ce brave garçon cette expédition insensée et en faisant semblant de douter de son grand courage?

J'avais subitement entrevu une chance d'être bien sûr que je n'avais pas tué Otto de Winkel, et je mettais à la saisir une ardeur qui contrastait avec mon calme du premier moment devant le corps de mon ancien condisciple, d'une manière que vous trouverez bien étrange. Que voulez-vous? Otto était dans mon destin. La preuve, c'est qu'il me faisait déjà commettre une grosse faute militaire. A la guerre, braver un danger inutile est presque aussi coupable que de reculer devant un danger utile. Ma faute était donc double, puisque je l'imposais à un autre, cet inutile danger. D'abord tout alla mieux que je ne le méritais, car nous galopâmes le long de cette route de Sarrebruck, pris en enfilade par les feux des deux batteries, sans avoir même une éraflure, ni nous, ni nos chevaux. Nous mîmes pied à terre à l'endroit où nous avions couché la veille et où la jonchée des géants blancs gisait toujours. Mon cœur battait, à m'étouffer, — lui qui était resté si tranquille dans l'action, la veille, — quand nous approchâmes, le dragon et moi, du coin où je savais qu'était Winkel, et j'éprouvai un inexprimable soulagement, quelque chose d'analogue à une bouffée d'air dans une asphyxie quand l'homme, s'étant penché sur le corps, s'écria :

— « Le voilà, j'en suis bien sûr, et la preuve,

mon capitaine, regardez si je ne l'ai pas frappé comme je l'ai dit. »

— « Peux-tu m'aider à déboucler sa cuirasse? » lui demandai-je.

— « Pourquoi pas? » répondit-il. « Mais c'est tenter le bon Dieu... » Et il me fit signe d'écouter le sifflement d'un obus qui passait au-dessus de nos têtes. Il avait une telle insouciance du péril sur sa physionomie goguenarde que je sentis comme un devoir de me justifier de l'avoir conduit ici, et je lui dis, en lui montrant l mort :

— « Je l'ai connu en France, tout jeune, et je voudrais voir s'il n'a rien sur lui que je puisse renvoyer à ses parents... »

— « J'y suis... » dit le dragon. Dans sa finesse d'homme du peuple, il devina le singulier scrupule qui m'avait fait l'amener à cette place, et il insista, en commençant de défaire la cuirasse : « Pourquoi diable aussi m'est-il tombé dessus si furieusement? Mais, à la guerre comme à la guerre, n'est-ce pas, mon capitaine? Bon, voilà son portefeuille, » et il me le tendait; « voilà sa montre, » et il me la tendait. « Tiens, il porte un bracelet. Faut-il le lui prendre?... » Et sur ma réponse affirmative, il me le tendit encore. Nous venions à peine d'achever ce dépouillement, qui était une piété et qui eût donné à un témoin

ignorant l'idée du plus sacrilège brigandage, quand je me sentis comme frappé d'un formidable coup de poing. A la détonation et au tourbillon de poussière soulevé autour de nous, je compris qu'un obus venait d'éclater. Mon dragon était debout, à deux pas de moi, qui me regardait avec terreur. Je gisais, par terre, le bras droit fracassé. La douleur était si violente et je perdais tant de sang que je me crus blessé à mort :

— « F...u! », mon garçon, » dis-je à ce brave soldat. « Si tu en réchappes, tu n'auras pas perdu ta course. Prends mon portefeuille, à moi... Je te donne ce qu'il y a dedans, et fiche le camp... »

— « Sans vous, mon capitaine? » répondit cet homme. « Jamais de la vie. C'est bien assez de vous avoir tué votre ami... — Pouvez-vous remuer les jambes? » me demanda-t-il, et, sur ma réponse affirmative, il m'empoigne à bras-le-corps, me campe sur mon cheval, un pied deci, un pied de-là, me crie de me tenir à la crinière de ma main libre, roule la bride à son poignet et saute sur sa bête. Nous voici partis par la route de Sarrebruck de nouveau sous les boulets, et de nouveau le long du ruisseau de Colombey. Quand nous arrivâmes parmi les nôtres, je tombai de ma bête, évanoui... Le soir

même, j'étais fait commandant, — et on me coupait le bras. Ma vie était finie. »

— « Et avez-vous du moins trouvé une adresse à laquelle renvoyer le bracelet d'or? » interrogeai-je.

— « Oui, » répondit Percheux, « je l'ai expédié tel quel, avec les lettres et le portrait qu'Otto de Winkel portait sur lui, le tout sans un mot. Croiriez-vous qu'à cette époque et bien longtemps après je ne pouvais pardonner à ce malheureux d'avoir été la cause indirecte de ma carrière brisée? Je lui en voulais de ma faute militaire! Car, je vous le répète, c'en était une, et impardonnable, que cette équipée, provoquée par quel remords? Je vous le demande. Pour un soldat, l'ennemi n'a pas de nom propre. Il est l'ennemi tout court. Mais à présent que je touche à l'âge où l'on m'aurait fendu l'oreille, même avec mes deux bras, et avec les étoiles, j'aime à penser que, de l'autre monde, où il n'y a plus ni Français ni Prussiens, mon camarade d'enfance nous a vus, mon dragon et moi, demeurer sous les obus, pour lui rendre un hommage que des soldats doivent à l'ennemi mort quand cet ennemi s'est bien battu... C'est la raison pour laquelle je peux revenir à cette place et regarder

cette inscription sans trop de tristesse... Ce qui vous étonnera peut-être, » ajouta-t-il, « c'est que j'y viens avec le dragon qui m'accompagnait là-bas... Il vous a servi à table ce matin et il vous servira ce soir. Il ne m'a plus quitté depuis Metz. C'est mon valet de chambre depuis vingt-cinq ans. Il connaît cette histoire, et si cette inscription, cet *Ostern 1858*, qui atteste le passage de Winkel ici, n'est pas mangée par la mousse et les lichens; si le chemin vers ce rocher est toujours entretenu, c'est à lui que le mort le doit... Ce sont des sentiments de soldat. Il faut avoir fait campagne pour les comprendre et les éprouver. La guerre a ses cruautés et ses brutalités, je le sais... C'est tout de même, je vous en donne ma parole, une fière chose humaine... »

Costebelle. Avril 1900.

II

BOB MILNER

On causait, ce soir-là, au fumoir, chez les Le Prieux, après le dîner, de « l'insularité » des Anglais, de cette indestructible énergie intime grâce à laquelle, sous toutes les latitudes, dans tous les milieux, à travers toutes les aventures, ils savent le secret, hommes et femmes, jeunes filles et vieillards, de rester identiques à eux-mêmes, comme impénétrables à l'atmosphère extérieure, avec les idées et les goûts, les sentiments et les habitudes contractés dans leur petite ville du Surrey ou du Yorkshire. Plusieurs des Français présents racontèrent à ce sujet des anecdotes plus ou moins légendaires et qui manifestaient surtout un autre indestructible phénomène : la différence de mentalité de ces deux pays, séparés par un bras de mer et aussi distants moralement que s'ils étaient aux antipodes. Parmi ces récits sans grand intérêt, un me frappa comme plus significatif, par un curieux et dramatique mélange d'excentricité et de courage, de cocasserie

presque et de loyauté. Il nous fut débité très simplement par le général de Roysard, qu'aucun de nous n'aurait soupçonné, à regarder son jovial visage, un peu trop rouge, de bon vivant, d'avoir traversé des « expériences » pareilles, pour employer un anglicisme qui est ici de circonstance.

— « ... Moi, » commença-t-il, « le plus singulier des Anglais que j'aie jamais connus n'avait rien de commun avec les nobles lords et les aristocratiques ladies dont vous venez de nous narrer les fantaisies. Il exerçait la profession de marchand de chiens et portait écrit sur son enseigne le nom banal de *Bob Milner*, et au-dessous ce qualificatif, à peu près intraduisible, de *breeder*. C'est notre « éleveur », mais seulement de certaines races et pures. Ce Milner habitait près de l'aqueduc du Point-du-Jour, contre les fortifications, une baraque de bois où j'ai bien cru que je laisserais ma peau... Quand je dis que je l'ai connu, j'ai l'air de parler d'une fréquentation de client à marchand et de relations toutes simples. En fait je l'ai vu une fois seulement dans ma vie, mais que cette fois-là compte pour cent, pour deux cents, pour mille, vous allez en juger. J'étais alors tout jeune capitaine. C'était vers

le commencement du mois de mai 1871. Vous avez deviné, rien qu'à la date, qu'il s'agit d'une histoire de guerre. Tranquillisez-vous, elle sera courte, et n'a, de ma part, rien d'héroïque. Fait prisonnier lors d'un des engagements qui précédèrent Forbach, je m'étais échappé une première fois dès novembre. J'avais été repris. J'avais pu m'échapper une seconde fois et passer en France, mais à la fin de janvier seulement, et quand j'étais arrivé à Bordeaux me mettre à la disposition du ministre, la guerre contre l'envahisseur était finie. Celle contre les insurgés commençait.

« On m'avait versé dans un régiment de ligne qui se trouvait, à cette date de mai, camper aux tout avant-postes sous Paris, et précisément au Point-du-Jour. Triste faction et dont le souvenir me resterait comme un cauchemar d'ennui, malgré le tragique de l'époque, si l'épisode du marchand de chiens n'y était mêlé! Avouez que pour un jeune officier, qui avait passé cinq mois à se ronger d'impatience, pendant qu'on se battait sans lui, c'était un métier bien énervant que d'attendre l'ordre de marcher, sous une casemate, en vue d'un mur de fortification et d'une ligne d'aqueduc. Notre consigne consistait à surveiller les abords du fleuve et des remparts, à ramasser de-ci de-là quelques maraudeurs, et, dans nos meilleurs moments, à

échanger quelques coups de fusil avec un des détachements de fédérés qui, par intervalles, poussaient une vague reconnaissance de notre côté. Ce n'étaient pas ces rencontres-là qui nous faisaient beaucoup de mal. Le vrai danger pour nous, c'étaient les obus perdus qui, de temps à autre, et quoique sous la protection du Mont-Valérien, nous arrivaient, de quelque batterie qui tirait à la volée. Dans l'état d'immobilité et d'expectative où l'on nous tenait, ce bombardement irrégulier, qui tantôt avait lieu et tantôt n'avait pas lieu, irritait encore notre impatience de nous battre. Mes camarades et moi nous étions terriblement tentés d'en vouloir à nos chefs d'une lenteur dont je comprends à la réflexion qu'elle fut la sagesse même. Devant la révolution, ceux qui ont l'honneur de représenter la cause de l'ordre ne doivent rien laisser à l'incertitude. Un échec peut avoir de trop graves conséquences par l'encouragement qu'il donne à d'autres éléments d'insurrection épars et cachés dans le pays. On ne raisonne pas ainsi quand on a vingt-cinq ans, du sang et cette passion de se distinguer, qui voit dans le danger une chance de gloire, et surtout d'avancement. Aussi maudissais-je la tactique employée par le prudent maréchal, tant et si bien qu'à force de regarder du côté de Paris, l'idée me vint, une nuit, d'aller

vérifier par moi-même si un certain bastion, dont je voyais la masse dressée un peu en avant de l'aqueduc et d'où ne partait, depuis une demi-semaine, aucun signe de vie, était vraiment bien gardé. Vous savez, un de ces projets de casse-cou — sottise quand ils échouent, action d'éclat quand ils réussissent! Après trente ans, le mien ne me paraît pas avoir été si mal imaginé. C'est par là, exactement par là, que les troupes entrèrent dix jours plus tard, et si j'avais eu plus de chance, c'était moi qui leur ouvrais ce passage... et alors! Je ne serais pas un pauvre brigadier à l'oreille fendue, je serais historique et national. Mais passons...

« J'oublie de vous le dire, mon projet : il consistait tout bonnement à profiter de ce qu'il faisait un clair de lune admirable, dont s'illuminait une moitié du fleuve, pour me mettre à la nage, remonter le courant par la portion de l'eau demeurée dans l'ombre, débarquer sur la berge, me glisser jusqu'au bastion, en visiter ce que j'en pourrais visiter et revenir par la même voie — ou bien y rester. J'étais excellent nageur, en sorte que la perspective de redescendre au camp sans être sorti de l'eau si je ne voyais pas de place où aborder, ne m'effrayait aucunement. Je n'eus pas plus tôt conçu ce plan audacieux que je m'occupai à l'exécuter. Ça, c'était d'un vrai sol-

dat : l'action tout de suite. Je roulai mes effets dans une pièce de caoutchouc que j'attachai avec une courroie et que je disposai de manière à pouvoir porter ce paquet sur ma nuque tout en nageant, sans qu'il me gênât. J'avisai mon lieutenant de mon entreprise, pour qu'il m'attendît à un endroit convenu. Si je ne revenais pas, il savait la raison de mon absence. Il me fit, pour la forme, les objections que vous devinez. J'en tins le compte que vous devinez aussi, et, sur le coup d'une heure du matin, j'étais là qui remontais la rivière à petites brassées, sans me hâter d'abord, pour ne pas perdre inutilement un atome de mes forces, et puis, j'avais entendu dire qu'il y avait des filets tendus pour empêcher les tentatives du genre de la mienne. Je tenais à être très sûr de mon chemin et à ne pas donner dans quelque piège. Chacun des mouvements de mes bras était donc comme un geste d'exploration. Je vivrais cent ans que je n'oublierais pas les instants que je passai ainsi. Par cette nuit de printemps, l'eau était délicieusement fraîche et m'enveloppait d'une caresse souple qui me faisait mieux sentir la tension de mes nerfs surexcités. Je voyais, de mon ombre, cette eau ruisseler en larges bouillons d'argent dans ses portions éclairées, les étoiles palpiter au ciel, le profil de l'aqueduc saillir en noir. Était-ce à cause

de cette clarté presque égale à celle du jour? Ou bien la fantaisie des canonniers de la Commune se donnait-elle carrière? Toujours est-il que le fracas d'un combat d'artillerie résonnait tout au loin, et, qu'à une minute, le sifflement d'un obus au-dessus de moi, me fit instinctivement mettre ma tête sous l'eau... Enfin, j'étais sous le pont, j'entendais la rumeur du flot contre les piles, un remous m'obligea à un effort plus grand pour obliquer à gauche jusqu'à la berge. Je ne rencontrai aucun filet, mais au contraire un anneau, disposé là pour amarrer quelque barque. Je m'y agrippai, et, cherchant de mes mains et de mes pieds nus, les fissures des pierres dont était revêtue la berge, j'arrivai à la margelle du quai. J'y demeurai couché quelques minutes. N'entendant aucun bruit, j'osai défaire mon paquet et m'habiller sous cette voûte, d'où je sortis enfin en rasant les murs, mon revolver d'ordonnance à la main. La chaleur de mes vêtements, que le caoutchouc avait hermétiquement protégés, et une gorgée d'eau-de-vie prise à même ma gourde avaient rendu sa chaude circulation à mon sang. Jamais je ne m'étais senti plus dispos. C'était comme si j'allais prendre Paris à moi tout seul!

« Ce fut moi qui faillis être pris, et là, sur-le-champ. Je n'avais pas fait cinquante pas, en me

glissant sous les arches de l'aqueduc, qu'au tournant d'un des piliers je me trouvai en face d'un factionnaire qui sans doute m'avait vu m'approcher et qui me guettait, car il croisa la baïonnette sur moi en me criant un « qui vive? » qui m'arrêta net. Je vous ai dit que j'étais armé. Mais une détonation de mon revolver, c'était tous les soldats de garde comme celui-ci, avertis à cinq cents mètres à la ronde. Heureusement mon fédéré était tout jeune et tout frêle, presque un enfant. J'étais athlétique et entraîné à la lutte. J'esquive le coup droit dont il me menaçait, je fais sauter son fusil de ses doigts d'un revers de main et je lui allonge en pleine poitrine un coup de poing à assommer un bœuf. Il chancelle. Il tombe sur les genoux sans avoir la force d'un appel, et moi je me sauve à toutes jambes dans la direction de la Seine. Au coin de l'aqueduc, j'aperçois des hommes en train de défiler. C'était une patrouille en tournée. Au même instant une détonation vient m'avertir que la victime de mon coup de poing a repris connaissance. Ce signal a été entendu de ses camarades, qui s'arrêtent. Je m'arrête aussi. Ma route était barrée...

« Je m'étais, par un instinct auquel je dus mon salut, jeté hors des arches du pont aussitôt le

factionnaire tombé, et mon commencement de fuite avait été protégé par une haute palissade le long de laquelle j'avais couru. Tout en écoutant les voix des insurgés qui s'interpellaient, je remarquai que cette palissade aboutissait, un peu plus loin, à une maison, à une baraque plutôt, qu'une faible lumière éclairait. Il y avait beaucoup de probabilités pour que ce fût là un poste de fédérés. Je m'y dirigeai pourtant, avec l'idée que peut-être ce poste était vide et que précisément on ne penserait point, dans la battue qui se préparait, à me chercher dans cet endroit. Quand je fus arrivé contre cette sorte de cabane, je demeurai quelque temps immobile, étonné de n'entendre sortir de l'intérieur aucun bruit. J'avançai de quelques pas encore vers la fenêtre, et, me hissant sur la pointe des pieds, je vis un homme seul dans une chambre. A la lueur d'une bougie, il s'occupait à une besogne si complètement inattendue à ce moment et dans ce lieu, que c'était à ne pas y croire. Il était assis, et tenait sur ses genoux un tout petit chien de l'espèce de ces épagneuls anglais que l'on appelle des Blenheim. J'en savais le nom pour en avoir marchandé un, par hasard, dans un voyage en Angleterre l'année précédente. La bête devait être bien malade, car elle avait les yeux à demi fermés et s'abandonnait

presque inertement aux mains de l'homme, qui lui ouvrait la gueule avec des précautions infinies, pour y introduire quelques gouttes d'un liquide enfermé dans une bouteille. Dans un coin de la chambre, un autre chien pareil au premier, mais bien portant celui-là, était couché en rond dans un panier de paille. Tout blanc et frisé, avec des taches de feu, il appuyait sur ses deux pattes son museau écrasé que surplombait un grand front marqué du signe réglementaire, et ses deux longues oreilles fauves contrastaient joliment avec son pelage clair. Un détail achevait de rendre cette scène plus fantastique, C'était la quantité de peaux d'autres chiens pendues aux murs de cette pièce. Il y en avait de grisâtres avec de longs poils qui avaient appartenu à des bassets de l'Ile de Skye, d'autres, havanes, à de tout petits Yorkshire terriers, d'autres à des pugs et à des bulls. Quoique je ne fusse pas grand clerc dans la partie, j'en savais assez pour reconnaître que les quelque vingt dépouilles qui décoraient cet endroit provenaient toutes d'animaux d'un grand prix. Un des humbles et comiques contre-coups du vaste désastre national se manifestait par ce tableau singulièrement énigmatique. J'allais le comprendre, et, contre mon attente, jouer mon rôle dans ce drame d'un éleveur de chiens

de race, ruiné par les deux sièges et entêté à ne pas quitter ses chenils et ses pensionnaires, — même sous le feu du bombardement, même à la veille d'une prise d'assaut de la ville! D'ailleurs je n'avais pas le loisir de m'étonner Je frappai deux coups secs contre la vitre. L'homme releva la tête et montra une physionomie qui décelait sa nationalité aussi indiscutablement que l'accent avec lequel, ayant ouvert la fenêtre, il me demanda :

— « Qu'est-ce que vous me voulez, vous?»

— « Faites taire votre chien, » lui dis-je, à voix basse, car le bruit de la fenêtre avait réveillé le dormeur, qui jappait à pleine gueule. « On me poursuit. S'il continue à aboyer, je suis perdu... »

— « Faire taire mon chien! » répondit l'Anglais. « Après ce que vous leur avez fait à tous, c'est bien naturel qu'ils vous haïssent... Allons, Tiny, » ajouta-t-il pourtant dans sa langue, en s'adressant au petit Blenheim, « restez tranquille... » Puis ouvrant la porte en bougonnant : « Qui êtes-vous? Qui vous poursuit? Encore une fois, que me voulez-vous?... »

— « Que vous me cachiez seulement une demi-heure. » Et je lui racontai brièvement ce que je viens de vous dire et toute mon expédition. A peine avais-je franchi son seuil qu'il avait, par

mesure de précaution, rabattu les deux volets de bois qui fermaient la fenêtre à l'intérieur. Il me regardait, tandis que je lui parlais, avec deux yeux bleus et très clairs qui brillaient d'un feu extraordinaire. Il avait une face tannée et toute rasée, avec de grands traits presque hagards, des cheveux roux. Son nez court, ses bajoues tombantes, l'espèce de mufle qui lui servait de bouche lui donnaient une ressemblance avec une tête de dogue, d'autant plus saisissante que son long buste était juché sur des jambes torses. Ces mystérieuses identités entre les hommes et les bêtes quand ceux-ci vivent beaucoup avec celles-là, sont d'ordre courant. Le jockey arrive à avoir un profil chevalin, le berger une silhouette de mouton. Bob Milner — je vous ai déjà dit que tel était le nom fort vulgaire de l'amateur de chiens — était un petit mâtin, hargneux et sûr, comme un des pensionnaires dont les peaux pendaient aux murs de la chambre. J'allais l'éprouver à l'user, mais d'abord savoir quelle fantastique existence ce sujet de la reine Victoria avait trouvé le moyen de mener depuis le premier investissement de Paris, possédé, dominé par la passion de ses bêtes, et pour aboutir, à quoi? A n'avoir plus, d'une collection de chiens, jadis admirable, que ce couple de Blenheims dont un se mourait.

— « Hé, mon cher garçon, » me répondit-il

quand j'eus fini, « qu'est-ce que cela me fait, je vous le demande, que ces brigands vous prennent ou non?... Je ne suis pas un Français, moi, ni un Allemand. Je suis un Anglais, venu ici pour y travailler. Mon travail, c'était d'élever mes chiens. Demandez à ceux qui ont eu affaire à Bob Milner s'ils l'ont jamais trouvé en faute, et si toutes les bêtes qu'il leur a vendues n'étaient pas des bêtes de pur sang? Demandez-le... Pas un métis, mon cher garçon, je n'ai jamais eu un métis ici... Monsieur, c'est de chez moi que venaient les Skye de Mme la duchesse d'Arcole. Les avez-vous connus? .. C'est moi qui ai vendu à M. Crucé son fox-terrier... C'est moi qui ai importé le collie qui se promenait au Bois de Boulogne avec Mme de Corcieux... Et c'étaient des visites ici, tous les jours alors! Les équipages s'arrêtaient à ma porte. Les belles dames descendaient pour me demander : « Comment allez-vous, mon cher « Bob... » La guerre arrive. J'avais vingt-cinq bêtes, monsieur, toutes avec leur « pedigree », toutes habituées à ce climat. J'hésite à partir... On avait été si bon pour moi. Je me dis : on ne me fera rien, il faut rester, ce sera mieux pour les bêtes... Monsieur, vous voyez ces Skye, » et il me montra de sa main tremblante les deux peaux aux longs poils soyeux et grisâtres, « ce sont les premiers que ces cannibales m'aient pris pour

me les manger, monsieur !... Manger des Skye !... Ils ont mangé mes Skye ! C'est ce que vous appelez réquisitionner, vous autres... Je les ai défendus, monsieur, mais quand j'ai su qu'ils allaient me mener en prison et qu'il n'y aurait plus personne pour nourrir les autres, j'ai dit : « Prenez-les, mais laissez-moi garder les peaux. » Je les ai tués moi-même, pour qu'ils ne souffrent pas, et dépouillés... Un chien, monsieur, ça a une âme, voyez-vous... Ceux-là savaient que leur ami Bob les aimait, même alors... Du moins ils n'ont pas souffert... Ensuite il y eut un bon moment ; ç'a été quand les obus ont commencé de tomber sur le quartier. Vous comprenez qu'on n'est plus venu me tourmenter... Les chiens avaient bien un peu peur d'abord, ils aboyaient au sifflement des bombes... Et puis, ils s'y sont habitués. Je leur avais fait dans le jardin de grandes niches souterraines .. J'y vivais avec eux, bien mal. Eux aussi. Nous avions des conserves que nous partagions. Ils y seraient tous encore. Nous avons été protégés. Pas un éclat n'est tombé ici. Ç'a été les Allemands, lors de leur entrée, qui m'en ont tué quatre et emmené cinq. J'ai eu beau crier. C'était une bande qui avait bu. Qu'y faire ?... Alors tout a été de pire en pire. La maladie s'y est mise. Ces coquins-ci sont venus ensuite qui m'ont fait misère sur

misère. Pas tous, mais ils m'ont vu promener deux petits, tenez, ces pauvres fox-terriers, avec des paletots... Ils me les ont assommés, et moi avec, à moitié, sous le prétexte que j'insultais le peuple... Insulter le peuple ! Parce que mes bêtes étaient habillées. Mais quand elles sont malades, est-ce qu'elles n'ont pas le droit d'être soignées comme des gens?... Enfin, monsieur, avec vos guerres, vos socialismes, vos barbaries, voilà tout ce qui reste à un honnête homme d'Anglais de ce qui était sa fortune... Et la fortune, ce n'est pas cela !... Mais voilà tout ce qui me reste des vingt-cinq plus belles petites créatures qui aient jamais remporté des prix... ces deux Blenheims !... Encore celui-ci, King, est si malade, si malade !... Passez votre chemin, mon garçon, et laissez-moi le soigner... Qu'ils vous attrapent ou non, encore un coup qu'est-ce que vous voulez que cela me fasse?... D'ailleurs, chacun pour soi dans ce bas monde, n'est-ce pas? Vos fédérés m'ont prévenu que si j'avais jamais le moindre rapport avec Versailles, ils me brûleraient ma maison et me fusilleraient... Ainsi, allez-vous-en, monsieur, ou je les appelle... »

« Ce bizarre discours avait été débité tout d'une traite, avec un accent que je renonce à vous reproduire et une mimique de boxeur. C'était

comme si j'eusse, pour quelques minutes, symbolisé, au regard du petit homme, toutes les misères dont il venait, huit mois durant, d'être la victime, par le plus extraordinaire des acharnements à ne pas s'en aller. Il était possédé d'une passion si sincère, et si comiques, par certains côtés, que fussent ses griefs, ils étaient si légitimes, que je ne pensai pas à m'indigner qu'il me fît expier les cruautés exercées sur ses pensionnaires par les divers soldats qui avaient passé là. Français ou Allemands, réguliers ou insurgés, l'insulaire les confondait tous dans une même haine. Mon bon destin voulut que cette rancune ne fût point partagée par les pauvres bêtes, objets du culte de ce sauvage personnage. Car le petit chien Blenheim, le dernier survivant de la précieuse légion, celui que j'avais vu dormir couché en rond dans son panier, n'avait pas seulement cessé d'aboyer depuis mon entrée. Tandis que son maître me parlait, il s'était approché de moi en me flairant. Puis il avait commencé d'exécuter les gentilles simagrées par lesquelles ces souples animaux essaient d'attirer l'attention. Depuis les trois ou quatre siècles que ces épagneuls, à gestes de félins, déjà peints par Van Dyck sur les genoux des princesses ses contemporaines, vivent dans la compagnie continue de leurs maîtres et maîtresses, ils ont pris une

espèce d'instinct social qui leur donne des sympathies et des antipathies à première vue. Ils possèdent comme un don pour deviner à quelle classe appartient tel visiteur qu'ils n'ont jamais rencontré. Ils mordent un ouvrier et caressent un monsieur avec un discernement qui est leur « snobisme » à eux, si vous voulez, mais un « snobisme » dont j'aurais mauvaise grâce à me plaindre. Jugez-en. Par quel inexplicable flair ce Tiny — vous vous rappelez que Bob l'avait baptisé ainsi — avait-il cru discerner que j'étais digne de frayer avec un chien aussi aristocratique que lui? Toujours est-il qu'après s'être tourné et retourné vingt fois sur lui-même, avoir gratté nerveusement sa nuque avec sa patte de derrière et de sa patte de devant frappé sa longue oreille, il vint frotter son museau contre ma jambe, et comme, machinalement, je tendais ma main vers lui, il me la lécha doucement de sa petite langue pendante, tandis que je lui grattais le front de mes doigts. Le moment où je me livrais à cette démonstration d'amitié était justement celui où mon hôte me posait son farouche dilemme, son : « Allez-vous-en, ou j'appelle... » qui me rejetait au danger, peut-être à la mort.

— « Votre chien a meilleur cœur que vous, monsieur Milner, » lui dis-je simplement, en lui montrant l'aimable animal dont les gros yeux

saillants me regardaient en effet avec des prunelles toutes remplies de cette obscure âme affective où l'on a bien de la peine à ne pas démêler une pensée. « Adieu, monsieur, » ajoutai-je, et caressant de nouveau la petite bête : « *Good bye, Tiny,* » dis-je en anglais au Blenheim. J'assurai mon revolver dans ma main, et je fis mine d'aller vers la porte.

« Le contraste entre son attitude et celle de son chien avait-il fait honte à Bob Milner? La caresse par laquelle j'avais accueilli les avances de Tiny lui avait-elle révélé en moi un confrère en sympathie canine? Les trois mots anglais que je venais de prononcer, en lui rappelant la patrie, avaient-ils soudain rouvert dans cet être primitif les sources de l'humanité profonde? Je le vis avec stupeur se jeter entre la sortie et moi, pousser un gros verrou à l'intérieur, et, en anglais aussi, mais à voix basse, il se mit à me gourmander en me poussant dans le fond de la pièce, vers une autre porte qu'il referma sur moi :

— « Je les entends, » me disait-il ; « ne bougez pas, quoi qu'il arrive... Ne bougez pas... Vous nous feriez tuer, Tiny et moi, et vous avec. » et, avec fureur : « Vous aviez bien besoin de quitter votre camp et de venir ici. *What a d—d fool you are, my boy...* »

« J'avais à peine eu le temps de revenir de la surprise causée par cette étonnante volte-face, quand de nouveaux aboiements de mon ami le Blenheim me démontrèrent que l'ouïe du marchand ne l'avait pas trompé. On approchait de la cabane. A travers les minces cloisons en planches et dans le vaste silence de la nuit, je reconnus le pas cadencé d'une troupe en marche. Allait-elle passer devant la maison sans la fouiller? Ma vie dépendait du caprice de celui qui la commandait. Mon cœur battait à coups si secs, si durs que je les entendais aussi nettement que le bruit des pieds des soldats sur la route. Comme il arrive, la présence du danger calma soudain cette agitation. Les hommes s'étaient arrêtés à la porte de la baraque. Sans pouvoir distinguer les paroles, j'entendais les voix. Évidemment, ils délibéraient. Tiny aboyait plus furieusement que jamais. Un coup de crosse donné dans la cloison et qui ébranla toute la frêle construction m'annonça le résultat de ce conseil de guerre improvisé, et le dialogue suivant commença de s'engager, dont plus un mot ne m'échappait maintenant :

— « Qu'est-ce que vous lui voulez encore, au pauvre Bob? » criait la voix de mon hôte. « Vous l'avez ruiné. Vous lui avez tué tous ses chiens. Il lui en reste deux, deux en tout, et il y en a un

qui se meurt... Pour l'amour de Dieu, laissez cette pauvre bête finir tranquille... »

— « Il ne s'agit pas de tes bêtes, » répondit une voix, impérieuse, celle-là, dans son éraillement, et un énergique juron suivi d'un nouveau coup de crosse accompagna cette injonction : « Vas-tu nous ouvrir, le père aux chiens, ou l'on te défonce ta cambuse? Nous cherchons un homme... L'as-tu vu se sauver, oui ou non? Ton chien a aboyé tout à l'heure, ce qui nous prouve qu'il a passé là... »

— « Nous perdons notre temps, capitaine, » reprit une autre voix. « Je viens de regarder par l'interstice de la fenêtre. Le vieux lascar est seul avec une de ces bêtes sur ses genoux. C'est vrai aussi que l'animal est malade, il me l'a montré aujourd'hui... »

— « Un homme? » répondait Bob Milner. « Et comment voulez-vous que j'aie vu un homme? Voilà deux heures que je suis là à soigner King!... Vous le savez qu'il est malade, très malade, vous, monsieur le sergent » — il avait, lui-même, reconnu la voix du second des interlocuteurs. « Si Tiny a aboyé, c'est sûr que quelqu'un a passé. Mais je n'y ai pas fait attention... Ah! pauvre King! Comme il tremble... Ils ne te feront rien, mon ami... Par pitié, monsieur le sergent, vous qui le connaissez et qui savez

comme il était bon, demandez qu'on le laisse mourir tranquille. »

— « Vous voyez bien qu'il ne sait rien, qu'il n'a rien vu, » reprit la voix du sergent. « J'en suis pour ce que j'ai dit et que je répète, capitaine. L'homme a tourné derrière la cabane, et il est maintenant le long des fortifications. Il faut qu'il saute ou que nous le prenions... Il ne sautera pas et nous le tenons. Mais il faut aller... »

— « J'aimerais pourtant bien à enfumer ce vieux *loufoque,* » dit le capitaine, « qui fait porter des paletots à ses bêtes, et leur entonne du café, pendant que nous autres nous nous faisons trouer la peau pour la justice! Mais tu as raison, allons au plus pressé... Tu ne perdras rien pour attendre, père aux chiens. Au revoir!... »

« C'est sur ce menaçant adieu que la troupe s'éloigna. J'entendis le bruit des pas diminuer, et alors seulement je me hasardai à ouvrir la porte, étonné que mon sauveur ne fût pas aussitôt venu m'avertir. Il pensait bien à moi, en vérité, et aux menaces du capitaine! Il était assis tel que je l'avais vu, à travers la vitre de sa fenêtre, une demi-heure plus tôt, le chien malade sur ses genoux, essayant de réchauffer la bête dont les pattes toutes raidies et le corps agité de spasmes convulsifs annonçaient l'agonie :

— « Je viens vous remercier, monsieur Mil-

ner, » lui dis-je, « vous m'avez sauvé la vie... »

— « Et vous, » me répondit-il avec plus de colère encore que tout à l'heure, « vous m'avez tué King... Si vous n'étiez pas venu ici, au moment où je lui faisais prendre son remède, c'est lui que je sauvais... Oui, je le sauvais! Et maintenant il meurt! Il meurt! Il meurt!... Mais allez-vous-en donc, puisqu'ils ne sont plus là... »

« Et, se levant de sa chaise, la bête serrée contre sa poitrine, il alla tirer le verrou, ouvrit la porte et me poussa sur la route avec une force dont je n'aurais jamais cru ce petit corps capable. Mes minutes étaient comptées. Je n'avais pas le temps de lui renouveler l'expression de ma reconnaissance. Je me rappelai le sinistre « Au revoir » du capitaine des fédérés, et je me jurai mentalement d'essayer, quand nous entrerions dans la ville, de sauver du moins la cabane et ses deux derniers habitants : le fantastique Bob Milner et son Blenheim. La première condition pour cela était de regagner la Seine. J'y arrivai. Je me jetai à l'eau, tout habillé cette fois, ce qui me valut d'un autre factionnaire un coup de fusil, mal dirigé... Encore un quart d'heure et le courant m'avait porté à mon point de départ. Je n'avais pas pris Paris, mais je n'avais pas été pris non plus »

— « Et Bob Milner? » interrogea une des jeunes femmes qui avaient écouté le récit. « Fait-il encore le commerce? Je lui achète un Blenheim demain. » Faut-il ajouter que cette curieuse de chiens *sensationnels* est une Américaine à anecdotes : miss Marsh? »

— « Impossible de vous renseigner, mademoiselle, « dit Roysard » . Quand nous entrâmes dans la ville, je reçu l'ordre de pousser jusqu'au Trocadéro. C'était la guerre acharnée des rues et tout ce que vous savez. Je ne pus revenir au Point-du-Jour qu'à la fin de la semaine. A la place où se dressait la cabane, il n'y avait plus que des débris de bois consumés, et, au milieu, à demi brûlée, l'enseigne dont je vous parlais : *Bob Milner, Breeder*. Milner avait-il pu se sauver avec le dernier Blenheim, et était-il reparti pour son pays, par horreur des continentaux, et puis un obus avait-il mis le feu à la cambuse? Le capitaine des fédérés avait-il réalisé la menace de son terrible « Au revoir » et enfumé le *loufoque*, et son chien à paletot? C'est ce que je ne saurai jamais, à moins d'un hasard, aujourd'hui invraisemblable. Mais pour un insulaire, avouez que voilà un insulaire... »

Naples, mars 1901.

III

UN CHEF

Dans le compartiment de wagon qui nous ramenait, quelques amis et moi, d'une des revues données pour l'Empereur de Russie, l'autre année, la conversation tomba sur ce problème de la discipline, plus vital encore pour ces vastes armées modernes comme celle que nous venions de voir manœuvrer, où le nombre serait, au moindre fléchissement, un terrible multiplicateur de désordre. A ce propos on discuta sur le plus ou moins d'efficacité des corrections physiques, toujours en vigueur, paraît-il, dans certains pays. Un colonel retraité, qui se trouvait des nôtres, en prit texte pour conter un épisode de service assez saisissant. « Vous devriez l'écrire, » me dit un de nos compagnons. — « Si le colonel m'y autorise?... » répliquai-je. — « En supprimant les noms, » fit-il, « tant que vous voudrez. » Je profitai de la permission, et voici l'histoire. C'est le colonel qui parle.

« ... Des corrections physiques ? Chez nous ?... Allons donc ! Elles ne serviraient de rien. Et puis elles seraient impossibles... Qu'est-ce qui distingue notre soldat, quand il est bon ? Le nerf, la belle humeur, l'en-avant. Ce n'est pas un automate, c'est une personne. Tous ses défauts viennent de là, et toutes ses qualités. De même pour notre officier. Il ne vaut vraiment que s'il est aimé. Tous le sentent, et il n'y a pas d'armée où les chefs vivent plus près des hommes et les traitent mieux. — Comme des personnes — j'en reviens là. De fait, durant toute ma carrière, et elle fut longue et elle a eu ses heures dures, puisque j'étais avec Bourbaki dans l'Est, je n'ai jamais vu qu'une fois, vous entendez, une fois, un gradé frapper un inférieur, et le petit drame auquel cette brutalité donna lieu est tellement à l'honneur de notre esprit militaire, en bas comme en haut, que je me le rappelle toujours avec une espèce d'orgueil professionnel. Je dirais une espèce de joie, s'il n'avait indirectement coûté la vie au coupable, un de mes meilleurs camarades et le plus remarquable officier peut-être que j'aie connu.

« Il s'appelait Gustave P... et il était alors, je vous parle de 1884, chef d'escadrons de chasseurs. Il avait tout près de quarante ans, mais il

était si mince, si vigoureux, si entraîné, qu'il donnait, à la tête d'une charge, l'idée de ce qu'ont dû être les grands meneurs de cavalerie : un Lasalle, un Latour-Maubourg, un Montbrun. Du feu comme tous les diables, et une endurance!... Lui aussi en faisait partie, de cette retraite de l'Est, et je ne l'ai jamais vu plus fatigué une heure que l'autre, bien qu'il eût reçu un coup de sabre sur la tête, dès le début. A ces dons physiques d'animal de guerre, il joignait les autres. C'était une mémoire et un coup d'œil! Bref, à l'époque où se passa cette scène, nous le considérions tous comme celui de nous qui irait le plus loin et le plus vite, d'autant qu'il avait inspiré le plus vif intérêt, lui qui n'avait pas besoin de protection, au commandant de corps d'armée le plus puissant au ministère, le général N.... Ces deux magnifiques soldats étaient faits pour se comprendre. C'était le même tempérament, à une génération de distance. Pour le service, s'entend, car, pour les mœurs, le général N... a toujours été de la tradition des Catinat, des Davout, des Friant, un de ces héros sages qui doublent de vertus privées leurs vertus guerrières, au lieu que P..., comme ce Lasalle dont le nom me venait à son occasion, était, de toutes manières, un brûleur. Il aimait la table, le jeu, les femmes, comme il faisait tout, avec cette

fougue qu'annonçait sa physionomie hardie et violente, où ses yeux bleus, si clairs sur son teint bistré, avaient l'éclat et la mobilité de certains yeux d'oiseaux de proie. A vingt-cinq ans, ce martial et fin garçon avait été une séduction vivante. Il l'était encore en 84, quoique ses cheveux, prématurément blanchis, lui donnassent plus que son âge, malgré sa tournure et son allure toujours jeunes. Il avait eu beaucoup d'aventures et dans tous les mondes. J'en connaissais quelques-unes. J'avais deviné les autres. Il ne les avait jamais prises très au sérieux. Une partie de fête avec les camarades, gaie et un peu folle, lui avait toujours tout fait oublier. Ainsi, quand, à la date dont il s'agit, au moment des grandes manœuvres, le général N..., au service de qui j'étais attaché, me montra la liste des officiers désignés pour accompagner son état-major et que j'y lus le nom de P..., je ne pus retenir une exclamation de plaisir.

— « Je sais, » dit N..., « vous l'aimez beaucoup. C'est une des raisons pour lesquelles je l'ai demandé. Il a besoin qu'on le distraie un peu en ce moment. Il file un mauvais coton. a-t-il longtemps que vous ne l'avez vu? »

— « Mais six ou sept mois, mon général. »

— « Vous le trouverez bien changé. Il est amoureux, et mal amoureux... » Et il me raconta, avec

un accent de révolte attristée, une de ces banales histoires qui, réduites à l'essentiel, ne sont guère qu'un fait divers. Quand on en connaît le héros, on en sent le tragique. Donc P..., alors en garnison à Compiègne, trop près de Paris, s'était lié avec une petite actrice des Variétés. Il en était devenu passionnément épris, et elle le grugeait et le trompait. Elle lui avait coûté déjà plus de cinquante mille francs, une somme énorme pour sa très modeste fortune. Le pire était la fièvre d'exaltation où les coquetteries de cette fille le faisaient vivre. Ses parents, avertis par un camarade, l'avaient sermonné. Il leur avait répondu de telle sorte qu'ils avaient eu peur et s'étaient adressés au général. Celui-ci avait lui-même parlé à P... Il l'avait trouvé dans un jour de désespoir, mais il n'avait jamais pu lui tirer la promesse de rompre avec la créature. J'entends encore le cher homme s'écrier à ce moment de son récit : « Je lui ai offert de lui obtenir son changement, pour où il voudrait, loin du Boulevard, » et savez-vous ce qu'il m'a répondu : — « Après six semaines, je démission-« nerais...? » Lui! démissionner! Un officier de cette valeur, et pour qui! Pour qui!... C'est à cause de cela que je l'ai demandé, pour l'avoir sous la main pendant ces manœuvres et lui reparler. Tâchez de l'influencer de votre côté...

S'il lui faut à tout prix un cotillon, mais qu'il se marie. C'est si simple. La famille, ça vous donne du cœur pour la guerre. Le reste vous l'ôte... Enfin, vous m'aiderez à le sauver, donnez m'en votre parole... »

« Je n'essayai pas de démontrer à ce chaste qu'il n'y avait aucun rapport entre la vie conjugale et la passion dont je devinais P... atteint, d'après ce discours. Quoique je ne fusse pas grand clerc dans la matière, j'avais souvent constaté dans mon entourage que la quarantaine marque une redoutable crise pour les hommes à bonnes fortunes, tels que celui-là. Est-ce le premier affaiblissement de l'âge qui les rend moins capables de réagir et de se reprendre? Est-ce l'amour-propre de leurs succès passés qui s'exaspère en eux au moindre signe de déchéance? Est-ce l'idée qu'à un certain tournant de la vie, notre lot de sensations heureuses étant compté, une maîtresse perdue ne se remplace pas? Quelle que soit la cause, l'effet n'est pas douteux. J'en eus la preuve une fois de plus, quand je me retrouvai avec P..., quelques jours après cette conversation. Il était venu nous rejoindre à Esternay, pas bien loin d'ici, et avec vingt-quatre heures de retard, lui, le zélé des zélés! Je n'aurais pas su la vérité par le général

que je l'aurais devinée dès le premier regard Physiquement, P... n'avait pas bougé. C'était bien toujours le même cavalier svelte et robuste, le même profil altier et martial, cette même impérieuse allure d'un officier-né, dont chaque geste commande. Mais il avait au fond de ses prunelles claires une inquiétude que je ne lui connaissais pas, à lui, le plus décidé des hommes, un pli d'amertume au coin de la bouche, où sa moustache blonde avait grisonné, une nervosité dans tout son être, et une brusquerie dans sa voix, comme de quelqu'un qu'une blessure cachée élance à chaque moment. Je l'avais connue si gaie, cette voix, dans notre jeunesse, lorsqu'aux plus périlleuses rencontres elle entonnait l'hymne à Bourbaki : « *Gentil Turco — quand, autour de ta boule, — comme un serpent s'enroule — le calicot — qui te sert de shako...* » Mon impression de sa souffrance fut si vive que je ne me permis aucune des plaisanteries par lesquelles je n'aurais pas manqué de l'accueillir autrefois, sachant ce que je savais.

— « Nous t'attendions avant-hier, » lui dis-je simplement. « Le général ne t'a pas attrapé? »

— « Non, » répondit-il, puis, sans autre commentaire : « Où me loges-tu? »

« Et, en dehors de cette question de service, rien, pas un mot d'intérêt sur ce que j'étais

devenu depuis ces six mois. Pas un mot non plus au repas du soir que nous prîmes à la table commune, sans que P... se mêlât à l'entretien autrement que par des phrases quelconques, juste de quoi ne pas faire remarquer son silence. Il se leva avant la fin, et comme je l'avais suivi, désireux de briser quand même cette glace, je pus voir qu'il interrogeait un soldat

— « Qu'as-tu demandé à ce brave garçon? » l'interrogeai-je en l'abordant. « Si je peux t'être de quelque utilité?... »

— « J'ai voulu savoir par où venait le vaguemestre, » dit-il.

— « Déjà! » fis-je en lui prenant le bras. « Tu attends quelque lettre de femme... Tu n'achèteras donc jamais une conduite? Tu vas me conter cela... »

— « Tu te trompes, » répliqua-t-il, en dégageant son bras avec un air d'irritation qui achevait de me montrer combien sa passion actuelle ressemblait peu aux légères intrigues dont il me faisait autrefois si volontiers confidence. « Il s'agit d'une réponse de mon notaire pour un petit règlement... Mais voilà mon homme... »

— « Ne comptez plus sur moi, mon général, » dis-je à notre commun protecteur, le soir même. Il m'avait fait appeler pour me questionner sur

l'attitude de P... « A peine s'il a été poli, et si ç'avait été un autre... »

— « Oui, mais ce n'est pas un autre, » interrompit le général. « Vous souvenez-vous de ce que Napoléon écrivait au prince d'Eckmühl en lui envoyant Vandamme? « Il est insupportable. « Mais supportez-le, *car c'est un homme de guerre « et ils se font rares.* » Je ne suis pas l'Empereur et vous n'avez pas gagné Auerstædt. Mais Vandamme avait beau être brave, il n'était pas plus brave que P..., et ne tenait pas mieux le feu. Cela j'en suis sûr. Soyez patient avec lui comme moi. Il faut qu'il traverse cette mauvaise passe sans démissionner. Il le faut. D'ailleurs, le métier va le rendre à lui-même et le guérir. Nous le sauverons. Vous le verrez... »

« Ce « vous le verrez » signifiait, ce que je savais d'avance, que ces manœuvres allaient être, comme d'habitude avec N..., menées si rudement que notre camarade et nous tous n'aurions pas une minute pour rêvasser à nos peines de cœur ou autres. Ah! quel éducateur de troupes que celui-là et ce qu'il arrivait à obtenir du cadre et du rang! Et adoré, avec cela! Vous allez mesurer à quel point, par l'anecdote que je vous ai annoncée, et à laquelle j'arrive. Il y avait donc une semaine que nous avions échangé ensemble

ces réflexions, et, depuis lors, ce n'avaient été que marches et contremarches, ordres et contre-ordres, levers à quatre heures, couchers à dix, après des journées passées tout entières à cheval. Enfin, nous avions bien travaillé, et P... comme les autres, plus que les autres, car le grand chef ne l'avait pour ainsi dire pas quitté. Je ne l'avais pas non plus perdu de vue, quoique j'eusse évité l'occasion de mettre à nouveau sa mauvaise humeur et ma patience à l'épreuve, et j'avais cru constater que le remède préconisé par le général opérait déjà. P... recommençait par instants à rire et à causer, comme autrefois. Sa bouche se détendait de son pli, ses prunelles se nettoyaient de leur idée fixe. Aussi ne pouvais-je guère m'attendre à l'accès de demi-folie qui vint tout d'un coup nous consterner tous. Ce souvenir me remue encore quand j'y pense. J'ai su depuis qu'il avait reçu, la veille au soir, d'un de ces amis imprudents qui croient nous rendre service en nous apprenant avec précision ce dont la seule idée nous désespère, une lettre terrible sur la conduite de sa maîtresse pendant son absence. J'avais bien remarqué, en lui disant bonjour ce matin-là, qu'il avait de nouveau son visage brouillé du premier jour. Puis je n'y avais plus trop pensé, absorbé par l'intérêt de l'action militaire à laquelle nous devions participer... A cet

instant, tenez, je revois la scène comme si j'y étais. Il faisait un ciel du matin qui annonçait une belle journée chaude. Il pouvait être huit heures et le soleil tapait déjà. Nous étions un petit groupe d'officiers, à attendre sur un mamelon, dans l'ombre d'une poignée d'arbres, le retour du général N..., qui nous avait quittés pour aller, sans escorte, donner un coup d'œil aux lignes. Sachant que son absence durerait, nous étions descendus de cheval et nos hommes gardaient nos montures. Tout à coup, j'entends un de nos camarades qui dit à P...:

« — Regarde donc comme cet imbécile tire sur ta bête ; s'il ne lui gâte pas la bouche, tu auras de la chance... »

« C'était vrai qu'en ce moment le hussard qui gardait le cheval en question était en train de martyriser le pauvre animal en lui donnant des à-coups stupides avec le mors, pour le faire tenir tranquille. P... se retourne. Il aperçoit la scène. Une expression de fureur, comme je n'en ai jamais vu à personne, décompose son visage, devenu soudain couleur de terre. Avant qu'aucun de nous eût pu même songer à le retenir, il s'était élancé, la cravache haute. Le soldat, qui n'avait pas remarqué l'approche de l'officier, reçoit le premier coup de cette cravache en plein sur l'épaule. Il saute de côté. Un second coup fait tomber son képi. Une minute nous crûmes

qu'il allait s'élancer sur son agresseur, tant il était devenu pâle, lui aussi, et quel regard! Il avait lâché la bride du cheval et ses deux poings s'étaient serrés. Par bonheur, il se maîtrisa. Nous vîmes quelque chose, *qui n'était pas la peur,* l'emporter en lui sur la colère. Il alla ramasser son képi et détacher son propre cheval, tandis que P..., rendu à lui-même, ajustait les rênes du sien et se remettait en selle, sans qu'aucun des témoins de ce guet-apens rompît un silence, qui devint tragique, quand nous entendîmes la voix du général N... nous interpeller. Il était arrivé sur nous au petit galop, avant que nous l'eussions vu venir, par derrière le bouquet d'arbres qui lui avait caché, à lui, l'inqualifiable algarade de P... Nous le comprîmes, au ton joyeux dont il nous cria :

— « Hé bien, messieurs, tous en selle, et vite! Nous tenons le bon bout aujourd'hui... » — Puis, quand il fut tout prêt de notre groupe, il s'arrêta de plaisanter. Il venait de deviner à notre attitude qu'il s'était produit durant son absence un événement extraordinaire, et il demanda :

— « Ah çà! Que se passe-t-il? »

— « Rien, mon général, » répondis-je, comme s'il se fût adressé à moi seul. « Absolument rien... » Et le même instinct qui m'avait fait proférer

cette dénégation empêcha qu'aucun de nos camarades élevât la voix pour me démentir. Je me souviens qu'en prononçant ces paroles, je n'osais regarder du côté du soldat frappé. Lui non plus ne protesta point. Le général dit simplement un : — « Ah!... » qui me prouva qu'il n'était pas la dupe de ma réponse. L'heure pressait, et l'*action* avant tout, n'est-ce pas? Il n'insista donc point, et, quelques minutes plus tard, nous galopions tous, botte à botte, vers le point fixé par notre chef, et dont l'occupation devait nous assurer le « bon bout », suivant son mot. Seulement moi qui le connaissais, j'étais sûr qu'il ne finirait pas la journée sans couler à fond l'incident du matin, et comment le cacher, cet incident, quand il avait eu vingt témoins dont plusieurs simples soldats? Et d'ailleurs celui qui en avait été la victime porterait plainte, et il aurait raison. Qu'allait-il advenir du coupable? Et, pour nous tous, quelle épreuve! Quelle humiliation! Je vous dirais mal ce que je ressentis tout ce jour. Je n'ai jamais mieux compris combien est strictement vraie cette vieille expression de *frères d'armes*. Je ne regardai pas P... une seule fois durant ces douze heures. Je ne lui adressai pas une parole. C'était comme si, en déshonorant son uniforme par une action absolument indigne

d'un officier, il m'avait aussi déshonoré le mien et celui de tous nos camarades. Mais passons...

« Ce que j'avais prévu arriva très exactement. Vers les sept heures et demie du soir, et quand nous fûmes installés dans la petite ville où nous devions loger pour la nuit, le général N... me fit demander.

— « Heureusement, » me dit le petit lieutenant qu'il m'avait dépêché et qui avait assisté à la scène du matin, « il ne sait rien de cette vilaine affaire. Je viens d'apprendre que le soldat qu'a frappé le commandant P... ne se plaint pas. »

— « Comment cela? » interrogeai-je.

— « Par un de nos hommes. Ils se sont juré, les huit qui étaient avec nous, lui compris, de se taire. Le chef l'aime trop, m'ont-ils dit en me parlant de P..., c'est comme son fils, et il est trop bon pour nous. Nous ne lui ferons pas cette peine. »

— « Mais c'est impossible? » m'écriai-je.

— « Je ne sais pas si c'est impossible, » reprit le lieutenant, « mais c'est ainsi. Quels soldats tout de même que les Français! »

— « Quand ils sont menés par quelqu'un comme N..., » répondis-je. « C'est vrai. Et savez-vous si P... se doute de la chose? »

— « Il n'a pas desserré les dents depuis ce matin. Mais si vous voulez le voir, voilà justement sa maison. »

— « A moins qu'il ne fasse des excuses à ce soldat, » répliquai-je, « je ne lui reparle de ma vie. »

— « Lui, des excuses! » dit le lieutenant. « Il recommencerait plutôt. Je l'ai bien regardé ce matin et tout aujourd'hui. C'est une bête sauvage quand il est en colère, et avec son orgueil, il se ferait hacher menu plutôt que de revenir Voulez-vous que je vous dise comment cela finira? Par un duel avec un de nous. Tous nos camarades pensent comme vous pensez. On le mettra en quarantaine, et alors!... Enfin, les manœuvres vont se clore. Peut-être n'y aura-t-il rien... En tout cas, le pire est évité. »

« C'était raisonner sagement, n'est-il pas vrai? et à la seconde même où le lieutenant concluait de la sorte, je me souviens parfaitement que j'opinai dans son sens et que je lui répondis : — « En effet, le pire est évité... » Puis, quand je me trouvai en présence du général N..., je ne me charge pas de vous expliquer ce qui se passa en moi. Mais je sentis, rien qu'à rencontrer son loyal et profond regard, que je ne pourrais *physiquement* pas lui mentir, s'il m'interrogeait. J'ai

bien souvent réfléchi au mobile qui m'avait dominé dans cet entretien. J'ai toujours pensé que j'avais cédé, avec mon caractère à moi, précisément à la même vénération pour cet admirable chef qui avait déterminé le silence du soldat outragé. Un général comme celui-ci avait le droit de tout savoir de ce qui s'était passé parmi ses hommes. Son corps d'armée et lui ne faisaient vraiment qu'un. Ses soldats, c'était sa famille, c'était lui-même, et je me serais méprisé de le tromper dans une si poignante occasion. Aussi, quand, seul avec moi, il m'eut posé la question que j'avais redoutée durant cet interminable journée, je n'eus pas l'énergie de recommencer mon mensonge :

— « Que s'était-il passé quand je vous ai rejoint ce matin à huit heures? » me demanda-t-il, et, comme je me taisais : — « Il faut me le dire. Il s'agit de P..., » insista-t-il. « Ai-je raison?... Oui. Qu'avait-il fait?... » Et comme s'il eût lu dans ma pensée : — « Cela fait partie du devoir militaire de ne pas mentir à son général. Ne le savez-vous donc pas, Henri? »

« Cette appellation qui donnait une note de tendresse à cette inquisition impérative acheva de me décider. Je demandai seulement au général de me promettre de ne pas punir P...

— « Si c'est possible, je vous le promets, »

fit-il. Et, cette parole une fois donnée, qui enlevait à mon récit tout vilain aspect de délation, je lui dis tout. A mesure que je parlais, je voyais sa face de vieux lion — si vous l'avez connu, vous vous la rappelez — s'assombrir jusqu'à devenir formidable. Il me laissa pourtant achever mon récit sans un mot. Puis, après quelques minutes qui me parurent interminables, et durant lesquelles il marcha d'un bout à l'autre de la chambre :

— « Mon cher Henri, » reprit-il, « je vous remercie de m'avoir dit la vérité. Je vous en remercie pour l'armée et pour moi... » Il avait dans son accent une solennité singulière. « Je vous en remercie aussi pour P..., » ajouta-t-il. « Faites-moi venir cet homme qu'il a frappé et tous les camarades qui étaient avec lui. Trouvez-les-moi tous et tout de suite, et amenez-les-moi. »

« Une demi-heure plus tard, j'arrivais, moi neuvième, et suivi des huit soldats qui étaient avec nous sous la petite tente, le matin, et, quand nous fûmes dans le salon du général :

— « Où est l'homme dont vous me parliez?... » me demanda-t-il. Je le lui montrai : — « C'est vous, mon ami, » lui dit-il, « qui avez été frappé par le commandant P...? »

— « Non, mon général, » répondit l'homme, « je n'ai pas été frappé par le commandant. »

— « Vous avez été frappé par le commandant, » reprit le général N... avec une autorité qui n'admettait pas la réplique, « je le sais et je sais que vous ne voulez pas vous plaindre... Vous avez raison, parce que si le commandant a eu un moment d'oubli, c'est qu'il ne s'est jamais remis tout à fait de la blessure qu'il a reçue en 70 et dont il porte la cicatrice. Il s'est conduit là comme un héros. Vous devez lui pardonner à cause de cela. Il a bien servi, comme vous servez bien. Nous servons tous ici. Moi, mon service consiste à être responsable de mes officiers et de mes hommes. Quand un d'eux manque, c'est sur moi que la faute retombe... V... » — et il nomma le soldat par son nom — « je vous fais mes excuses pour la conduite du commandant, et j'ai tenu à ce que vos camarades fussent là pour savoir que le général commandant le corps d'armée vous les a faites, ces excuses. Ils pourront le répéter à tout le monde. Maintenant, donnez-moi la main... »

— « Et le commandant P...? » dit l'un de nous au narrateur, qui s'était tu, comme étouffé d'émotion après tant d'années, au souvenir de cette scène.

— « Il a demandé à permuter pour le Sénégal le lendemain même, » répondit-il. « Nous y faisions alors une expédition où il s'est comporté comme l'admirable officier qu'il avait été toute sa vie, sauf une minute, une seule. Il l'a bien expiée, cette minute, puisqu'il est mort de la fièvre jaune au cours de cette campagne. Quoique cette mort soit très triste, je n'y pense jamais sans me dire, ayant vu ce qu'une indigne passion avait fait de lui, que N... a eu raison et qu'il fallait le sauver. Il l'a sauvé puisque l'autre est mort à l'ennemi au lieu de se faire casser à la suite de quelque absurde accès de colère. Ah! ce général était un chef, et, voyez-vous, dans la guerre, comme dans la politique, tout est là. »

Paris, octobre 1901

TABLE DES MATIERES

MONIQUE 1

I. — Un Intérieur d'artiste 3
II. — Le Fauteuil en gondole 24
III. — Le Soupçon 43
IV. — L'Épreuve 71
V. — Françoise Franquetot 99
VI. — Explications 142

LES GESTES 163

RECONNAISSANCE 235

TROIS RÉCITS DE GUERRE 265

I. — L'Ami d'enfance 267
II. — Bob Milner 287
III. — Un Chef 310

PQ
2199
M6
1901

Bourget, Paul Charles Joseph
Monique

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY